

LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME SIXIÉME.



A PARIS,
Chez les Libraires Aſſociés.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans le Tome VI.



L E



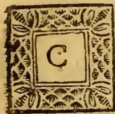
C.N. Cochin filius delin. C.N. Cochin Scu



LE THEATRE DES GRECS.

LA PAIX, COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la treiziéme année de la guerre du Péloponnèse, la premiere de l'Olympiade 90. aux fêtes Dionysiales dans la ville & vers le printems, sous l'Archonte Astyphilus.



CETTE Piéce est du même genre & sur le même sujet, à-peu-près, que celle des *Acharniens*; mais elle est encore plus remplie d'énigmes, de métaphores, & de figure de toute espéce. Ces

raiſons & quelques autres ne permettent pas d'en conſidérer tout. Il eſt certains morceaux d'Ariſtophane ſur leſquels il faut paſſer auſſi rapidement que l'hirondelle qui raſe l'eau, ne fuſſent que de pures bouffonneries, dont les alluſions ſont obſcures, ou méritent de n'être pas approfondies. A l'égard de la date, elle n'eſt pas douteuſe, puiſque le Poëte la fixe lui-même à la treiziéme année de la guerre du Péloponnèſe, tems où les Athéniens, après quelques malheurs conſidérables, devoient en être extrêmement fatigués malgré leur orgueil.
Miſcellanea. M. Sam. Petit ne doit point être écouté, quand il avance ſans preuve que la maniere de compter les années de la guerre du Péloponnèſe eſt différente dans Ariſtophane & dans Thucydide. Tous les traits qu'on va voir dans le Poëte concourent avec ceux de l'Hiſtorien à la même époque. Un vers où l'on déſigne un ſpectateur Ionien montre qu'il y avoit des étrangers à ce ſpectacle ; & par conſéquent qu'il fut repréſenté aux fêtes Dionyſiales dans la ville.

THUCYD l. 5. Le deſſein d'Ariſtophane eſt de dégoûter de plus en plus les Athéniens d'une guerre ruineuſe, & de leur inſpirer l'amour d'une paix, auſſi déſirable

pour ſes vainqueurs que pour les vaincus, après pluſieurs années d'une guerre également funeſte aux uns & aux autres, & capable de perdre la Gréce entiere.

Il eſt bon de rappeller le lecteur à un point d'hiſtoire eſſentiel à la compoſition de cette Comédie : c'eſt la mort de Cléon & de Braſidas. Le premier étoit Général pour les Athéniens, & le ſecond pour les Lacédémoniens. L'un & l'autre avoient leurs raiſons pour prolonger la guerre. Braſidas homme ambitieux, brave, entreprenant & heureux, trouvoit ſon compte à ſe rendre néceſſaire. La gloire & le bonheur de ſes armes nourriſſoient ſon ambition, & lui faiſoient trouver des raiſons pour conſerver une autorité plus agréable pour lui, qu'utile à ſa patrie. Cléon de ſon côté moins capitaine qu'homme d'intrigue, ne pouvoit mettre bas les armes ſans s'expoſer, ni conſentir à la paix ſans ſe perdre. Les Athéniens auroient eu le loiſir d'ouvrir les yeux ſur ſes violences, & ils ne l'auroient pas épargné. Tous deux furent les victimes de leur paſſion pour la guerre. Ils furent tués en Thrace dans la journée d'Amphipolis. Cléon fit une retraite mal entendue ; Braſidas profita de cette imprudence : mais l'un

& l'autre y ſuccomba; le premier dans ſa défaite, & le ſecond dans le ſein de la victoire. Ces deux chefs morts à la dixiéme année de la guerre, il n'y avoit plus, ce ſemble, d'obſtacle à la paix: du moins eſt-ce ainſi qu'en parlent Ariſtophane dans cette Comédie, & Thucydide au livre 5. En effet, Sparte & Athènes firent leur traité particulier, qui fut la fameuſe trève de 50 années. Mais la guerre du Péloponnèſe ne finit pas pour cela; elle étoit trop allumée, & ſon terme n'étoit pas encore venu.

ACTE PREMIER.

Deux eſclaves & un eſcarbot monſtrueux ſont les premiers perſonnages qui ſe préſentent. Les eſclaves s'occupent, en peſtant, à nourrir le ſale animal des mets qui lui conviennent, & cela par ordre de leur maître qu'ils traitent de vieux fou, d'homme à qui la tête a tourné, & qui s'eſt mis dans l'eſprit d'aller au Ciel monté ſur cet animal, comme Bellerophon ſur Pegaze. Il y a ici & dans toute la piéce alluſion à la Tragédie de Bellerophon d'Euripide, alluſion aux Orateurs dont la bouche impure vomit des calomnies, & qui en vivent; allu-

ſion aux infamies de Cléon. Que deviner outre cela, ou plutôt pourquoi vouloir deviner ? Tout eſt alluſion : mais peu nous importe que l'énigme ſoit toujours obſcure dans le bas comique qui regne en pluſieurs endroits de cette piéce.

Le maître ſe montre : c'eſt un vigneron * nommé Trygée. Il fait ſa plainte ordinaire à Jupiter ſur la dureté qu'il affecte à laiſſer la Gréce s'épuiſer par la guerre. Un des valets, après avoir raconté comment ſon maître avoit penſé ſe rompre le col en voulant eſcalader le Ciel, va doucement l'obſerver, & il l'apperçoit en l'air ſur ſon eſcarbot volant.

En effet, Trygée paroît ſur cette machine comique avec l'air d'un Poëte qui anime & modere ſon Pegaze. Vainement le valet l'appelle à grands cris. Tout ce qu'il en peut tirer, c'eſt que Trygée va ſommer Jupiter d'être plus favorable aux Grecs ; autrement il l'accuſera de trahir la Gréce. L'eſclave appelle les enfans de ſon maître : ils accourent, & à la vue de leur pere enlevé dans les airs, ils tâchent d'arrêter ſon vol : même réponſe aux enfans qu'au valet. Le pere va travailler, dit-il, à leur fortune : mais quelle voi-

* Son nom eſt conforme à ſa profeſſion.

ture qu'un eſcarbot ! Trygée leur fait voir qu'ils n'y entendent rien. Il allégue la fable d'Eſope, qui dit que c'eſt le ſeul volatile qui ſoit allé juſqu'à Jupiter. C'eſt la fable qu'on peut voir dans la Fontaine *. On y feint que l'aigle ayant ſurpris *Jeannot lapin* blotti ſur le trou d'un eſcarbot, celui-ci demanda grace à l'aigle, qui ſans y avoir égard fit ſa proye du lapin : que l'eſcarbot pour s'en venger précipita deux fois les œufs de l'aigle ; que l'aigle la troiſiéme fois ayant dépoſé ſes œufs dans le ſein de Jupiter, l'eſcarbot alla faire tomber une crotte ſur la robe du Dieu ; & que Jupiter voulant ſecouer l'ordure, renverſa les œufs ſans y penſer.

Enfin les enfans de Trygée prient du moins leur pere de ne pas fournir par une chute fatale un ſujet de Tragédie à Euripide. Il leur dit adieu par une bouffonnerie, & parle enſuite à ſon Hippogryphe, comme Achille à ſes chevaux dans Homere, ou plutôt d'une maniere trop poliçonne, pour croire qu'il ait voulu parodier Homere, comme il fait Euripide. Cependant Trygée ſe croit arrivé à la demeure de Jupiter. En effet

* LA FONTAINE, fable 30. l'Aigle & l'Eſcarbot.

il rencontre Mercure qui commence par le traiter de ſcélérat, de coquin, de miſérable. » Quel eſt ton nom, dit-il » enſuite ? »

TRYGÉE.

Scélérat.

MERCURE.

Ton peuple ?

TRYGÉE.

Coquin.

MERCURE.

Ton pere ?

TRYGÉE.

Miſérable.

MERCURE.

Je te tuerai, ſi tu ne dis ton nom.

TRYGÉE.

Je ſuis Trygée Athmonien *, aſſez bon vigneron, point délateur, & peu friand d'intrigues.

MERCURE.

Que viens-tu faire ici ?

TRYGÉE.

Vous apporter ces morceaux de chair.

Mercure reçoit le préſent, & Trygée ajoute : » Vous voyez que je ne ſuis pas » ſi diable ; faites-moi, je vous prie, par-

* D'Athmone, bourg de l'Attique.

» ler à Jupiter. » Mercure lui apprend que Jupiter & les Dieux ſont bien loin, qu'ils ont grimpé juſqu'au dernier ſommet du Ciel, que pour lui il eſt reſté pour garder le bagage & la vaiſſelle céleſte; que les Dieux ſe ſont écartés par haine pour les Grecs, & pour ne plus entendre leurs prieres; qu'ils ont logé à leur place la Guerre comme une Déeſſe, au caprice de laquelle il leur plaît de livrer la Gréce; que la cauſe du courroux des Dieux vient de ce que les Athéniens, maîtres de choiſir la guerre ou la paix, ont préféré la premiere.
» Car, dit-il, ſi les Lacédémoniens
» avoient le deſſus, ils s'écrioient, par
» Caſtor & Pollux *, les Athéniens
» nous le payeront. Si les Athéniens, à
» leur tour, avoient quelque avantage,
» dès qu'ils voyoient quelque Ambaſſa-
» deur de Lacédémone arrivé pour par-
» ler de paix, par Minerve † & Jupiter,
» diſoient-ils, on vient nous amuſer :

* Serment ordinaire des Lacédémoniens, parce que Caſtor & Pollux étoient de leur pays.

† Serment propre des Athéniens. Les femmes Athéniennes juroient par les deux Déeſſes, c'eſt-à-dire, par Cerès & Proſerpine. On s'eſt trompé quand on a cru que leur ſerment particulier ſe faiſoit par Caſtor & Pollux.

» ne le croyons pas ; ſi nous avons une » fois Pyle * , ils reviendront à nous. » Tels ſont vos diſcours : auſſi ne ſçai-je » ſi jamais vous reverrez la paix. »

TRYGÉE.

Où s'eſt-elle retirée ?

MERCURE *montrant une caverne.*

La Guerre l'a reléguée dans cet antre profond.

TRYGÉE.

Lequel ?

MERCURE.

Celui-ci là-bas : vois-tu les pierres énormes dont elle a fermé l'entrée pour empêcher les Grecs d'en tirer la Paix ?

TRYGÉE.

Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la prétention de cette cruelle Divinité ?

MERCURE.

Tout ce que je ſçai, c'eſt qu'elle apporta hier au ſoir un mortier d'une grandeur prodigieuſe.

---

* Pyle étoit la pomme de diſcorde entre les Athéniens & les Lacédémoniens aſſez voiſins de cette ville. Il faut rappeller ici l'affaire de Demoſthène & de Cléon, dont il eſt tant parlé dans les *Chevaliers*. Il y eut bien des négociations au ſujet de Pyle. Les Lacédémoniens furent toujours rebutés. THUCYD.

TRYGÉE.

Hé, que prétend-elle faire de ce mortier ?

MERCURE.

Broyer toutes les villes de la Gréce. Adieu, je me retire : je l'entens ; quel effroyable fracas !

TRYGÉE.

Ah, malheureux, je ne l'entens que trop ! Où fuir ? *

LA GUERRE *avec son mortier.*

Déplorables mortels, que je vais vous faire souffrir !

TRYGÉE.

O Apollon, quel monstre !

LA GUERRE.

O trois, quatre, cinq & dix fois malheureuse Prasie †, te voilà perdue ! (*Elle feint de jetter cette ville dans le mortier ; elle y jette un porreau, d'où le nom de cette ville est tiré.*)

TRYGÉE *aux spectateurs.*

Courage, Messieurs, cela ne nous regarde pas encore. Cette imprécation n'est que pour le pays de Lacédémone.

---

* Il est sur la scène, non plus monté sur son escarbot.

† Petite ville sur la côte de la Laconie, que les Athéniens avoient prise & détruite. THUCYD.

LA GUERRE.

O Mégare, Mégare, tu vas être pêtrie comme un gâteau! (*Le monstre jette de l'ail dans le mortier. Mégare étoit fertile en ail. Lacédémone la soutenoit, & c'étoit la principale cause de la guerre du Péloponnèse.* (Voyez les Acharniens.)

TRYGÉE *à part.*

Ciel, que de larmes dans le mortier pour les pauvres Mégariens!

LA GUERRE.

Que tu vas périr d'une maniere horrible, ô fertile Sicile*: ça, qu'on m'apporte du miel Attique, afin que j'en mette une doze. (*Allusion aux pertes des Athéniens.*)

TRYGÉE *à part.*

Doucement, s'il vous plaît: servez-vous d'un autre miel; épargnez l'Attique; il coûte quatre oboles. (*Jeu de mots malin.*)

LA GUERRE.

Hola, ho, Tintamare. Κυδοιμός tumultus.

* Une partie de la Sicile tenoit pour Lacédémone. Les Athéniens y reçurent un fâcheux échec lorsqu'ils envoyerent des troupes auxiliaires aux Leontins: car il ne s'agit pas ici de la célébre expédition de Syracuse, où ils perdirent une très-nombreuse flote. Cela n'arriva que long-tems après.

TINTAMARE.

Que voulez-vous ?

LA GUERRE.

Tu te tiens là oiſif & planté comme une perche, coquin. Tiens, voilà pour toi. (*Elle lui donne un ſoufflet.*)

TINTAMARE.

Ouf, ce ſoufflet ſent l'ail, (*c'eſt-à-dire, il fait pleurer, ou il reſſemble aux malheurs de Mégare.*)

LA GUERRE.

M'apporteras-tu un pilon tout à l'heure ?

TINTAMARE.

Ignorez-vous que nous n'en avons point ? Nous ne ſommes logés ici que d'hier.

LA GUERRE.

Va m'en emprunter un des Athéniens.

TINTAMARE.

J'y vais, puiſqu'il le faut. (*à part.*) Si je n'en apporte un, malheur à moi.

TRYGÉE *à part.*

Miſérables humains, qu'allons-nous faire ? Quel affreux péril ! Si le pilon vient, voilà les villes en poudre. Ah, Bacchus, puiſſe-tu rompre le cou au courrier.

LA GUERRE *à Tintamare qui revient.*

Hé bien ?

TINTAMARE.

Quoi ?

LA GUERRE.

Tu n'apportes rien ?

TINTAMARE.

Ma foi, non. Les Athéniens n'ont plus de pilon; le Corroyeur * eſt mort.

TRYGÉE *à part.*

O Minerve, quel bonheur, que ce fleau de la Gréce ait ceſſé de vivre avant qu'on nous versât la liqueur qu'on nous prépare !

LA GUERRE.

Cours m'en chercher un à Lacédémone. Iras-tu ou non ?

TINTAMARE.

J'y vole.

LA GUERRE.

Vole & reviens.

TRYGÉE *aux ſpectateurs.*

Autre danger, Meſſieurs. Si quelqu'un de nous eſt initié aux myſteres de Samothrace †, c'eſt à préſent qu'il faut

---

* C'eſt Cléon, tué vers Amphipolis la dixiémé année de la guerre, un an avant cette Comédie. THUCYD. l. 5.

† Aux myſteres de Cerès, d'Hecate & des autres Dieux de Samothrace, vers l'embouchure de l'Hebrus.

tout de bon prier les Dieux que le courrier se brise les jambes.

TINTAMARE *revenu.*

Ah, quel est mon malheur!

LA GUERRE.

Quoi tu n'as encore rien apporté?

TINTAMARE.

Que voulez-vous? Cet autre fleau de Lacédémone * a eu le même sort que celui d'Athènes.

LA GUERRE.

Comment, scélérat?

TINTAMARE.

† Vers la Thrace, en allant secourir les Alliés.

TRYGÉE *à part.*

O Gemeaux ¶ Lacédémoniens, quelle fortune pour nous! Commençons à respirer.

LA GUERRE *à Tintamare.*

Reportes ces vases. Je ferai moi-même un pilon. (*Ils s'en vont.*)

Trygée délivré de la vue & de la crainte du monstre s'abandonne à la

* Brasidas mort la même année dans la même affaire que Cléon.

† Près d'Amphipolis.

¶ Castor & Pollux.

joye, & anime les Grecs à prévenir la fabrique de ce malheureux Pilon *, en

* Le Poëte paroît entendre par ce nouveau Pilon Alcibiade, qui au commencement de la treiziéme année de la guerre du Péloponnèse alla à Argos, & y ayant pris des troupes auxiliaires alla à *Patres*, & engagea ceux du pays à se fortifier jusqu'à la mer. Il fit plusieurs préparatifs contre les Lacédémoniens. THUCYD. l. 5. Comme il est souvent parlé de ce grand homme dans ARISTOPHANE, il ne sera pas hors de propos d'en dire ici quelque chose. J'emprunterai de PLUTARQUE la maniere dont il se retira chez les Lacédémoniens au tems de la fameuse expédition de Syracuse. Se voyant accusé d'impiété & rappellé, » il envoya demander aux Lacé» démoniens un sauf-conduit & liberté de pou» voir aller & demeurer en leur pays, promet» tant qu'il leur feroit plus de service & de profit » étant leur ami, qu'il ne leur avoit fait de » dommage étant leur ennemi. Les Lacédémo» niens le lui octroyerent & le reçurent bien » volontiers en leur ville, là où sitôt qu'il fut » arrivé il fit d'entrée trois choses. La premiere » ce fut qu'à son instigation les Lacédémoniens » qui auparavant délayoient & attendoient, se » résolurent de secourir promptement les Syra» cusains; & y envoyerent pour Capitaine Gy» lippus, afin de rompre les forces que les Athé» niens y avoient envoyées. La seconde chose, » qu'il leur fit en la Gréce même commencer la » guerre aux Athéniens. La troisiéme, & celle » qui fut de plus grande importance, ce fut » qu'il leur conseilla de fortifier dedans le ter-

tâchant de tirer la Paix du fond de la caverne où elle est enfermée. Il appelle

---

» ritoire même d'Attique la ville de Decelée : » ce qui consuma & mit au bas la puissance » d'Athènes autant & plus que nulle autre cho- » se. Et s'il étoit bien venu & bien estimé en » Sparte par les services qu'il leur faisoit en pu- » blic, il ne gagnoit pas moins la bonne grace » & la bienveillance des particuliers en privé » par sa maniere de vivre à la Laconienne, tel- » lement que ceux qui lui voyoient le poil rasé » jusqu'au cuir, & se baigner en eau froide, » manger du pain bis, & humer du brouet noir, » eussent douté, ou pour mieux dire n'eussent » jamais pu croire qu'un tel personnage eût » jamais tenu de cuisine en sa maison, ni que » jamais il eût regardé seulement un parfumeur, » ou touché un vêtement tissu en la ville de Mi- » let. Car entre les autres artifices & habiletés » dont il étoit plein, celle-là, comme l'on dit, » en étoit une par laquelle il prenoit plus les » hommes, c'est qu'il se conformoit totalement » à leurs mœurs, & à leurs façons de faire, & » prenoit entierement leur maniere de vivre, » se transformant en toutes sortes de figures » plus légérement que le cameleon. » Au lieu de poursuivre son chemin à Athènes où il étoit appellé pour rendre compte de sa conduite, il se cacha à Thurie, & fut reconnu par quelqu'un qui lui demanda s'il ne se fioit pas en la Justice de son pays, » Oui bien, dit-il, s'il étoit ques- » tion de toute autre chose ; mais de ma vie je » ne m'en fierois pas à ma propre mere, de peur » que par mégarde elle ne mît la féve noire en

à lui les laboureurs, les gens de marché, les artisans, les Athéniens, les * étrangers & les Insulaires alliés pour l'aider à ébranler avec des cordes les pierres qui ferment l'entrée de la caverne. Le Chœur en effet accourt. Il est composé de laboureurs & de vignerons d'Athmone, comme Trygée, qu'ils nomment leur chef. Ce qu'il y a ici de bizarre, c'est qu'on ne conçoit pas trop

---

» croyant mettre la blanche . . . & depuis quand » il entendit que le peuple d'Athènes l'avoit » par contumace condamné à mourir, & je leur » ferai, dit-il, bien sentir que je suis encore » en vie. » Il leur tint parole. Nous verrons dans un autre endroit son retour à Athènes.

Amyot *a traduit fidélement ces mots* (le poil rasé jusqu'au cuir.) *Mais il me paroît qu'il y a ici contradiction ou faute dans le texte Grec. Car* Plutarque *nous assure lui-même en plusieurs endroits, que suivant la Loi de Licurgue les Lacédémoniens laissoient croître leurs cheveux & leur barbe. Alcibiade devoit donc en user de même. Une négation rétablie donneroit un sens convenable, à sçavoir qu'Alcibiade avoit laissé croître sa barbe. Je ne donne pas cette conjecture pour regle.*

* Ce mot d'étrangers & d'insulaires fait voir qu'ils assistoient à cette piéce dans le tems qu'ils apportoient leur tribut, & que par conséquent elle fut jouée aux fêtes Dionysiales vers le printems, & dans la ville.

bien le lieu de la Scène. On l'a vu à Athmone d'abord, puis en l'air, & dans le Ciel ; puis je ne ſçai plus où, ſi ce n'eſt qu'on ſuppoſe Trygée deſcendu vers le rocher, & par conſéquent ſur la terre. Le Chœur invite tous les Grecs à le ſuivre, & il offre ſes ſervices à Trygée pour le ſeconder dans ſa glorieuſe entrepriſe.

ACTE II.

Trygée & le Chœur font un grand jeu de Théâtre. Car le vigneron qui voit la Scène remplie de gens que la joye tumultueuſe fait triompher au nom de la Paix, leur impoſe ſilence tant qu'il peut, dans la crainte qu'ils ne réveillent le monſtre de la Guerre qui n'eſt pas loin. Les autres de leur côté ne ſçauroient retenir leur allegreſſe, ni s'empêcher de marquer combien l'eſpoir ſeul de la Paix, quoiqu'éloignée, a de charmes pour eux. » Modérez du moins vos » tranſports, dit le vigneron, tandis » que votre bonheur eſt encore incer» tain. Si nous recouvrons une fois la » Paix, alors vous pourrez tant qu'il » vous plaira, ſauter, danſer, baller, » dormir, jouer, banqueter, faire les

» Sybarites, & crier à pleine tête, vive » la joye. »

Il eſt ici parlé, & très-ſouvent ailleurs, d'un jeu dont il ne ſera pas mal de dire un mot en paſſant. Nous n'avons point de terme pour l'exprimer. C'eſt le *Cottabus* *. Il conſiſtoit, ou ſimplement à jetter du vin en l'air, deſorte qu'il retombât avec bruit dans le vaſe, ou à fixer en terre un bâton ſur l'extrémité duquel on mettoit des balances, & au-deſſous de chaque plat deux vaſes pleins d'eau avec une figure d'airain en-dedans. Les Joueurs avec une coupe jettoient de loin du vin dans la balance, & s'ils étoient aſſez adroits pour y en répandre la plus grande partie, de maniere que la balance penchât & allât frapper la petite ſtatue d'airain, ils gagnoient la gageure, ou plutôt du ſon plus ou moins grand que rendoit le plat de la balance, ils tiroient des conſéquences pour ou contre leurs amours. C'étoit un jeu de feſtin & de joye. Ariſtophane en parle dans les *Acharniens*, & ailleurs. Il m'a paru ſuffiſant d'en dire ici un mot. Je fais la même choſe de quelques autres uſages dont Ariſtophane fait ſouvent mention,

* κοτταβίζειν *Cottabo ludere*. Voy. SUIDAS.

& qu'il ſuffit d'expliquer une fois pour toutes en rendant compte de quelqu'une des Comédies.

Le Chœur porte tous ſes ſouhaits vers le tems où renaîtront ces plaiſirs, ſi pourtant il peut le revoir, depuis tant d'années qu'il a paſſées à ſouffrir, à coucher ſur la dure, & à vivre plus durement que Phormion *. C'étoit un Capitaine qui avoit gagné deux batailles navales ſur les Lacédémoniens. Il menoit une vie fort auſtére. Ce même Chœur composé de laboureurs & de vignerons ſe plaint de ſe voir dépérir à force de fréquenter le Lycée, lieu où les Athéniens faiſoient l'exercice militaire en tems de guerre. Il ſe livre donc à la conduite de Trygée prêt à lui obéïr en tout pour obtenir la Paix; & Trygée ne ſonge qu'à ſoulever cet amas de pierres qui retient la Paix captive. Cette allégorie eſt tout-à-fait ingénieuſe; & elle étoit fort agréable à ceux qui ſe voyoient dans l'intérêt préſent de ſoupirer après cette Paix, ſçachant bien (ce que nous ignorons) quelles étoient ces pierres, c'eſt-à-dire, ceux qui s'oppoſoient à l'accommodement & à la pacification de la Gréce.

* Pausan. *in Attic.*

Mercure revient, mais en Dieu menaçant. » Hé que prétends-tu faire misérable, dit-il à Trygée ? *Rien de mal*, » répond celui-ci ; mais seulement ce » que fit Cilicon. » *

» Tu es mort, reprend Mercure. Trygée répond qu'il n'a pas fait sa provision pour le voyage. » Réponse conforme aux usages d'alors. Il prie, il cajole Mercure, il le fait souvenir des viandes qu'il a eu soin de lui apporter, & Mercure en bon Exempt laisse entendre qu'il est homme à composer. Le Chœur lui fait tant de prieres, tant de belles promesses, tant de caresses qu'il ne peut presque y résister. Mais ce n'est

* C'étoit une réponse qui étoit passée en proverbe. Car Cilicon voulant livrer l'Isle de Milet aux ennemis de l'Etat, & interrogé sur ce qu'il alloit faire (lorsqu'il fut surpris) répondit froidement, *point de mal*. Il livra en effet l'Isle : puis s'étant retiré chez les ennemis à Samos, comme il alloit acheter des viandes, & que le boucher lui demandoit par où il vouloit qu'on lui coupât, il étendit la main, & le boucher la lui coupa. Le terme de Cilicon pour signifier *traître* devint proverbe, aussi-bien que le mot *rien de mal*. Trygée avec sa rusticité plaisante s'en sert tout simplement pour dire qu'il alloit faire une action surprenante, & tirer la Paix de son antre.

pas parler encore assez clairement pour Mercure. Il dit un bon mot en passant. C'est que Trygée lui faisant appercevoir que le Chœur l'honore avec plus de soin que jamais : » Oui, dit-il, car ils sont » plus voleurs que jamais. » On l'adoucit en lui insinuant que le Soleil Dieu des Perses * ne souhaiteroit rien tant que la perte des Grecs qui sacrifioient aux autres Dieux, afin d'avoir tous les sacrifices pour lui. Trygée vient enfin au fait pour gagner Mercure. Il lui donne une coupe d'or. Le Dieu avoue son foible, se rend, & veut même être complice de l'entreprise ; il commence avec eux les libations qu'ils jugent nécessaires. Chacun forme des imprécations & des vœux † conformes à ses inclinations, vœux singuliers, imprécations satyriques. Car on souhaite, par exemple, que quiconque veut la guerre ait le sort de Cléonyme. Il étoit malheureux en guerre, & taxé de lâcheté. Cette espéce de sacrifice fait allusion au pré-

* Les Perses étoient charmés de voir des Grecs s'entre-détruire dans la guerre du Péloponnèse.

† Contre ceux qui voudroient commander les armées comme avoit fait Cléon, & comme le faisoit actuellement Alcibiade.

ſage que conçut * Meleſippe Ambaſſadeur de Lacédémone à Athènes. N'ayant pu rien gagner ſur les Athéniens dès le commencement de la guerre du Péloponnèſe, apparemment pour faire révoquer le cruel décret porté contre les Mégariens, il dit en quittant les frontieres de l'Attique ces paroles trop vérifiées dans la ſuite, *ce jour, ce triſte jour enfantera bien des maux pour toute la Gréce.* Ariſtophane retourne ces mêmes paroles dans un ſens contraire; & pronoſtique que ce jour ſera pour les Grecs le commencement d'un bonheur durable.

Après cette cérémonie tous ayant lié leurs cordes à une énorme pierre, s'animent à la mouvoir avec de grands efforts: mais en vain. » Ah, dit Trygée, tous ne tirent pas également. » Vous vous en repentirez, ô Béotiens. » Il donne là un coup de langue à ceux de Béotie, comme à des peuples ennemis de la paix, & du bien commun de la Gréce. Il en donne un autre à Lamachus en ces termes. » Hélas nous n'avançons point. O Lamachus que votre oiſiveté nous fait de

† Voyez le SCHOLIASTE.

» tort ! Hé que nous ſert cet épouventail
» que vous portez ? » Il entend ſa Gorgone ou ſon plumail de caſque *. Lamachus quoique ſi ſouvent maltraité par Ariſtophane, ſe comporta très-bien depuis dans l'expédition de Sicile, où il commanda avec Nicias & Alcibiade. Il y fut tué dans un combat. Mercure dit auſſi ſon mot ſur les Argiens †, comme s'ils euſſent été des obſtacles à la paix, ſe moquant des pertes de la Gréce, abuſant des négociations, & changeant de parti ſuivant leurs intérêts. En effet n'étant que peu ſéparés de la Laconie, on les voyoit ſécher de dépit, ou triompher de joye à la vue des biens ou des maux publics. Du reſte ils étoient tantôt pour Athènes, tantôt pour Lacédémone, toujours prêts à varier, ce qui rendit toujours leur alliance ſuſpecte. Il y parut après la trève entre Sparte & Athènes. Car ils prêterent l'oreille aux ſollicitations de Corinthe & firent mine de remuer. Mais il ſemble auſſi, par la ma-

* Lamachus eſt encore raillé dans les Acharniens, comme on l'a vu ci-devant.

† La treiziéme année de la guerre du Péloponnèſe, ceux d'Argos étoient aux priſes avec les Epidauriens, & ils avoient mille Athéniens avec eux. THUCYD. *l.* 5.

niere

niere dont parle Ariſtophane, qu'à la treziéme année de la guerre le deſir de la paix commençoit à fixer leur inquiétude naturelle. Le Poëte fait enfin entendre en cette ingénieuſe Scène que les Lacédémoniens travailloient de bonne foi pour la paix, non que leurs chefs fuſſent las de la guerre, mais parce que l'Etat ſouffroit de l'interruption du commerce & des arts. Il ajoute que les Mégariens font auſſi quelques efforts, contraints qu'ils ſont par la faim qui les dévore. C'eſt qu'ils ne pouvoient guéres vivre que du commerce avec Athènes, ainſi que nous l'avons obſervé ailleurs. Au reſte le ſel de toute cette allégorie qui eſt très-fine, conſiſte dans la ſituation & le jeu de Théâtre où l'on ſuppoſe tous ces peuples qui tirent bien ou mal, de gré ou de force, à gauche ou à droite, ſérieuſement ou par feinte, les cordes attachées à la pierre qui empêche la Paix de ſortir de ſa grotte.

Comme Trygée voit que l'on avance peu, il redouble ſes exhortations. Le Chœur s'encourage par de nouveaux cris. Mais il arrive toujours, comme dit fort bien Trygée, que les uns tirent en haut, & les autres en bas. Il en veut encore aux Mégariens comme aux premiers

auteurs de tout le mal, ſeuls capables d'avoir empoiſonné la Paix avec leur air. A l'égard des Athéniens il les prie de ſe tenir en repos. Auſſi-bien ne s'occupent-ils qu'à juger du matin au ſoir. Il ne leur demande, pour concourir au grand œuvre de la Paix, que de ſe reculer un peu vers la mer, c'eſt-à-dire, ou de ne faire la guerre qu'aux Perſes, ou de ne pas s'obſtiner à étendre leurs frontiéres ſur la terre.

Le Chœur déſeſpérant de venir à bout de ſon entrepriſe à force de travailleurs, ſe détermine à ſe paſſer de tout ſecours. C'eſt à nous autres laboureurs, dit-il, à exécuter un ſi grand projet. Ils mettent auſſi-tôt la main à l'œuvre, & Mercure dit que tout en va mieux depuis qu'ils ſont ſeuls à s'en mêler. Voilà donc tous les bras des laboureurs & des vignerons occupés à tirer de plus belle, & le ſuccès ſuit bientôt leur ardeur. On conviendra que ces jeux de Théâtre politiques & allégoriques ſont une ſorte de Comédie à part.

ACTE III.

La Paix ſort de la grotte. Trygée l'adore comme une Déeſſe. Elle paroît accompagnée de deux femmes qui pren-

nent leur nom de la Fécondité & de la Beauté, compagnes inséparables de la Paix. Ce sont des personnages muets. Trygée est si transporté de joye qu'il ne sçait quel compliment leur faire. Les termes lui manquent. Chose peu étonnante, dit-il, puisque tout m'a manqué depuis qu'on est en armes.

Mercure en comparant la Paix à la Guerre, dit que celle-ci sent l'ail *, au lieu que celle-là ne respire que les amusemens, la joye, les fêtes, les douces poësies de Sophocle, ou les vers légers † d'Euripide. Trygée l'arrête à ce dernier mot. Elle n'aime pas, dit-il, un Poëte de Barreau & de chicanne. C'est une plaisanterie sur les fréquentes contestations qui se trouvent dans les Tragédies d'Euripide, que Quintilien jugeoit en effet très-propres à former les Orateurs à l'éloquence du Barreau. » Regardez, reprend Mercure, la charmante union » des villes reconciliées. Regardez plutôt les spectateurs, dit Trygée, vous » lirez leurs emplois dans leurs yeux. » Sur cela ils se montrent du doigt le fai-

* Allusion aux guerriers grands mangeurs d'ail.

† Cette expression est satyrique.

ſeur de faulx, qui ſe mocque du faiſeur de javelines, & ainſi du reſte. Nous avons déja obſervé plus d'une fois des morceaux d'Ariſtophane où l'on déſigne les ſpectateurs préſens. Ces traits imprévus étoient ordinairement vifs & intéreſſans. On en trouvera encore un grand nombre de même eſpéce. C'étoit un reſte de la Comédie promenée ſur le chariot de Theſpis, où l'on brocardoit quiconque avoit le malheur de ſe rencontrer en chemin, & de mériter des brocards.

Mercure renvoye les laboureurs à leurs champs avec ordre de laiſſer les armes, & de reprendre les inſtrumens de leur travail. » Heureuſe paix, s'écrie » le Chœur, jour déſirable aux gens de » bien ! avec quels tranſports je reverrai » mes vignes, & les figuiers que je plan» tai dans ma jeuneſſe ! Que je les em» braſſerai volontiers après une ſi longue » ſéparation ! » *

Trygée eſt d'avis qu'avant qu'on ſe retire on témoigne une reconnoiſſance

* Cet endroit marque qu'il y avoit encore des laboureurs & des vignerons retirés à Athènes, & qui depuis pluſieurs années n'avoient pu revoir leurs champs à cauſe des incurſions des ennemis. On a vu la même choſe dans l'Acte II. *des Acharniens*.

publique à la Paix qui a procuré tant de biens. L'Hymne du Chœur eſt auſſi élegante & auſſi gracieuſe que l'exhortation de Trygée. Tous demandent à Mercure pourquoi cette aimable Déeſſe a été ſi long-tems cachée & ignorée d'eux. » Ah » n'oubliez jamais ce que je vais vous » dire, ô trop heureux laboureurs, (s'é» crie le Dieu.) Sçavez-vous ce qui vous » avoit ravi la Paix? Le voici. L'exil » de Phidias en fut la premiere cauſe, » & enſuite Périclès. Car comme il crai» gnoit le même ſort, & qu'il vous con» noiſſoit eſprits chatouilleux, il com» mença à brouiller la ville. Il ſouffla » l'étincelle du décret Mégarien qui » produiſit tout l'incendie. De-là cette » épaiſſe fumée qui a tant fait pleurer la » Gréce. » Ces paroles ſont remarquables : mais il ſeroit difficile de démêler comment l'exil de Phidias fut la premiere cauſe de la guerre du Péloponnèſe, ſi l'on ne diſoit tout ſimplement avec Ariſtophane que Phidias étant attaché à Périclès, ce Général ſe crut attaqué lui-même dans la perſonne de Phidias qu'il aimoit à cauſe de ſon talent extraordinaire. En effet le récit de Plutarque confirme cette interprétation.

» Phidias, dit-il *, avoit entrepris de
» faire l'image de Pallas, & étant ami
» de Périclès avoit fort grand crédit en-
» vers lui. Cela ſuſcita l'envie de quel-
» ques malveillans, leſquels voulant
» ſonder quel jugement le peuple feroit
» de Périclès, attirerent Ménon l'un des
» ouvriers qui travailloit ſous Phidias,
» & le firent venir ſur la place requerir
» au peuple ſûreté publique pour pou-
» voir déclarer & accuſer Phidias d'au-
» cuns crimes par lui commis. Le peuple
» reçut ſon indice, & fut ſon accuſation
» ouie en pleine aſſemblée du peuple
» ſur la place, où ne fut faite aucune
» accuſation de larcin, parce que Phi-
» dias par le conſeil & l'avis de Périclès
» avoit tellement appoſé & appliqué l'or
» en la compoſition de l'image dès le
» commencement, qu'on le pouvoit ôter
» tout & le péſer : ce que Périclès allé-
» gua adonc aux accuſateurs, leur diſant
» qu'ils le péſaſſent. Mais la gloire de ſes
» ouvrages lui ſuſcita cette envie, pour
» autant mêmement qu'ayant engravé
» ſur l'écu de la Déeſſe la bataille des
» Amazones, il avoit entaillé ſon por-
» trait au naturel ſous le perſonnage d'un

* PLUTARQUE D'AMYOT dans Périclès.

» vieillard chauve qui leve une grosse
» pierre à deux mains, & y avoit aussi
» fait la portraiture de Périclès fort belle
» après le naturel, qui combattoit con-
» tre une Amazone, en tel geste que sa
» main haussant une javeline au-devant
» du visage de Périclès par un singulier
» artifice semble vouloir cacher & cou-
» vrir cette similitude, laquelle néan-
» moins se découvre & se montre d'un
» côté & d'autre. Si, fut Phidias mis en
» prison où il mourut de maladie, ou
» bien du poison que ses ennemis lui
» préparerent, comme aucuns disent,
» pour faire davantage soupçonner &
» calomnier Périclès. » L'accusateur fut même récompensé. Philochorus dit que cette statue étoit d'or & d'yvoire, que Périclès présidoit à l'ouvrage, que Phidias ayant retiré un peu d'or de dessus les serpens de l'Egide fut suspect de larcin, qu'il fut exilé, qu'il se retira en Elide pour y faire un Jupiter Olympien, & que cette affaire arriva sous l'Archonte Theodore sept ans avant la guerre du Péloponnèse. A la vérité Thucydide n'en dit rien. Mais Aristophane parle suivant les bruits populaires vrais ou faux, & il date de cette affaire de Phidias les défiances de Périclès qui lui firent prendre le

dessein d'occuper Athènes par des guerres au-dehors, afin de gouverner au-dedans sans danger & en se rendant nécessaire. Une marque toutefois qu'on l'attaquoit dans la personne de Phidias, & qu'on vouloit aller jusqu'à lui par dégrés, c'est que peu après on accusa * Aspasie sa maîtresse ou sa femme par le même motif.

Trygée & le Chœur font un jeu de mots sur l'accord de la Paix avec Phidias, comme si l'une avoit été exilée avec l'autre; & Mercure continuant sa narration, dit que les villes Grecques se révolterent contre Athènes en partie à l'instigation des Lacédémoniens, en partie par haine & par envie de ne plus payer le tribut; que les Athèniens, malgré la foule des pauvres laboureurs qui se retiroient dans la ville, se laisserent duper par les Oracles, & aiderent les habitans des campagnes à chasser la Paix à coups de fourche & à force † de clameurs: que la Paix sortit malgré elle non sans tourner la tête du côté de l'Attique qu'elle aimoit;

* PLUTARQUE là même.

† ARISTOPHANE peint ici très-finement une Republique irritée qui souffle le feu de la discorde.

qu'envain elle s'y étoit remontrée quelquefois; que les alliés animoient les riches à la guerre en les berçant de folles eſpérances toujours bien reçues : car Athènes (ajoute-t-il) réduite à la derniere extrémité eſt toujours prête à goûter les mets exquis de la flatterie. Les étrangers charmés de ces diviſions fermoient la bouche avec l'or à ceux qui cauſoient vos maux ; & vous autres ne voyiez pas que la Gréce dépériſſoit. L'auteur de cette décadence a été le corroyeur. *

Trygée interrompt Mercure pour dire qu'il ne faut pas médire d'un mort. » Car » ce Cléon eſt vôtre, dit-il à Mercure †; » & il n'eſt plus à nous, grace au Ciel. » Tout ce qu'il a fait de mal retombe ſur » vous. » Le vigneron eſt étonné de voir que la Paix ne dit mot. Sa ſurpriſe vient un peu tard. Mais Mercure répond qu'elle ne dira rien aux ſpectateurs, parce que ſa colere dure encore. Cependant comme on voudroit avoir quelque mot conſolant de ſa part, le Dieu conſent à l'interroger à l'oreille, & il ſe fait ſon truchement. Elle ſe plaint, dit-il, de ce

* Cléon.

† Mercure conduiſoit les morts aux enfers.

que vous l'avez rebutée après l'affaire de Pyle *. Nous avons mal fait, dit Trygée. Mais que voulez-vous ? Notre esprit étoit environné de peaux †. Mercure continue d'interroger la Paix. Il lui demande quels amis elle avoit. Trygée répond pour elle, qu'elle n'en avoit pas de plus affectionné que Cléonyme ; raillerie sanglante sur la lâcheté de cet Athénien ; & afin qu'on n'en doute pas, ce passage est expliqué par un autre suivant, qui dit que ce Cléonyme a l'ame bonne, qu'il ne ressemble pas à son pere, & qu'il met armes bas dans le combat.

La Paix à son tour interroge tout bas Mercure sur ceux qui dominent dans les assemblées du peuple d'Athènes. Hyperbolus y peut tout répond-t-on. Elle secoue la tête, & ce geste en dit assez. Hyperbolus, comme on l'a dit, étoit un méchant homme, & de basse naissance, qui je ne sçai comment avoit trouvé le secret de gagner le peuple, & d'être aussi scélérat que Cléon, pour être suivi de

* Quand Cléon rebuta les Ambassadeurs Lacédémoniens au sujet des troupes interceptées dans l'Isle de Sphacterie. Voyez *les Chevaliers*.

† A cause de Cléon le Corroyeur qui menoit le peuple à son gré.

pareils ſucceſſeurs. Plutarque après Thucydide & Cicéron en parle très-mal. Il eſt bon d'obſerver que le choix de Cléon, d'Hyperbolus & de pareils adminiſtrateurs tirés de la lie du peuple, venoit moins de la prévention du peuple Athénien pour leur mérite, (car ils en avoient une ſorte,) que de la jalouſie contre les nobles, & de l'envie d'avoir des appuis dans des perſonnes du bas étage. Le beau, c'eſt qu'à chaque interrogation Trygée excuſe tant qu'il peut Athènes, par exemple au ſujet d'Hyperbolus il dit nettement. » Hé bien nous ne nous » en ſervirons plus. Mais le peuple ſe » voyant nud & miſérable, a voulu s'en » faire un manteau. » Hé quel avantage » le peuple en retiroit-il, dit la Paix par la bouche de Mercure. » Trygée » répond que comme Hyperbolus eſt » faiſeur de lanternes, il aidoit les Athé» niens qui ne voyoient goutte dans » leurs affaires à y voir un peu plus » clair. » Peut-on rien dire de plus foudroyant contre un particulier & contre l'Etat?

Ne quittons pas cette Scène. » Ah, » dit Mercure, quelles queſtions me fait » la Paix! Ce que fait Sophocle depuis » qu'elle a quitté l'Attique? Elle parle

» d'un tems bien éloigné. Ce qu'il fait ? » répond-t-on, il eſt devenu auſſi avare » & auſſi intéreſſé que le Poëte Simo- » nide. » Cela eſt dit d'une maniere plus fine, mais que nous n'entendrions plus. Voilà le génie d'Ariſtophane. Il a loué Sophocle ailleurs; il le maltraite ici. Pure jalouſie de bel eſprit; & d'ailleurs les Poëtes comiques étoient ſur le pied de ne pas épargner leurs meilleurs amis. Encore falloit-il rire avec le public de ce qu'ils diſoient. Auſſi voit-on que leurs railleries ne portoient pas coup, du moins pluſieurs. Cléon ne ceſſa pas d'être puiſſant, & de commander les armées, pour avoir été joué à la Comédie, & Euripide ne perdit rien de ſa réputation pour tous les traits qu'Ariſtophane affecta de lancer ſur lui à tout propos.

La Paix demande des nouvelles du Poëte comique Cratinus. On lui dit qu'il eſt mort dans le tems que les Lacédémoniens preſſoient Athènes, & que la douleur de voir un de ſes tonneaux * briſé lui avoit ôté la vie. Cratinus étoit buveur comme Eſchyle ſon modéle,

* Vaiſſeaux pour le vin autres que les nôtres.

du reste aussi hardi & aussi caustique qu'Aristophane.

Mercure donne à Trygée une des suivantes de la Paix en mariage, & il lui ordonne de mener cette autre femme ou la Déesse au Sénat. Trygée veut s'en retourner chez lui sur son escarbot. Mais il a disparu; & on lui dit qu'il n'a qu'à suivre la Paix pour arriver sûrement chez lui. Il appelle donc les trois Déesses *, & s'en va à leur suite.

On voit alors le Chœur s'avancer, & parler aux spectateurs. Après avoir souhaité un heureux voyage aux Divinités, & exhorté Trygée à ne pas se laisser voler, chose qui arrive souvent au Théâtre †, il porte la parole au Parterre, & ayant dit qu'un Poëte comique qui se loue mérite d'être puni par les Licteurs, il ajoute que si quelqu'un mérite d'être loué c'est Aristophane. Ce tour est rare pour se louer impunément. Il se donne en effet les violons : mais il nous instruit en même-tems du goût des Comédiens d'alors. » Notre Poëte, dit le Chœur, » est d'autant plus digne d'éloge, qu'il a

* ὦ κόραι. Il y en avoit donc plusieurs. Le texte fait voir qu'elles étoient trois.

† Allusion à quelques vols faits à la Comédie.

» banni de son Théâtre le bas comique :
» point de gueux sur la Scène, point
» d'Hercules voraces, point d'esclaves
» battus de coups d'étrivieres, & qui se
» demandent compte de leurs payes *.
» Il a sçu écarter toutes ces bassesses, &
» relevant la Comédie, il l'a animée de
» grands sentimens, & embellie de vers
» nobles. Ses plaisanteries n'ont rien de
» rustique, & il ne s'amuse pas à berner
» des misérables, ou à railler des fem-
» mes. Nouvel Alcide, il s'arme d'une
» massue & ose attaquer le Cerbere d'A-
» thènes. » C'est Cléon dont on fait ici une peinture affreuse, & peu susceptible de traduction. Aristophane badine aussi sur ce qu'il étoit chauve. C'est tout le mal qu'il dit de lui-même : mais en revanche il tombe à plomb sur quelques Poëtes tragiques peu estimés, tels que Morsimus & Melanthius. Il est remarquable qu'Aristophane qui se vante par tout de son courage à attaquer Cléon un des plus puissans Républicains qui fut jamais, ne se glorifie en aucun endroit d'avoir atterré Socrate : d'où je tire deux conclusions ; la premiere est que nous avons rehaussé Socrate, nous autres pos-

* Sujets ou Scènes des mauvais Poëtes.

térité : mais qu'après tout de ſon tems ce n'étoit qu'un Philoſophe, objet des traits ſatyriques de Cratinus & des comiques ſes Confreres. La ſeconde eſt que la Comédie des *Nuées* n'a pas véritablement été la cauſe prochaine de l'envie des Athéniens contre Socrate, & moins encore de ſa mort. Je ſuis toutefois fort éloigné de croire avec quelques-uns que cite Madame Dacier *, » qu'Ariſtophane fût le bon ami de So- » crate, & qu'il ne fit cette Comédie » que pour faire rire, ſans aucun deſſein » de le choquer. .... Cela eſt ridicule » en tout. »

ACTE IV.

» Ah qu'on a de peine (dit Trygée à » ſon valet) quand il faut approcher des » Dieux ! Je ſuis tout briſé du voyage †. » Que vous me ſembliez petits vous au- » tres quand j'étois en l'air ! Vous paroiſ- » ſiez bien méchans du haut du Ciel. » Mais c'eſt pis encore à qui vous voit de » près. » Voilà un aſſez bon trait contre les Athéniens. Le valet ſe réjouit de voir

* Préface ſur Plutus & les Nuées.

† Aux Spectateurs.

ſon maître de retour, & il lui demande ce qu'il a vû dans ſon voyage. » Rien, » dit Trygée, ſi ce n'eſt deux ou trois » eſprits égarés qui cherchoient des Di- » thyrambes, » c'eſt-à-dire des vers ampoullés *. C'eſt l'idée d'Horace † ſur les Poëtes qui ſe perdent dans les nuës, ou plutôt c'eſt l'idée naturelle qu'Ariſ- » tophane a rendu ſenſible.

Il eſt vrai, (dit le valet) que nous ſerons Aſtres après la mort? Rien de plus vrai, (répond le Maître.) Sur cela il montre une conſtellation, & il badine ſur un Poëte qui en avoit pris le nom, pour l'avoir miſe au commencement d'un Poëme. Il plaiſante auſſi ſur les étoiles qui brillent le plus, en diſant qu'elles reviennent du bal avec leurs lanternes. Il y avoit apparemment là-deſſous quelque alluſion cachée. Après ce badinage il donne ordre à ſon valet de tout préparer pour ſes nôces, de conduire au bain celle des ſuivantes de la Paix qu'il ſe deſtine pour femme, & de ſe preſſer, parce qu'il doit préſenter l'autre, ou la Paix, au Sénat.

On le félicite dans une courte Scène;

---

* Du goût de ceux des Dithyrambes.

† *Nubes & inania captat.* HORAT.

On lui raméne ſa Déeſſe dans une autre. Il demande dans une troiſiéme aux ſpectateurs, qui veut ſe charger de conduire l'autre compagne de la Paix. On fait des alluſions cauſtiques. Pour paſſer légérement (comme l'on doit) ſur bien des choſes, il ſuffit de dire que Trygée fait ſa harrangue au Sénat, où il taxe les Juges d'avarice. Il reçoit les félicitations du Chœur, & ſe félicite lui-même d'avoir délivré le peuple de mille maux & des attentats d'Hyperbolus, en ramenant la Paix.

Il s'agit à préſent de faire un ſacrifice à cette Divinité récemment revenue à Athènes. Trygée & le Chœur délibérent comiquement ſur le choix de la victime. On ſe détermine à prendre une brebis, afin d'en imiter la douceur. Le valet va chercher la brebis, & préparer l'Autel. On le prie de ſe preſſer de peur que le Paraſite Chæris joueur de flûte ne vienne prendre ſa part du ſacrifice. L'Eſclave revêtu, on commence la cérémonie, non ſans beaucoup d'alluſions & de plaiſanteries dont ce n'eſt pas ici le lieu. L'on vient enſuite aux invocations, & l'on prie la Paix de ne pas imiter les Femmes Coquettes. On la conjure de répandre ſur les Grecs l'eſprit d'union &

de concorde avec l'oubli du passé, de verser l'abondance sur les campagnes, & de ramener à Athènes les Anguilles de Copaye *. On finit ces prieres par un trait contre plusieurs Parasites que l'on nomme.

Trygée refuse d'égorger lui-même la victime, » parce que, dit-il, la Paix » n'aime pas le sang ». On allume le feu sacré. Sur ces entrefaites un homme s'en vient d'un air fier & arrogant. On le prend pour un Prophéte. C'est bien pis; dit Trygée, c'est Hiéroclès. Cet homme étoit une espéce de Devin d'Eubée, & comme ceux d'Eubée étoient opposés à la Paix, il les réprésente ici tels qu'ils sont. On fait d'abord semblant de ne pas le voir. Mais Hiéroclès attiré par la fumée des viandes, & par l'appareil d'un sacrifice, veut sçavoir ce que c'est; & apprenant qu'on sacrifie à la Paix, il dit plusieurs vers obscurs à la maniere des Oracles, pour montrer que le tems de la Paix n'est pas encore venu. On le raille, & on le congédie par l'interprétation

* Lac de Béotie dont on a déja parlé. Les Athéniens étoient extrêmement friands des anguilles de ce lac, & la guerre interrompoit ce commerce.

de ses propres Oracles, sans qu'on daigne lui donner part au sacrifice où il étoit venu comme Parasite. Les Athéniens étoient aussi superstitieux que les Romains, & ils prisoient fort les Devins, jusqu'à leur donner place au Prytanée où ils vivoient aux dépens de l'Etat, sur tout en tems de guerre. Il n'est donc pas surprenant que Hiéroclès ne souhaite pas la Paix. Mais le Chœur qui en sent le Prix déteste la guerre & maltraite avec beaucoup de hardiesse ceux qui troublent l'Etat, vrais lions, dit-il, dans le sein de la République, & renards dans l'action.

ACTE V.

Cet Acte est court & peu agréable pour nous. Une foule de gens de divers métiers accourent, à sçavoir des faiseurs d'aigrettes, de cuirasses, de trompettes, de javelots & de casques. Tous se plaignent de voir leur profession devenue inutile par la Paix. D'un autre côté un vendeur de faulx, & un Marchand de vaisseaux pour le vin apportent leurs présens à Trygée comme nouvellement marié, pour prendre part à la joie du festin nuptial. Il les y invite, & se mocque des

autres. Un enfant chante au repas, & il mêle toujours dans ſes chants quelques vers qui ont rapport à la guerre; ce qui met Trygée en colere. On chante à la fin l'Epithalame où il manque quelque choſe. Rien ici de fort rare, à moins que d'y ſoupçonner des alluſions & des allégories dont le tems nous a fait perdre l'explication, & même le plaiſir de la conjecture.



LES OISEAUX,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la dix-huitiéme année de la guerre du Péloponnèse, sous l'Archonte Chabrias aux Fêtes Dionysiales, la seconde année de la quatre-vingt-onziéme Olympiade. La preuve est tirée des Préfaces Grecques & de quelques traits historiques d'Aristophane.

QUoique l'élégante traduction de cette Comédie par feu M. Boivin, ait récemment * paru dans le public, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de l'exposer encore à ma façon, & de lui donner une place considérable dans ce recueil, non-seulement pour rendre mon ouvrage complet; mais aussi pour donner un nouveau jour à cette piéce & aux autres par la comparaison qui résulte naturellement du Tout-ensemble & de chaque partie mise en sa place. L'on a déja pû voir, par ce qui a précédé,

* Paris 1729. avec l'Oedipe de SOPHOCLE.

combien perd une piéce d'Ariſtophane à être iſolée & ſéparée des autres. N'en lit-on qu'une à part, l'on ne voit, pour ainſi dire, qu'un corps ſans ame : leur liaiſon ſeule eſt capable de les animer & d'y jetter cette clarté qui, ſous des bouffonneries apparentes, nous découvre les plus profonds myſtères de la politique d'Athènes, les divers mouvemens qui agitoient la Gréce : en un mot l'intrigue & le ſecret de la guerre du Péloponnèſe. Mais ſi les autres Comédies, telles que les *Nuées* & le *Plutus*, ont de la peine à ſe ſoutenir étant ſéparées du Tout, j'oſe aſſurer que celle des *Oiſeaux* le peut encore moins, vû la profondeur de ſon deſſein, & l'obſcurité de ſon allégorie. Ainſi quelque déférence que j'aie pour les lumiéres du ſçavant M. Boivin, dont j'avoue que le travail m'a ſervi, il m'a paru qu'en m'écartant, (comme j'ai été obligé de le faire) de ſon ſentiment principal, & en ſuivant mon goût particulier de traduction, que je n'ai garde de préférer au ſien, je pouvois donner ici le même morceau ſous une forme toute différente. En effet, comme cette piéce eſt peut-être l'allégorie la plus enveloppée, & l'énigme la plus difficile qu'Ariſtophane nous ait

laissée, j'ai tâché de l'approfondir de telle sorte que les lecteurs y trouveront, à ce que j'espére, un systême aussi démontré que nouveau.

Nous avons trois préfaces Grecques sur cette Comédie. Toutes s'accordent sur la même datte. L'exposé est le même dans les trois. Il s'agit de deux Athéniens qui, pour éviter la fureur des procès & de la division qui regnoit à Athènes, s'avisent de se transporter au pays des Oiseaux, & leur persuadent de bâtir une ville qu'ils nomment *Nephelococcygie* * dont un des Athéniens fugitifs devient le Roi. Mais ces préfaces ne sont pas d'accord sur le but essentiel du Poëte. Tout consiste pourtant à en trouver la clef. Le premier auteur dit simplement que le dessein est de railler les Athéniens, comme trop friands de procédures & de jugemens. Le second n'en dit rien du tout: & le troisiéme, (qui est plus étendu, & que M. Boivin a traduit & suivi) après avoir montré en peu de paroles, la grandeur & la décadence d'Athènes, par la mauvaise administration des affaires, touche un mot indirect sur un point d'histoire au sujet

* Nom tiré des *Nuées* & des *Coucous*.

de la ville de Décélie, dont nous parlerons ci-après. Puis il dit que jamais Ariſtophane n'avoit été ſi hardi que dans cette Comédie ; que dans ſes autres ouvrages il avoit voilé ſes ſatyres ; mais qu'ici il avoit pris un plus grand eſſor ; qu'il avoit eû en vûe de montrer » que » les maux de l'Etat étoient ſans remé- » de, 1°. ſi l'on n'en changeoient la for- » me & les Adminiſtrateurs, qui étoient » des ſcélérats ; 2°. ſi les Athéniens ne » changeoient de caractére & de nature » juſqu'à embraſſer un genre de vie plus » tranquille ; 3°. s'ils ne changeoient » même de Religion & de Dieux, puiſ- » que même les Dieux du pays les aban- » donnoient ».

Cet écrivain inconnu ajoute que toutes les parties tendent à ce but général, par exemple, que les défauts des Athéniens & des premiers Magiſtrats, y ſont marqués au coin de la plus vive ſatyre, pour inſpirer aux ſpectateurs le déſir de la réforme ; que c'eſt pour cela qu'on feint une ville en l'air & ſéparée de la terre ; qu'on y oppoſe les délibérations du Sénat des Oiſeaux, aux aſſemblées peu ſenſées du Sénat Athénien ; qu'on y introduit un Magiſtrat, un crieur d'édits & pluſieurs autres, pour déſigner les caractéres

caractéres réels de gens dévoués à leur intérêt propre, & à une avarice honteuse; qu'enfin l'on attaque même les Dieux sur l'idée extravagante que le peuple s'en formoit.

Ce même écrivain ne dissimule pas qu'à en croire quelques autres, Aristophane a voulu simplement railler les Poëtes Tragiques avec leurs imaginations bizarres; & que c'est pour cette raison qu'il fait combattre des Oiseaux avec les Dieux, par allusion au conte du combat des Géans à Phlégra, dont il se mocque.

L'on verra bien que la Politique de cet auteur, qui n'est pas si ancien qu'on le pourroit croire, est fausse d'un bout à l'autre. Aristophane n'a nullement en vûe d'insinuer aux Athéniens qu'il faut changer la forme de leur gouvernement, & beaucoup moins qu'ils doivent changer de religion & de Dieux. Ce dernier article étoit trop délicat, & le Poëte avoit devant les yeux des exemples trop récens de la sévérité d'Athènes contre ceux qui philosophoient contre les usages & les cérémonies du pays, pour oser leur faire entendre, même en riant, qu'il falloit les abolir. Nous exposerons à la fin des

Comédies ce qu'on peut penser raisonnablement sur cela, pour concilier l'étrange liberté des Poëtes, & particuliérement d'Aristophane, sur les Dieux, avec la rigueur des Athéniens à punir sans miséricorde ceux qui blâmoient les anciennes superstitions, ou vouloient en introduire de nouvelles. Mais il ne s'agit ici que du systême général de la Comédie des *Oiseaux*. Pour bien y entrer, je prie le lecteur de ne pas se rebuter d'un long morceau de l'Alcibiade de Plutarque, qu'il m'a paru nécessaire de lire afin d'être au fait, Cornelius Nepos étant trop concis & trop superficiel.

PLUT. *Alcibiade, traduct. d'*AMYOT.

» Or quant à l'entreprise de la Sicile, » il est bien vrai que les Athéniens » avoient déja commencé de la convoiter dès le vivant de Periclés : mais » toutefois ils n'y mirent la main qu'après sa mort sous l'ombre de faire des » alliances & d'envoyer ordinairement » du secours aux villes qui étoient guerroyées & travaillées par les Syracusains : ce qui étoit comme bâtir un » pont pour y faire puis après passer une » plus grosse & plus puissante armée. » Mais celui qui de tout point enflamma le désir, & qui leur persuada de

» n'y envoyer plus ainsi peu à peu & » par le menu, mais d'y aller avec une » bonne & grosse armée tout à un coup » pour la subjuguer & conquérir tout » entierement, fut Alcibade, lequel » sçut si bien dire que le peuple à sa » persuasion se mit en tête de grandes » imaginations, & lui-même s'en pro- » mettoit encore davantage. Car la con- » quête de Sicile, là où les autres ter- » minoient leur désir & arrêtoient le but » de leurs espérances, ne lui étoit à lui, » sinon un commencement : & au lieu » que Nicias, par ses ordinaires remon- » trances, divertissoit les Athéniens » d'entreprendre la guerre contre les Sy- » racusains, comme étant une entrepri- » se trop difficile de prendre la ville de » Syracuse, Alcibiade au contraire se » forgeoit déja en son entendement les » conquêtes de Lybie & de Carthage, * » & cela conquis, passoit delà en Italie

---

* Carthage ville célébre de l'Afrique, rivale de Rome; & bâtie par Didon. Alcibiade fut le premier des Grecs qui porta son ambition de conquérant sur cette ville. Ce qui confirme une correction faite par quelques sçavans, & que j'ai adoptée, au sujet de *Carthage* qu'il a fallu changer en *Chalcedoine* dans les *Chevaliers*. L'histoire & le bon sens concourent à la correction.

» & au Peloponnèse : de maniere que » la Sicile ne servoit plus que pour fournir des vivres & solde aux autres conquêtes qu'il s'imaginoit. Si furent incontinent les jeunes hommes d'eux-mêmes élevés en grande espérance, & » écoutoient de grande affection les plus » anciens qui leur contoient des merveilles de ce voyage ; tellement qu'on » ne voyoit autre chose ès lieux ordonnés pour l'exercice des jeunes gens, & » par les portiques publics, que des troupes d'hommes assis en rond à voir tracer en terre & décrire la forme de la » Sicile, la situation de la Lybie & de » Carthage. Toutefois on dit que ni le » Philosophe Socrate * ni l'Astrologue » Meton † n'espérerent jamais rien de » bon de toute cette expédition .... ¶

» Nicias fut en dépit qu'il eût été » élu capitaine pour la conduite de cette » guerre, n'ayant pas moins cette char-

---

* Il en est parlé dans cette Comédie.

† Meton l'Astronome y joue aussi un personnage.

¶ Plutarque raconte ici ce qu'on dit de Meton, qu'il contrefit le furieux, & qu'il brûla même sa maison ; afin d'obtenir du peuple que son fils ne fût point de l'expédition de Sicile ; ce qu'il obtint.

» ge à contre-cœur pour le compagnon
» qu'on lui bailloit à la conduite d'icel-
» le, que pour les inconvéniens qu'il
» prévoyoit en l'entreprise ; mais les
» Athéniens estimerent que les affaires
» de cette guerre se porteroient mieux,
» s'ils ne les commettoient point tota-
» lement à la hardiesse d'Alcibiade ;
» mais y joignoient avec lui la pruden-
» ce de Nicias, pour autant mêmement
» que le troisiéme capitaine qu'ils y en-
» voyoient aussi, Lamachus *, encore
» qu'il fût déja homme d'âge, ne s'é-
» toit pas montré moins bouillant,
» moins hazardeux, & moins aventu-
» reux en quelques combats qu'Alci-
» biade ... †

» Quand tout fut prêt & appareillé
» pour partir, il se rencontra plusieurs
» signes de mauvais présage ; & entr'au-
» tres il se trouva que l'embarquement
» fut commandé au jour propre qu'on cé-
» lébre la fête qui s'appelle *Adonia* (jour
» où les femmes pleuroient en mémoi-

* Il étoit homme de cœur, & il avoit fait de belles actions depuis les traits qu'on a vûs contre lui dans ARISTOPHANE.

† PLUTARQUE raconte ici les nouveaux efforts de Nicias pour rompre les préparatifs & le projet de la guerre de Sicile.

» re du deuil de Venus à la mort d'Ado-
» nis.) Davantage les *Hermès* qui sont
» images & figures de Mercure, qu'on
» vouloit anciennement mettre par tous
» les carrefours, se trouverent une nuit
» presque toutes tronçonnées & gâtées
» mêmement au visage : ce qui mit en
» effroi & troubla beaucoup de gens ;
» même jusqu'à ceux qui ne faisoient
» pas grand conte de telles choses ... »
Plutarque dit qu'on fit de grandes perquisitions, & qu'à cette occasion l'orateur Androclès accusa Alcibiade, comme s'il eût commis & fait commettre cette impiété ; ce qu'il prétendoit prouver par un autre de même genre, à sçavoir qu'Alcibiade avoit contrefait par dérision les mystères de Cerès & de Proserpine.

» Alcibiade s'en trouva un peu éton-
» né du commencement ; mais puis
» après sentant que tous les mariniers
» qui devoient aller à ce voyage de la
» Sicile, & les soldats mêmes étoient
» fort affectionés envers lui, & notam-
» ment que ceux du secours d'Argos &
» de Mantinée, lesquels étoient mille
» hommes de pied bien armés, disoient
» publiquement que c'étoit pour l'a-
» mour d'Alcibiade qu'ils entrepre-

» noient un si lointain voyage outre-
» mer, & que si on lui vouloit faire
» quelque tort & mauvais traitement,
» ils se retireroient incontinent en leurs
» maisons; il reprit alors courage & dé-
» libéra sur la faveur du tems de se pré-
» senter & être à jugement, pour répon-
» dre à qui le voudroit accuser : à l'oc-
» casion de quoi ses ennemis s'attiédi-
» rent un peu, craignant que le peuple
» ne se montrât en ce jugement plus
» mol envers lui, d'autant qu'il en avoit
» affaire. Au moyen de quoi pour ob-
» vier à ce danger, ils attirerent quel-
» ques autres orateurs, qui faisoient
» semblant de n'être point ennemis
» d'Alcibiade, & néanmoins ne lui vou-
» loient pas moins de mal que ceux qui
» étoient ses ennemis déclarés. Ceux-
» là se leverent en pleine assemblée de
» conseil, & dirent qu'il n'y avoit point
» de raison, que lui qui étoit élu l'un
» des capitaines généraux d'une si belle
» & si puissante armée, laquelle étoit
» déja toute prête à faire voile, & le
» secours de leurs alliés aussi, s'arrêtât
» en perdant tems & occasion de bien
» faire, pendant qu'on lui choisiroit des
» Juges & qu'on lui mesureroit les heu-
» res dedans lesquelles il auroit à ré-

» pondre : pourtant disoient-ils qu'il
» falloit que pour le présent il se mît en
» bonne heure à faire son voyage ; puis
» quand la guerre seroit achevée ci-
» après, qu'il se présentât pour être à
» droit, & se purger des charges qu'on
» lui mettoit sus : mais Alcibiade ayant
» incontinent apperçu & découvert la
» malice de ce délai, se tira en avant
» & remontra qu'il n'y avoit point de
» raison de le faire partir chef d'une si
» grosse puissance, ayant l'entende-
» ment suspendu en continuelle crainte
» pour les grandes imputations qu'il
» laissoit derriere à l'encontre de lui,
» pour ce qu'il méritoit de mourir, s'il
» ne s'en purgeoit & justifioit entiere-
» ment ; mais quand il s'en seroit justi-
» fié & qu'il en seroit trouvé innocent,
» alors il n'auroit plus rien en son en-
» tendement, sinon d'aller combattre
» les ennemis sans plus penser au long
» des calomniateurs : ce que toutefois
» il ne put persuader, & lui fut enjoint
» expressément de la part du peuple qu'il
» eût à s'embarquer. Ainsi fut-il con-
» traint de faire voile avec ses autres
» compagnons ayant en leur flotte en-
» viron cent quarante galéres toutes à
» trois rames pour banc, & de gens de

» combat à pied bien armés cinq mille
» & cent, de tireurs de frondes, ar-
» chers, & autres armés à la légere en-
» viron treize cens, & de toute autre
» munition & équipage pour la guerre
» suffisamment. Arrivés qu'ils furent à
» la côte d'Italie, ils prirent terre à la
» ville de Rhege *, là ou au conseil qui
» fut tenu pour arrêter comment ils
» avoient à se conduire en cette guer-
» re, Alcibiade fut d'avis qu'ils de-
» voient aller droit en Sicile : laquelle
» opinion fut suivie, encore que Nicias
» y contredit, parce que Lamachus en
» fut aussi d'avis ; & du premier coup
» à l'arrivée, Alcibiade fut cause de sur-
» prendre la ville de Catane. Mais ja-
» mais depuis il n'y fit exploit aucun,
» pource qu'il fut incontinent rappel-
» lé † par les Athéniens, pour aller ré-
» pondre aux crimes & aux imputations
» dont on le chargeoit... » (Plutarque
décrit la fureur & les intrigues de ses
ennemis durant son absence, les em-
prisonnemens, & le supplice de plu-

* Rhege ou Rhegio, ville de la Calabre ultérieure dans le Royaume de Naples sur le détroit

† La 17. année de la guerre du Péloponnèse. Thucyd. l. 6.

ſieurs citoyens au ſujet des ſtatues mutilées) » Le peuple employa donc ſon » courroux à l'encontre d'Alcibiade, » juſqu'à ce que finalement il y envoya » la galère, qu'on appelle Salaminienne... » (Alcibiade, ajoute-t'on, outré contre ſa patrie, lui fit perdre Meſſine où il avoit des intelligences qu'il décela; il monta ſur la galère, alla à Thurie * où il ſe cacha, puis au Peloponnèſe dans Argos, & enfin à Sparte, où il anima les Lacédémoniens à faire trois entrepriſes funeſtes aux Athéniens. La premiere fut de ſecourir la Sicile; la ſeconde d'attaquer les Athéniens en Grece) » & la troiſiéme & celle qui fut » de plus grande importance, ce fut » qu'il leur conſeilla de fortifier dans » le territoire même d'Attique, la ville » de Décélie; ce qui conſuma & mit » au bas la puiſſance d'Athènes, autant » & plus que nulle autre choſe ».

Tout ce paſſage eſt remarquable, &

* Thurie ou Thurium, ville de la grande Gréce ou Calabre bâtie par les Sybarites chaſſés de Sybaris par ceux de Crotone. Il en a été parlé ailleurs. On dit que les Thuriens avoient une loi qui défendoit de railler perſonne dans les jeux publics, excepté les adulteres & les curieux.

particulierement les derniers mots qui ſont la baſe de la Comédie que nous allons examiner. » Les Lacédémoniens » (ajoute Cornelius Nepos *), par le » Conſeil d'Alcibiade, firent alliance » avec le Roi de Perſe, fortifierent Dé- » célie dans l'Attique, y mirent une » forte garniſon qui tenoit Athènes dans » un reſpect continuel, & après avoir » détaché les Ioniens des intérêts de leur » rivale, ils s'aſſurerent contr'elle l'em- » pire de la Grece ».

Le deſſein de fortifier Décélie étoit ſur le point de s'exécuter lorſqu'Ariſtophane fit ſa Comédie. Comme il prévoyoit de fâcheuſes ſuites & qu'il auguroit mal de l'expédition de Sicile, étant attaché à Nicias dont il avoit épouſé le ſentiment, il imagina l'énigme qu'on va voir pour railler le projet & l'ambition de Lacédémone, & plus encore pour engager Athènes à prévenir les malheurs qui la menaçoient, ſi Décélie devenoit une place d'armes pour les Lacédémoniens. Quoiqu'il ne diſe rien de la guerre de Sicile dans la crainte d'offenſer le peuple qui s'en étoit entêté,

* Traduction de M. le GRAS de l'Oratoire, Paris 1729.

l'on voit encore que ſon deſſein étoit d'en détourner adroitement ſa patrie, & de la porter à rappeller ſes troupes pour les oppoſer aux entrepriſes plus ſérieuſes de Lacédémone. M. Paulmier a trouvé avant moi cette explication * de la Comédie allégorique; mais il n'en dit qu'un mot, & je me flate de la rendre ſi claire par le détail, que la piéce en deviendra beaucoup plus curieuſe & plus intéreſſante.

ACTE PREMIER.

Evelpis & Piſtheterus, l'un & l'autre Athéniens, paroiſſent chacun avec un oiſeau ſur le poing. L'un porte un geai, l'autre une corneille. Ce ſont leurs conducteurs pour aller au pays des Oiſeaux:

Note de l'Editeur.

* Cette explication eſt vraiment ingénieuſe; mais pour quelques convenances heureuſes, que le P. B. y remarque, combien d'autres endroits, non-ſeulement inintelligibles, mais tout-à-fait contradictoires à ſon ſyſtême! Cela poſé, nous ne voyons pas la néceſſité d'y chercher d'autre allégorie, que celle qui ſe préſente: c'eſt que de la maniere dont les affaires ſe gouvernent à Athènes, un homme ſage doit la quitter, & s'envoler, s'il eſt poſſible, par-delà les nuées.

idée burlefque qui prépare toutes les bizarreries de fpectacle. Les acteurs, en confultant chacun leur oifeau, vont & reviennent, avancent & reculent, font cent tours & détours au milieu des rochers, felon le gré de leurs guides qui s'amufent le plus fouvent à leur becqueter les doigts. Cela fait dire des plaifanteries meilleures dans le jeu que dans la lecture : car il n'eft d'abord queftion que d'une fcène de pur fpectacle qui met les fpectateurs au fait. Un morceau que dit Evelpis aide à l'explication du fujet. » Sçachez,
» Meffieurs, que nous avons une mala-
» die toute contraire à celle de Sacas :
» car n'étant pas d'Athènes, il veut en
» être malgré qu'on en ait. Pour nous
» qui fommes Athéniens, & fans vani-
» té d'affez bonne maifon, nous fuyons
» notre patrie comme des Oifeaux. Ce
» n'eft pas qu'elle nous foit odieufe,
» comme fi elle n'étoit ni magnifique
» ni fortunée, ni propre à ruiner les
» gens : mais que voulez-vous ? Les ci-
» gales ne chantent qu'un mois ou deux ;
» au lieu que les Athéniens paffent toute
» leur vie à gazouiller dans les tribu-
» naux. Or c'eft juftement cette mufique
» qui n'eft pas de notre goût, & qui nous
» chaffe. Une corbeille, un vafe, des

» branches de myrte, voilà tout notre
» bagage. Nous cherchons un lieu où
» l'on ne plaide point, un lieu où nous
» puissions couler tranquillement nos
» jours. Térée, que nous allons trou-
» ver, nous dira sans doute, si depuis
» qu'il est Oiseau * il n'a point décou-
» vert le séjour après lequel nous sou-
» pirons ».

A ce mot de noblesse, dont les deux citoyens se piquent & à toute la suite de ce discours, qui ne reconnoît Alcibiade fuyant la rigueur des tribunaux du peuple & contraint de chercher un asyle à Lacédémone ? Ils arrivent à un rocher. Ils frappent. Le valet de Térée sort sous la forme d'un oiseau effrayant, c'est-à-dire, avec un masque épouvantable & quelques plumes sur le corps. L'effroi est réciproque. Les hommes le prennent pour un monstre à la vûe de son bec hideusement ouvert, & il les prend pour des oiseleurs. Toutefois on se questionne de part & d'autre. Chacun déclare plaisament ce qu'il lui plaît d'être. Les

* Tout le monde sçait la fable de Térée. Il fut changé en huppe, Procné en hirondelle, & Philomele en rossignol. Ovid. *Metam. l. 6.* & Virgile.

deux Athéniens nient qu'ils ſoient des hommes : & l'autre ſe dit Oiſeau-valet ; non que les Oiſeaux ayent beſoin de valets, mais parce que lui & Térée ayant été hommes, ils en conſervent un peu les manieres.

Il ne faut pas s'étonner qu'Ariſtophane nous peigne les Lacédémoniens ſous la figure d'Oiſeaux, & les Athéniens comme hommes. Ceux-ci regardoient ceux-là comme des Grecs qui faiſoient une eſpéce à part, à cauſe de leurs mœurs rudes & un peu ſauvages : peut-être déſigne-t'on leur agilité à la guerre. D'ailleurs le Poëte s'enveloppe à deſſein pour n'être entendu qu'à demi mot, & il préſente, ſelon ſa maniere, des ſpectacles groteſques pour faire paſſer les vérités à la faveur du Comique & des Ris.

Le domeſtique étant allé éveiller ſon maître Térée, dans l'intervalle Evelpis s'apperçoit que la peur lui a fait perdre ſon geai.

PISTHETERUS.

Tu l'as laiſſé échaper. O le timide perſonnage !

EVELPIS.

Et toi, quand tu eſt tombé de frayeur n'as-tu pas laiſſé aller ta corneille ?

PISTHETERUS.

Ma foi, non.

EVELPIS.

Non ; où eſt-elle donc ?

PISTHETERUS.

Elle s'eſt envolée d'elle-même.

EVELPIS.

Il eſt vrai. Si elle s'eſt envolée ſeule ; tu ne l'as pas laiſſée aller. Tu raiſonnes juſte.

(L'on raiſonnoit ainſi à Athènes ; quand on eut laiſſé échapper Alcibiade à Thurie.) Térée paroît ſous la figure d'une huppe. L'on verra qu'il repréſente Agis Roi de Lacédémone.

TERÉE.

Ça, qu'on m'ouvre un paſſage dans le bois, que je ſorte.

EVELPIS.

Par Hercule, voilà un vilain Monſieur d'Oiſeau avec ſes aîles, & ſa triple crête.

TERÉE.

Qui ſont ces gens-là qui me demandent ?

EVELPIS *à part.*

Les douze Dieux étoient bien en colere quand ils t'ont bâti de la ſorte.

TERÉE.

Vous vous moquez de mon plumage;

N'en riez pas. J'ai été homme comme vous.

EVELPIS *riant malgré lui.*

Oh ! nous n'avons garde. . . .

TERÉE.

Hé, de qui donc riez-vous, s'il vous plaît ?

EVELPIS.

Ce n'eſt pas de vous. C'eſt que votre bec nous paroît plaiſamment tourné.

TERÉE.

Ainſi a-t-il plû à Sophocle de défigurer Térée * dans ſes Tragédies.

EVELPIS.

Vous êtes donc Térée. Eſt-ce Oiſeau, ou Paon ? †

TERÉE.

Oiſeau.

EVELPIS.

Où eſt donc votre plumage ?

TERÉE.

Il eſt preſque tout tombé.

EVELPIS.

Par maladie ?

TERÉE.

Non : c'eſt que dans le Pays-Oiſeau

---

* Térée, Tragédie perdue.

† Il dit *Paon* au lieu de dire *homme* par alluſion à Argus qui gardoit Io, & qui fut changé en Paon. Equivoque purement Grecque.

l'on muë en hiver pour ſe revêtir enſuite.

(Apparemment qu'Ariſtophane n'ignoroit pas le tems de la muë des Oiſeaux qui eſt l'été. Mais il veut indiquer l'auſterité des Lacédémoniens qui faiſoient gloire de s'expoſer au froid & au chaud.)

TERÉE *continue.*

Mais qui êtes-vous ?

EVELPIS.

Des hommes.

TERÉE.

De quelle nation ?

EVELPIS.

Sçavez-vous où ſont les belles galères ?

TERÉE.

J'entends. Vous êtes d'Athènes, & Plaideurs ſans doute ?

EVELPIS.

Au contraire, Anti-Plaideurs.

TERÉE.

Anti-Plaideurs ! Y a-t-il de cette graine dans l'Attique ?

EVELPIS.

Sans mentir, bien peu.

TERÉE.

Quel eſt le ſujet de votre voyage ?

EVELPIS.

Le déſir de vous ſaluer.

TERÉE.

En quoi puis-je vous être utile ?

EVELPIS.

Le voici. Vous avez été homme : nous le sommes aussi. Vous avez eu des dettes ; nous en avons aussi. Vous avez été bien aise de ne point payer : nous le serions aussi. Changé depuis en Oiseau vous avez fait le tour de la terre & de la mer avec la double expérience & d'homme & d'Oiseau. Or dites-nous je vous supplie, si vous pouvez nous enseigner quelque bonne ville où l'on puisse dormir en repos ?

TERÉE.

Quoi, vous cherchez une plus grande ville qu'Athènes ?

EVELPIS.

Plus grande, non ; plus commode, oui.

TERÉE.

Ah parbleu, vous aimez l'Aristocratie. (*Alcibiade étoit de ce goût.*)

EVELPIS.

Moi, non. Je hais trop Aristocrate. *

Térée ayant demandé à Evelpis & à Pistheterus, l'un après l'autre, quelle

* Mauvais Orateur, fils de Scellius.

ville feroit le plus à leur gré, le premier en veut une où il foit toujours invité à de grands feftins; & le fecond une où il puiffe vivre en débauché. (Alcibiade aimoit la débauche & la bonne chére. Térée les raille & leur enfeigne une ville fur les côtes de la mer rouge.)

EVELPIS.

Point de ville maritime, je vous prie. On y verroit bientôt aborder des Sergens amenés par le vaiffeau *Salaminien*. Il eft clair comme le jour que ce trait regarde le rappel d'Alcibiade, à qui l'on envoya la galere *Salaminienne*, avec ordre du Peuple de venir fe juftifier. Un mot fi marqué juftifie ce que nous avons dit & ce que nous dirons dans la fuite au fujet de ce rappel & de fes effets.)

TERÉE.

Que n'allez-vous demeurer à Léprée? (*Cette ville eft en Elide & Alcibiade avoit été à Elis, dit Cornelius Nepos, avant que de fe retirer à Sparte.*)

EVELPIS.

Par tous les Dieux je hais fouverainement Léprée, même fans l'avoir vûe. Melanthius * en eft.

---

* Melanthius Lépreux qui faifoit des Tragédies.

TERÉE.

Vous avez encore dans la Locridela ville des Opuntiens.

EVELPIS.

Je ne voudrois pas être *Opuntien* *, pour un talent d'or. Mais parlons de votre vie d'Oiseau. Qu'en dites-vous ? Elle doit vous être bien connue ?

TERÉE.

Elle a ses agrémens à la longue. D'abord il n'est point question d'argent parmi nous. (*A Sparte l'Etat étoit riche, non les particuliers.*)

EVELPIS.

Voilà déja un grand mal de moins.

TERÉE.

Nous picorons le sesame, le myrte, les pavots, les fleurs. (*Les Lacédémoniens étoient fort sobres.*)

EVELPIS.

Peste, voilà des festins de nôce.

PISTHETERUS.

Ah, que vous feriez une puissante République, si vous me vouliez croire !

(Il semble voir Alcibiade qui commence à donner à Agis ces avis si funestes à Athènes.)

---

* Le Poëte joue sur le mot *Opuntien*, nom d'un citoyen d'Athènes qui étoit un ennuyeux borgne.

TERÉE.

Comment ?

PISTHETERUS.

Primò. Ne papillonnez plus comme vous faites avec un grand bec ouvert. C'eſt une niaiſerie indécente. * Si l'on demande chez nous à Teleas l'Augure, en lui montrant quelqu'un, quel eſt cet oiſeau-là ? C'eſt, dira-t-il, une eſpece inconſtante, irréſolue, incapable de prendre un parti : c'eſt l'oiſeau ſur la branche.

(Cela ſignifie, n'imitez pas les Athéniens inconſtans qui ont toujours cent projets dans la tête; & changez vous-mêmes votre maniere de faire la guerre. Au lieu de voltiger avec des partis, fixez-vous à quelque place de l'ennemi. Ainſi parloit Alcibiade aux Lacédémoniens.)

TERÉE.

Par Bacchus, voilà un très-bon mot. Que nous faut-il donc faire ?

PISTHETERUS.

Vous raſſembler dans une ville.

---

* Cet endroit eſt obſcur & difficile. SUIDAS lui donne un autre ſens que M. BOIVIN a ſuivi. Il fait tomber la raillerie ſur ce Teleas comme ſur un homme inconſtant. L'autre ſens paroît plus fondé.

TERÉE.

Une ville ! des Oiſeaux !

PISTHETERUS.

Le pauvre raiſonneur ! regardez là-bas.

TERÉE.

M'y voici.

PISTHETERUS.

En haut.

TERÉE.

J'y ſuis.

PISTHETERUS *prenant Térée par le bec, lui faiſant faire la girouette.*

Là, tournez la tête, là .... de toutes parts, là.

TERÉE.

Je ſerai fort avancé quand je me ſerai tordu le cou. *

PISTHETERUS.

N'avez-vous rien vû ?

TERÉE.

Rien que les Nuées & le Ciel.

PISTHETERUS.

Juſtement. N'eſt-ce pas là le *Pole* des Oiſeaux ?

TERÉE.

Le *Pole* des Oiſeaux ! Que voulez-vous dire !

* Tout ce badinage ou l'équivalent eſt dans les *Chevaliers*.

PISTHETERUS.

Oui *Pole*, comme qui diroit *Lieu.* Car cet air tourne tout au tour, n'eſt-ce pas ? & voilà pourquoi l'on dit *Pole.* Or ſi vous l'environnez de murs *, le *Pole* deviendra *Polis*, ville. Cela n'eſt-il pas clair ? Par-là vous ferez chanter les hommes comme des cigales †, & crever les

* ARISTOPHANE en veut ici à la Philoſophie de SOCRATE, dont il dit ailleurs qu'il repréſentoit le Ciel comme un four. Voyez les *Nuées.*

Note de l'Editeur. † Cette phraſe ne fait aucun ſens. Voici le légitime : Piſtheterus dit aux Oiſeaux, qu'ayant bâti cette ville de *Nephelo-Coecygie* au milieu des airs, ils ſeront les maîtres de tout : » Car » d'un côté, dit-il, vous commanderez aux » hommes tout comme aux Sauterelles. (Vous » aurez autant d'avantage ſur les hommes qu'ils » en ont ſur les Sauterelles ;) & de l'autre, vous » ſubjuguerez les Dieux par la famine, (en in» terceptant la fumée des ſacrifices.) »

ὥς' ἄρξετ' ἀνθρώπων μὲν ὥσπερ παρνόπων,
τοὺς δ' αὖ θεοὺς ἀπολεῖτε λιμῷ μηλίῳ.

παρνοψ ne veut point dire une Cigale, mais une eſpece de Sauterelle que les enfans prenoient à la main.

Il y a apparence qu'ARISTOPHANE par cette idée d'une ville en l'air ſe mocque des Athéniens qui formoient en ce tems-là des grands deſſeins, des projets, comme on dit, en l'air. C'étoit peu de tems avant la malheureuſe expédition de Sicile.

Dieux

Dieux d'une faim plus que Mélienne *.

(L'on verra par la ſuite que les hommes repréſentent toute la Gréce, & les Dieux Athènes.)

TERÉE.

Comment cela ?

PISTHETERUS.

Rien de plus aiſé. L'air eſt entre le Ciel & la Terre; n'eſt-il pas vrai ? Or comme, quand il nous prend envie d'aller à Delphes, nous ſommes obligés de demander des paſſeports aux Béotiens, ainſi quand les hommes feront des ſacrifices vous arrêterez tout court la fumée, ſi les Dieux ne vous payent tribut pour le droit de paſſage.

(L'on devine aiſément qu'il s'agit ici figurement de Décélie. Cette ville étant dans le territoire de l'Attique, les Lacédémoniens ne pouvoient s'en faire une place d'armes ſans interrompre le commerce entre Athènes & une partie de la Gréce, & ſans incommoder beaucoup les Athéniens. C'eſt ce qu'Alcibiade faiſoit entendre aux Spartiates. Décélie

* Alluſion à Mélos iſle de la Mer Egée que Nicias contraignit de ſe rendre par famine.

fortifiée devoit être pour eux ce qu'étoit la Béotie qui barroit le paſſage à Delphes depuis la guerre déclarée.)

TERÉE *riant.*

Ah, ah, ah! j'en jure par la terre, par les piéges, par les nuées, par les rézeaux, je n'ai de ma vie entendu imagination plus plaiſante. Ça ça, bâtiſſons une ville. J'y ſuis déterminé, pourvu que les autres Oiſeaux y conſentent.

PISTHETERUS.

Mais qui pourra leur faire entendre cette affaire?

TERÉE.

Vous-même. Je les trouvai barbares. Mais par un long ſéjour je leur ai ſi bien appris le langage humain qu'ils l'entendent & le parlent.

(La guerre du Péloponnèſe avoit donné lieu à tant de conférences entre les Athéniens & les Lacédémoniens que ceux-ci, à pénétrer le ſens caché d'Ariſtophane, ſembloient s'humaniſer.)

PISTHETERUS.

Et comment les aſſembler?

TERÉE.

Très-aiſément. Je vais dans le bocage. J'éveillerai ma chere compagne *.

* Procné femme de Térée & mere d'Itys.

Nous les appellerons, & vous les verrez accourir incontinent aux accens de nos voix.

PISTHETERUS.

O le plus aimable des Oiseaux, hâtez-vous, je vous prie, & ne perdez point de tems. Adieu, allez au bois; éveillez votre compagne.

Térée chante aussitôt à la maniere des Chœurs tragiques, & en les parodiant. La douceur de la voix du rossignol, & l'avanture d'Itys si souvent célébrées dans les Tragédies Grecques, ne sont pas oubliées ici. Evelpis interrompt, son compagnon le fait taire. A l'instant Térée préludant par des cris de huppe, & sa compagne par des *io*, *tio*, ils appellent de concert les oiseaux. Monsieur Boivin s'est donné la peine de traduire en vers ce Chœur & tous les autres. Ce refrein adressé aux oiseaux exprime la pensée de tout le morceau.

Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.

L'Opinion commune est que ce fut Philoméle sœur de Procné qui fut changée en rossignol, & Procné en hirondelle. Mais ARISTOPHANE & son Scholiaste disent que Procné est le rossignol. ARISTOPHANE n'est pas le seul, & nos trois Poëtes tragiques sont de ce sentiment, ou du moins ils disent que Philoméle étoit mere d'Itys.

ACTE II.

PISTHETERUS.

Apperçois-tu quelque Oiseau ?

EVELPIS.

Ma foi j'ai beau avoir le nés en l'air, & la bouche béante, je n'en vois pas un*.

Ils disent cela dans l'impatience de voir arriver une foule d'Oiseaux, & déja ils se plaignent de Térée. Mais un moment après ils entendent son cri de huppe, & ils apperçoivent le premier Oiseau. Car ils viennent tous à la file pour donner lieu à cent plaisanteries. Les deux Athéniens un peu à l'écart glosent sur le premier. » Est-ce un Paon ? » Ce n'est pas un Oiseau du commun » (répond Térée,) mais un Oiseau de » haut parage, un Oiseau de marais ». L'on voit bien qu'Aristophane en veut à quelque citoyen. Mais à qui ? Les spectateurs seuls le sçavoient. Un autre se montre. » C'est encore, dit-on, un Oiseau rare, & des pays étrangers. » On

---

* Ainsi Strepsiade a beau ouvrir de grands yeux, il ne voit les *Nuées* que quand elles se sont emparées du Théâtre. *Voyez Tome VI.* ARISTOPHANE s'imite souvent lui-même.

pince là quelque citoyen équivoque & étranger d'origine, comme Exéceſtidés. Car les maſques, quoique figurés en têtes d'Oiſeau repréſentoient par leur air ceux que le Poëte vouloit expoſer à la riſée publique. Ce jeu de Théâtre eſt fort joli, & auſſi ſpirituel que ſatyrique, tant par l'étonnement des deux Athéniens qui raillent ſur chaque Oiſeau, que par les réponſes allégoriques de Térée.

On en parlera encore ci-deſſous.

PISTHETERUS.

Quel eſt cet impertinent Oiſeau de montagne qui marche ſi fiérement, comme un Poëte ?

TERÉE.

C'eſt l'Oiſeau de Medie.

(Il déſigne la fierté des Perſes. Il en parlera encore dans la ſuite, & non ſans raiſon. Ce fut par les conſeils d'Alcibiade que Lacédémone fit alliance avec la Perſe.)

PISTHETERUS.

Un Mede ſans chameau ! Comment a-t-il pû voler juſqu'ici.

EVELPIS.

Et cet autre avec ſa huppe ?

PISTHETERUS.

Quel animal crêté ! Vous n'êtes donc

pas le ſeul haut huppé, Monſieur Térée.

TERÉE.

C'eſt le Terée du Poëte Philoclès. Celui de Sophocle eſt ſon pere, & je ſuis ſon ayeul.

(L'on fait de ceci une application très-cauſtique à Callias fils d'Hipponicus, & à Hipponicus fils de Callias.)

PISTHETERUS.

O Neptune ! Comme celui-ci a barbotté ! Comment l'appelle-t-on ?

TÉRÉE.

Le barbotteur.

EVELPIS.

C'eſt donc Cléonyme *. Mais ſi c'eſt lui, comment n'a-t-il pas perdu ſes aigrettes & ſa crête ?

Après avoir ainſi paſſé en revûe pluſieurs Oiſeaux à la file relativement à quelques Athéniens connus, les deux Acteurs ſurpris de voir un nuage d'Oiſeaux qui inonde le Théâtre de tous cô-

---

* Cléonyme (ainſi qu'on l'a vû plus d'une fois) avoit fui un combat, & avoit perdu ſon caſque & ſon bouclier. Apparemment il étoit tombé dans la boue, comme le conclut très-bien M. BOIVIN.

tés, augmentent la vivacité du ſpectacle par leurs cris d'étonnement, & par les noms plaiſans qu'ils donnent à chaque Oiſeau en ſe les montrant du doigt. Car les Oiſeaux ſont tous différens & en ſi grand nombre (ſoit qu'il y en eût pluſieurs en peinture, comme le conjecture M. Boivin, ſoit que le Chœur fût augmenté de perſonnages muets & ſans action) que ce ſpectacle devoit être auſſi frappant que riſible, ſurtout par la ſatyre qui retombe ſur les peuples d'Athénes & de Lacédémone métamorphoſés en volieres d'étourneaux, de merles, de pies, &c. Au reſte il ne faut pas être ſurpris qu'Ariſtophane ſort ſouvent dans cette piéce de ſon objet principal, pour répandre le ſel de la ſatyre à droite & à gauche. C'eſt ſa façon ordinaire, & l'on n'en retrouve pas moins le fil de ſa penſée dominante.

Les riſées finies, l'Oiſeau-Coryphée prend la parole, & demande qui les aſſemble & pourquoi? » Moi, dit Térée, pour » le bien commun, que deux mortels » viennent procurer aux Oiſeaux. Deux » mortels, s'écrie le Chœur. Ah traî- » tre, vous nous livrez à nos ennemis! » Auſſi-tôt les Oiſeaux devenus furieux prononcent la ſentence de mort contre

les deux Athéniens, & se mettent en devoir de les déchirer. Il y a encore deux scènes de ce même goût, l'une dans les *Acharniens* qui veulent lapider Dicéopolis, & l'autre dans les *Guespes* qui veulent percer de leurs éguillons Bdélycleon & ses valets. Je prie le lecteur de faire attention à ces rapports de diverses Comédies. C'est par là qu'on connoît le goût & le génie du Poëte. Ces deux hommes font des plaintes comiques à la maniere d'Aristophane.

PISTHETERUS.

Ah nous voilà morts !

EVELPIS.

C'est toi qui causes nos malheurs. A quoi bon m'amener ici ?

PISTHETERUS.

Pour m'accompagner.

EVELPIS.

Oui, pour me voir pleurer.

PISTHETERUS.

Pleurer ! tu badines !

EVELPIS.

Point du tout.

PISTHETERUS.

Le moyen de pleurer quand tu auras les yeux crevés. *

* Malice sur SOPHOCLE & d'autres Poëtes

Les Oiseaux dont la fureur n'est pas moins grotesque & bizarre que la peur des deux hommes, s'animent à fondre sur eux, se rangent en ordre de bataille, & commencent à montrer qu'ils ont bec & griffes. Evelpis veut fuir. Son ami le retient. Il est d'avis de faire face. « Prens » dit-il, une de ces marmites. Des mar- » mites ! A quoi cela nous servira-t-il, » répond l'autre ?

PISTHETERUS.

A nous garantir de la chouette.

Suivant l'idée de Pisthétérus, la chouette Oiseau de Minerve & des Athéniens, ne fera point de mal dès qu'elle verra la marmitte. Ce mot plaisant s'explique aisément, ce me semble, par la Comédie des *Chevaliers*, & par tant d'autres morceaux où l'on a vû que Cléon & ses imitateurs en fait d'ambition, gagnoient le peuple par des repas. A l'égard des Oiseaux à griffes crochues, pour les écarter Pisthétérus conseille à son ami de prendre une broche en guise d'épée, & un plat au lieu de bouclier. Comique outré & bas, si l'on veut ;

---

qui réprésentent Œdipe pleurant avec ses yeux crevés.

mais extrêmement ſatyrique contre le génie Athénien. Evelpis avoue que ce ſtratagême vaut tous ceux de Nicias. * Le Chœur fait un aſſaut en gazouillant ces paroles ; *frappons, déchirons, perçons.* C'eſt la figure d'un combat de Lacédémoniens avec des Athéniens. Térée a beau intercéder pour les deux hommes, comme parens de Procné, c'eſt-à-dire, Athéniens (car Procné étoit fille de Pandion, ainſi que Philoméle, & la premiere avoit épouſé Térée qui étoit Roi de Thrace), ce nom d'Athéniens révolte encore plus les Oiſeaux : preuve évidente qu'Ariſtophane par les Oiſeaux entend les Lacédémoniens, & par Piſthétérus Alcibiade fugitif.

Térée à force d'employer la maxime, qu'il faut profiter des inſtructions d'un ennemi, vient enfin à bout de ſuſpendre le courroux des Oiſeaux. Le Chœur conſent de donner audience, & Piſthétérus dit plaiſamment, » leur colere ſe » paſſe, reculons d'un pas † ». Puis

* Nicias entendoit les ſtratagêmes de guerre, & il en avoit donné preuve à l'Iſle de Mélos.

† Si pourtant ce mot, *reculons d'un pas*, n'appartient point au Chœur, comme le croit M. Kuster.

voyant que c'eſt tout de bon qu'on fait trève ; » çà, dit-il, ils ſe diſpoſent à » faire la paix ; mettons bas le caſque » & le bouclier. Non, avançons, plu- » tôt la broche en main au milieu de » notre rempart de cuiſine, & regar- » dons au-deſſus de la marmitte : car il » n'eſt pas queſtion de fuir ».

Alcibiade étoit homme de bonne chere, & l'on découvre, à travers toute cette bouffonnerie d'Ariſtophane, que c'eſt lui dont il s'agit. Il n'eſt pas juſqu'au nom de *Piſthétérus* qui ne convienne à cette explication. Il ſignifie *allié fidele*, comme *Evelpis bonne eſpérance.*

EVELPIS.

Fort bien : mais ſi nous ſommes tués, où ſera notre tombeau ?

PISTHETERUS.

Dans le *Ceramique* * où l'on enterre les braves d'Athènes. Pour y être inhumés aux dépens du public, nous dirons hardiment aux adminiſtrateurs que nous avons été tués dans le pays des Oiſeaux.

Le Chœur qui s'étoit rangé en ordre

---

* Lieu de la ſépulture des guerriers Athéniens morts au combat.

de bataille ; reprend ſa premiere place ; & interroge Térée ſur les deux étrangers. Celui-ci expoſe leur deſſein de bâtir une ville en l'air. La choſe paroît incroyable, tant elle eſt ſurprenante ; mais on eſt bien aiſe de les entendre. Térée les exhorte donc de la part du Chœur à ne rien craindre, & à ſuſpendre leur armure à la cuiſine. Mais Piſthétérus (pour dire une malice) veut qu'auparavant les Oiſeaux faſſent avec lui un traité ſemblable à celui que l'armurier * Pithecus a fait avec ſa femme, à ſçavoir que les coups de griffe n'en ſeroient point. Le Chœur le jure. » Ainſi, dit-» il, puiſſions-nous vaincre nos rivaux » au jugement des commiſſaires, & des » ſpectateurs † : & ſi nous vous trom-» pons, puiſſions-nous ne l'emporter » que d'un ſuffrage ! »

Pour porter juſqu'au bout l'allégorie, un héraut d'armes s'avance au milieu des deux prétendues armées, & ordonne aux ſoldats de retourner chacun chez ſoi

* Nom véritable d'un Athénien, quoiqu'il ſignifie, *Singe*.

† Preuve que les Juges ne décidoient pas, indépendamment des ſpectateurs, du mérite des Comédies.

avec ſes armes : formule ordinaire des trèves. Tandis que le Chœur raiſonne à ce ſujet, Piſthétérus parle du diſcours qu'il va faire, comme un patiſſier de ſon ouvrage *. Il demande une couronne †. » Allons-nous au feſtin, lui dit-on ? » Non pas cela, répond-il : mais je » cherche dans ma tête quelque tour » ſurprenant, quelqu'effort d'éloquen- » ce .. là .. Certes, Meſſieurs, votre » ſituation m'afflige extrémement, vous » qui avez été Rois. »

Ce mot & ce qui ſuit eſt bien remarquable pour confirmer qu'il n'eſt queſtion ici que d'Alcibiade, ſous le nom de Piſthétérus, qui exhorte les Oiſeaux, c'eſt-à-dire, les Lacédémoniens à bâtir une ville, je veux dire, à fortifier Décélie. Les Lacédémoniens avoient toujours été, ſinon les Rois, du moins les Chefs de toute la Gréce dans les guerres communes. Athènes même ne leur diſputa le pas que depuis la guerre de Perſe.

LE CHŒUR *répond.*

Nous Rois ! & de qui ?

---

* Satyre contre les Orateurs.

† On prenoit une couronne avant que de parler en public, & aux feſtins.

PISTHETERUS.

De tout; de moi premierement, & de cet autre Athénien; plus anciens d'ailleurs que Jupiter, Saturne, les Titans, & la Terre même.

(Toutes les villes de Gréce étoient folles d'origines fabuleuses, & supérieures à l'antiquité connue; les Lacédémoniens surtout, aussi bien que les Athéniens.)

LE CHŒUR *reprend.*

Plus anciens que la Terre!

PISTHETERUS.

Oui, par Apollon.

LE CHŒUR.

Par Jupiter, je n'en sçavois rien.

Sur cela Pisthétérus leur fait à la lettre le coq-à-l'âne * du Médecin malgré lui, ou du Paysan Gareau †. Il leur dit que ce sont de bonnes gens sans étude. (Les Lacédémoniens s'appliquoient plus à cultiver le corps que l'esprit.) Que s'ils avoient lû Esope, ils sçauroient que l'alouette étoit le plus ancien des oiseaux, plus ancien que la terre; & que

* Quand il parle Latin, & qu'il explique la maladie de Luscinde.

† Dans la Comédie de BERGERAC.

ſon pere étant mort, ne ſçachant quel tombeau lui donner, elle l'enſévelit dans ſa tête. Voilà le droit d'aîneſſe aſſuré aux Oiſeaux ſur les Dieux & les hommes. Piſthétérus fait plus, il confirme l'antiquité de l'empire des Oiſeaux ſur les hommes, avant celui des Dieux qui l'ont uſurpé. Il releve l'empire du coq ſur les Perſes avant les Rois. C'eſt pour cela, dit-il, qu'on l'appelle Oiſeau de Perſe, & qu'il marche gravement crête levée, comme s'il avoit la tiare. C'eſt pour cela que par un reſte de ſon antique pouvoir, il réveille dès la pointe du jour tous les artiſans. Par des raiſonnemens de cette force, mais tous ſatyriques ou bouffons, Evelpis & Piſthétérus tâchent de perſuader aux Oiſeaux qu'ils ſont originairement les Rois de l'univers. Encore un exemple ou deux ſuffiront.

PISTHETERUS.

L'autorité des Oiſeaux a été ſi grande, que dans les villes Grecques où il y avoit des Rois on voyoit ſur leur ſceptre un Oiſeau qui prenoit ſa part des préſens.

EVELPIS.

J'avoue que j'ignorois cela. Auſſi étois-je bien étonné, quand je voyois

dans nos Tragédies un Priam avec son sceptre surmonté d'un Oiseau qui observoit Lysicrate *, par jalousie des présens qu'il reçoit.

PISTHETERUS.

Voici le beau, voici l'admirable : c'est que Jupiter même qui regne aujourd'hui porte encore, tout Roi qu'il est, une aigle sur sa tête, sa fille Minerve un hibou, & Apollon un Epervier, comme feroit un valet de chasse.

EVELPIS.

Par Cerès, vous dites des merveilles. Mais pourquoi les Oiseaux sont-ils des emblêmes de divinités ?

PISTHETERUS.

C'est afin qu'ils ayent la premiere part aux sacrifices qu'on fait aux Dieux & même à Jupiter. On ne s'avisoit pas jadis de jurer par les Dieux : l'on ne juroit que par les Oiseaux. Aujourd'hui encore Lampon † ne jure que par l'Oye quand

---

* C'étoit un Général Athénien, selon quelques-uns, selon d'autres un Poëte Tragique ; mais l'un ou l'autre fort intéressé & avide de présens.

† Il prononçoit mal, & disoit νὴ τὲν χῆνα par l'Oye, au lieu de νὴ τὲν Ζῆνα par Jupiter. Nous avons vû une raillerie de cette espéce au sujet de grasseiement d'Alcibiade.

il veut tromper. Telle étoit votre souveraineté ; mais depuis les choses ont furieusement changé, &c.

Il dit qu'on traite les Oiseaux en esclaves ; qu'on leur fait une guerre cruelle comme à des furieux ; qu'on les poursuit jusques dans les temples ; qu'on imagine cent sortes de stratagêmes & d'industries pour les prendre ; qu'on les vend ou achete ; qu'on les met à toutes sauces, & surtout à une sauce où il entre du fromage, du benjoin, du vinaigre ; le tout joint à un assaisonnement plus doux comme si l'on vouloit les embaumer.

Tout cela est évidemment allégorique aux Lacédémoniens représentés sous la forme d'Oiseaux. C'est Alcibiade qui leur parle & leur exagere les mauvais traitemens que leur ont fait les Athéniens, surtout à l'affaire de Pyle. Si l'on veut bien se rappeller tout ce qui a été dit sur cela, & lier toutes les idées, l'énigme ne paroîtra pas fort obscure, & l'on aura le plaisir d'en lever tous les voiles.

Le Chœur gémit sur le récit de ces maux, à la vûe de son sort présent & de sa puissance passée : mais il respire dans

l'eſpoir qu'il fonde ſur les avis & le ſecours d'un libérateur tel que Piſthétérus, c'eſt-à-dire, Alcibiade.

Piſthétérus vient au fait, & voyant les Oiſeaux entierement gagnés en ſa faveur : » Bâtiſſez, leur dit-il, une ville » forte toute au tour de la terre, avec de » bons murs de brique tels que ceux de » Babylone. Enſuite ſommez Jupiter de » vous rendre l'empire uſurpé. En cas » de refus, déclarez-lui une guerre ſa» crée, & ne permettez plus aux Dieux » d'aller ſéduire les Alcmenes ; les Eu» ropes, & les Semelé. En troiſiéme » lieu, je veux qu'on envoye un Am» baſſadeur-Oiſeau chez les humains, » pour leur déclarer que déſormais ils » ayent à ſacrifier aux Oiſeaux, comme » aux ſouverains maîtres, avant que » d'oſer ſacrifier aux Dieux. »

Il entre dans le détail burleſque du partage des Dieux & des Oiſeaux ; de maniere que ceux-ci ſoient ſervis avant ceux-là, conformément à leur goût. Qui ne reconnoît à ces traits le ridicule qu'Ariſtophane veut jetter ſur l'ambition des Lacédémoniens, qui n'affectoient de vouloir fortifier Décélie que pour aſpirer au ſouverain pouvoir. Auſſi en vinrent-ils à bout, comme on le verra

à la fin de la guerre du Péloponnèse.

Térée fait quelques objections aussi risibles que les réflexions d'Evelpis. Mais Pisthétérus va son train sans trop s'amuser à répondre aux difficultés, si ce n'est en gambades, comme quand il dit : » Vous craignez qu'on ne vous » prenne pour des geais revêtus. Hé, » Mercure n'a-t-il pas des aîles ? La vic» toire & l'amour n'en ont-ils pas ? Ho» mère ne compare-t-il pas Iris à une ti» mide colombe ? » Preuve incontestable qu'Aristophane & ses confreres les Comiques ne railloient que les Dieux d'Homère & de la fable qu'il étoit permis de jouer sur la Scène, & non ces mêmes Dieux entendus & honorés à la maniere du pays. *

Térée propose une objection plus forte. Mais si Jupiter tonne, Pisthétérus fait semblant de ne pas entendre, & donne un pouvoir équivalent aux Oiseaux sur les hommes. » Si ceux-ci (dit-il) refu» sent de vous reconnoître pour Rois, » & s'obstinent à vous préférer les Dieux » de l'Olympe, envoyez sur leurs ter» res des volées de moineaux & d'au» tres partis semblables pour fourrager.

---

* *Voyez la conclusion générale à la fin.*

» Qu'alors Cérès les aide ſi elle peut. »

TERÉE.

Par Jupiter, elle n'en fera rien. Vous la verrez alléguer cent prétextes.

(Alluſion aux défaites des Magiſtrats d'Athènes dans les diſettes de bled.)

PISTHETERUS.

Autre expédient. Dépêchez un régiment de corbeaux pour crever les yeux des bœufs & des brebis. Qu'Apollon les guériſſe alors avec ſa médecine. Où trouvera-t-il de l'argent ? Car il en veut pour guérir les gens.

EVELPIS.

Oh, doucement, je vous prie : attendez que j'aye vendu ma petite paire de bœufs.

PISTHETERUS *aux Oiſeaux.*

Mais ſi les hommes plus raiſonnables vous reconnoiſſent pour leurs divinités, juſqu'à vous appeller leur Terre, leur Neptune, leur Vie, vous les comblerez de biens.

LE CHŒUR.

De quels biens, s'il vous plaît?

PISTHETERUS.

Plus de ſauterelles qui dévorent leurs vignes en fleur. Un détachement de chouettes ſuffira pour les en purger : plus de moucherons & de vermiſſeaux,

qui rongent les figuiers. Un eſcadron de grives vous les croquera tout net.

TERÉE.

C'eſt quelque choſe. Mais comment enrichir les humains : car ils ſont friands d'argent par-deſſus toute choſe.

PISTHETERUS.

Bon, au moyen d'un petit grain de divination qu'ils ſçauront employer, vous leur enſeignerez les riches mines & les bons trafics. De plus pas un vaiſſeau ne périra ſur mer.

LE CHŒUR.

Comment cela ?

PISTHETERUS.

L'Oiſeau conſulté prédira tout. » Ne » vous mettez pas en mer : il y aura gros » tems. Partez : il y fait bon. »

EVELPIS *à part.*

Cela étant j'achete un vaiſſeau ; me voilà marin. Car je n'ai gueres envie de reſter parmi vous.

PISTHETERUS.

Bien plus. Les Oiſeaux découvriront aux humains les vieux tréſors cachés dans le ſein de la terre. Car ils ſçavent bien où ils ſont ; ne le dit-on pas tous les jours ? » Perſonne ne ſçait où eſt » mon tréſor, ſi ce n'eſt quelque Oi- » ſeau. »

EVELPIS *à part.*

Si cela eſt, je vends mon vaiſſeau, & j'achete une bêche. J'aime mieux dénicher des vaſes remplis d'or.

LE CHŒUR.

Mais la ſanté habite chez les Dieux. Le moyen que nous la procurions aux hommes ?

PISTHETERUS.

Bon, bon : fortune vaut ſanté. On n'eſt malade que quand on eſt mal dans ſes affaires.

LE CHŒUR.

Oui, mais la longue & verte Vieilleſſe qu'ils aiment tant eſt encore dans l'Olympe. Les laiſſerons-nous mourir jeunes ?

PISTHETERUS.

Jeunes ? Bien loin de cela, vous augmenterez leurs années de trois cens ans.

LE CHŒUR.

Où les prendre ?

PISTHETERUS.

Où les prendre ! chez-vous mêmes. Quoi, vous ne ſçavez pas que la corneille vit cinq fois l'âge de l'homme ?

EVELPIS *parlant des Oiſeaux.*

Peſte ! leur empire vaut bien mieux que celui de Jupiter.

PISTHETERUS.

Cent fois mieux. D'abord point de temples à bâtir, point de marbre, ni de portes dorées. Des arbrisseaux & des chênes, voilà leurs autels. Pour les Oiseaux de conséquence nous avons l'Olivier. Plus de pélerinages à Delphes ou à Ammon. Nous n'aurons qu'à nous tenir sous quelque arbre avec un peu d'orge ou de bled, & les mains étendues présenter nos vœux & nos offrandes. A l'instant nous serons exaucés pour une poignée de grain.

Sous le masque de cette impiété tolérée sur le Théâtre, il y a un mystere assez fin. Le Poëte veut dire que l'empire des Lacédémoniens seroit plus supportable que celui des Athéniens : que les premiers, par l'habitude d'une vie sobre & austere, fouleroient moins les peuples alliés, que ne feroient les seconds accoutumés à la bonne chere & à la magnificence en fait d'édifices, & de tout. Mais il s'enveloppe, comme nous l'avons dit. Il n'eût pas été sûr de parler plus clairement dans une République aussi jalouse de souveraineté que l'étoit Athènes.

Les Oiseaux éblouis de ces belles promesses de Pisthétérus se rendent à tous

ſes avis. Ils prennent ſur eux le ſoin de l'exécution : mais ils lui laiſſent le ſoin de la conduite. Ainſi en uſerent les Lacédémoniens gagnés par Alcibiade, dont la retraite & les conſeils cauſerent plus de dommage à ſa patrie, que ſa préſence & ſon génie ne lui avoient procuré de bien juſqu'alors.

Le parti pris de bâtir la Ville, & de ſuivre de point en point les avis de Piſthétérus, Térée dit : » Qu'il n'y a point » de tems à perdre ; & qu'il ne faut pas » temporiſer comme Nicias. » Nicias ne pouvant rompre le projet de l'expédition de Sicile, avoit temporiſé & tiré en longueur tant qu'il avoit pû. Il y commandoit malgré lui, & l'on verra bien qu'Ariſtophane étoit de ſon ſentiment ſur cette entrepriſe : car quoiqu'il n'en diſe pas un mot, tout le reſte de la piéce tend à faire voir aux Athéniens l'importance de prévenir les vues des Lacédémoniens ſur Décélie, & de quitter toute entrepriſe étrangere, pour ſe défendre dans le cœur de l'Etat.

Térée prie ſes nouveaux hôtes d'entrer dans ſon nid, c'eſt-à-dire, dans ſa grotte. Il leur demande leur nom. Ils font quelques difficultés comiques. On leur promet de les rendre aîlés au moyen d'une

d'une certaine racine. Les Oiſeaux & eux demandent à voir la compagne de Térée & à l'entendre. Elle paroît : on lui fait la cour ; & les deux étrangers entrent chez Térée.

Au ſujet des galanteries que dit Piſthétérus à la vue de Procné, qu'il vaut mieux appeller ici Philoméle, ſuivant nos idées, il eſt à propos de remarquer qu'Alcibiade aima Timea femme d'Agis & en fut aimé, juſques-là qu'il lui laiſſa un fils * qu'elle appelloit Leotychide en public, & Alcibiade en particulier. La choſe étoit ſi peu cachée, que le héros Athénien diſoit en badinant qu'il n'avoit répondu à l'amour de la Reine, qu'afin que ſa race regnât ſur Lacédémone. Mais il n'en fut rien. Agis découvrit l'intrigue, & prouvant par un *alibi* que Leotychide n'étoit pas à lui, il le déſavoua ; & ce fils d'Alcibiade fut privé de la Royauté. Peut-être Ariſtophane veut-il inſinuer les premiers ſoupçons de cette galanterie.

Le Chœur, après un court compliment à Philoméle, fait ſon diſcours aux ſpectateurs †, toujours entrecoupé d'au-

* Voyez PLUTARQUE dans Alcibiade.

† ΠΑΡΑΒΑΣΙΣ.

tres petits morceaux comme dans les piéces précédentes. Pour inviter les hommes à reconnoître les nouveaux Dieux, l'Oiseau Coriphée peint aux mortels la misere de la condition humaine, leur foiblesse, leurs ténébres, leur inconstance, la briéveté de leur vie, & quel malheur c'est pour eux de n'être pas Oiseaux. Il veut qu'ils prêtent l'oreille aux sublimes connoissances qu'il va donner sur la naissance du monde, assurant qu'ils laisseront-là Prodicus * & sa Philosophie. Il soutient que d'abord il n'y avoit que le Cahos, la Nuit, l'Erebe & le Tartare; que la Nuit & l'Erebe produisirent un œuf, d'où sortit l'Amour avec des aîles d'or, que celui-ci avec le Cahos aîlé donna le jour au peuple-Oiseau; qu'il brouilla ensuite toute la matiere qui existoit; & que de cette confusion d'élemens naquirent le Ciel, la Terre, & les Dieux. Il prétend prouver par-là que la race des Oiseaux est antérieure aux Dieux mêmes, & pour justifier leur origine de l'Amour, il allégue les aîles, & n'oublie pas les petits présens d'oiseaux que les amans se font. Il insiste sur la distribution des saisons

* Il en a été parlé dans les Nuées.

prefcrite par les Oifeaux, dont les uns, comme les grues, quand elles fe retirent en Libye, avertiffent qu'il eft tems de femer, de rentrer dans les ports & d'acheter des fourrures pour le voleur Orefte *, fous peine d'être dépouillé en chemin, fi on y manque : les autres, tels que le Milan, montrent, en paroiffant aux beaux jours que c'eft la faifon de tondre les brebis; les autres, comme l'hirondelle, font quitter la robe fourrée pour des vêtemens plus légers. » Nous » vous tenons lieu, dit-il, d'Ammon, » de Delphes, de Dodone † & d'Apol- » lon. » Il entre dans le détail pour faire voir qu'on ne fait nulle entreprife fans avoir interrogé les Oifeaux; qu'enfin par l'ufage, quantité de chofes s'appellent du nom d'*Oifeau* chez les Grecs : d'où il conclut que c'eft aux hommes

---

* Il en eft parlé deux fois dans cette Comédie : il falloit que ce fût un fameux brigand.

† Dodone, ville de Molosfie. (Voyez la Carte.) La forêt prophétique confacrée à Jupiter en étoit voifine, auffi-bien que le Temple de ce Dieu, fi renommé par fes oracles. On a parlé ailleurs de l'erreur des prétendues Colombes Fatidiques : erreur caufée par un mot Theffalien, qui fignifioit également *colombes* & *femmes*. C'étoient des vieilles qui rendoient les oracles.

à élever des autels aux Oiſeaux, avec aſſurance de recevoir des bienfaits ſans nombre & au-delà de leurs déſirs.

Un éloge ſur les concerts de Philomèle, que Phrynicus (dit-on) s'étudioit d'imiter, interrompt un moment ce diſcours. On le reprend en publiant le droit d'aſyle à tout criminel qui voudroit vivre dans la ville des Oiſeaux. C'eſt un quadre de ſatyre bien cauſtique; car on y nomme des crimes, des vices, des coupables, & des originaux connus à Athènes: par exemples, Exéceſtidès, eſclave de Carie, dont on a parlé ailleurs, & qui vouloit être Athénien à toute force, ſans pouvoir faire preuve. » Qu'il vienne chez nous, (diſent les » Oiſeaux, il ſe fera des ayeux tels qu'il » voudra, & il aura droit de citoyen. » On traite de même & pis encore les enfans rebelles à leurs peres, les eſclaves fugitifs & marqués ſur les épaules, un Philémon & un Spintharus Phrygien, & un traître Piſias. Rien de plus cruel en fait de raillerie que cette invitation qu'on leur fait de ſe retirer chez les Oiſeaux, pour peupler la nouvelle ville, comme les brigands peuplerent Rome. Ariſtophane jette par-là un vernis odieux ſur la retraite d'Alcibiade à Sparte, & ſur Décélie.

Le diſcours une ſeconde fois interrompu par des louanges ſur le concert des Oiſeaux, ſe renoue en vantant les avantages des aîles ; c'eſt-à-dire qu'on revient à la ſatyre, ſelon l'uſage des Chœurs comiques. Si les hommes étoient aîlés, un ſpectateur ennuyé d'une Scène tragique ſe déroberoit du Cirque ; Patroclide n'auroit pas eu le malheur au ſpectacle de laiſſer échapper un bruit & une odeur qui ont produit tant de riſées. Le Chœur pouſſe ainſi malignement ſa pointe. Car cet autre quadre vaut bien le précédent. Il retombe enfin ſur Diitrephés » qui n'ayant, dit-» il, que des aîles * d'ozier, eſt pour-» tant devenu chef de Tribu & de Ca-» valerie, en un mot le cocq le plus » haut huppé. » Tant il eſt bon d'avoir des aîles !

ACTE III.

Piſthétérus & Evelpis s'en reviennent métamorphoſés en Oiſeaux bizarres & rient l'un de l'autre. Le premier appelle ſon compagnon *un Oiſon ébauché*, & le

* C'eſt qu'il faiſoit des corbeilles & des figures d'oſier.

ſecond lui rend ſon quolibet en l'appellant *Merle tondu*. Ces quolibets ne ſont point ſans allégorie. Pour l'expliquer il n'y a qu'à comparer Ariſtophane avec lui-même. L'Oye ſignifie Lampon qui juroit par l'Oye, & le Merle ſans plumes marque Callias qui ſe laiſſoit plumer *. Quoique les Commentateurs n'en diſent rien, la conjecture n'en eſt pas moins juſte, & fait voir de plus en plus que ce n'eſt pas ſans fondement qu'on explique ici cette piéce comme une énigme. Les deux nouveaux Oiſeaux concluent que ces reſſemblances leur conviennent, & que (comme dit Eſchyle) *leur plumage n'eſt point étranger, mais à eux en propre*. Ce vers d'Eſchyle étoit devenu proverbe.

» Que faut-il faire ? (dit Térée en » ſe montrant tout-à-coup.) Donner un » nom pompeux à la ville (répond Piſ» thétérus) & ſacrifier aux Oiſeaux. » Il propoſe de la nommer *Sparte*. Nouvelle preuve qu'il s'agit des Lacédémoniens repréſentés par l'aſſemblée des Oiſeaux. Le nom de Sparte fait peur

* Voyez ces deux traits ci-deſſus au commencement de l'Acte ſecond, & dans le premier.

à Térée *. On opine à lui donner un nom tiré des Nuées & des Coucous, *Néphélococcygie.* » O le grand nom, » (s'écrie Térée) *Néphélococcygie!* N'y

---

* Il est assez singulier de voir ici le P. B. tourner en preuve pour son systême, ce qui fait, selon nous, une démonstration contre lui. A l'entendre, Pisthétérus (qui est Alcibiade,) propose de donner le nom de *Sparte* à la nouvelle ville; nouvelle preuve, ajoute-t-il, qu'il s'agit des Lacédémoniens, &c. Mais si cela étoit, Epops ou Térée qu'on suppose être le chef des Oiseaux (de ces mêmes Lacédémoniens) répondroit-il comme il le fait? Note de l'Editeur.

Ἡράκλεις.

σπάρτην γὰρ ἂν θείμην ἐγὼ τῇ μῇ πόλει?
οὐδ' ἂν χαμεύνῃ πάνυ γε κειρίαν ἔχων.

» Qui moi! que je donne le nom de *Sparte* » à ma nouvelle ville? Je ne voudrois pas même faire entrer ce nom dans la structure de » mon petit lit, surtout si j'avois d'autres cor- » des. »

Ceci demande quelque explication, 1°. *χαμεύνη* signifie une couchette fort basse étendue sur des sangles ou des cordes. 2°. *σπάρτον* ou *σπαρτος* est une espece d'herbe dont on faisoit des cordes, & d'où la ville de Sparte tiroit son nom. 3°. *κειρία* étoit une sangle de jonc. Cela posé, quelle apparence que ce Térée, ce prétendu Roi des Oiseaux (ou des Lacédémoniens) ait une telle horreur pour le nom de *Sparte*, qu'il ne veuille pas que ce nom, ou

» a-t-il point une ville ainſi nommée
» où ſont les biens de Théagene en
» partie, & tous ceux d'Eſchine. » *

les cordes qui portent ce nom, entrent dans la compoſition de ſa couche ? N'eſt-ce pas là une haine marquée contre Sparte & contre tout ce qui y a du rapport ? Quand donc le Traducteur ſe borne à dire que le nom de Sparte fait peur à Térée, c'eſt ce qui s'appelle, s'aveugler en faveur de ſon préjugé.

* Fils de Sellus. Eſchine & Théagêne étoient de faux riches qui ſe vantoient ſans fondement, & dont les biens étoient (comme l'on dit encore aujourd'hui) ſur les brouillards. ARIOSTE a peut-être tiré de-là l'heureuſe idée d'un pays dans la Lune où ſe retrouve tout ce qui ſe perd ſur la terre.

J'oſe l'imputer à la Lune :
Car cette Divinité brune,
Afin que vous n'en doutiez pas,
A plus d'un rapport ici bas,
N'en cruſſions-nous que l'Arioſte
Qui nous dit qu'en courant la poſte,
D'un air auſſi fin que plaiſant
Elle amaſſe chemin faiſant,
Comme un larroneau qui tout ſerre,
Ce qui ſe perd ſur notre terre,
Baſſeſſe, hommages, ſoins rendus,
Sans que grand Seigneur s'en émeuve,
Tant de pas, tant de vœux perdus,
Soupirs d'amant, larmes de veuve,
Innocence, ſimplicité,
Droiture, candeur, probité:

M. LUDOVIC. ARIOSTO, ORLANDO FURIOSO, *Canto* 34. *Stanzo* 73.

PISTHETERUS.

Oui, croyez qu'ils y ſont encore mieux que dans les plaines de Phlegre * avec les rodomontades des Dieux au ſujet du combat des Géans.

TERÉE.

O l'opulente Cité ! Quel Dieu lui donnerons-nous pour patron.

PISTHETERUS.

Donnons-lui Minerve.

TERÉE.

Bon, Minerve. Il ſeroit beau de voir

N'eſperons pas qu'il en repleuve ;
Car Dame Lune en fait de bien
Nous vole tout & ne rend rien.
Si pourtant quelque téméraire,
Auſſi fou que fut Bergerac,
Montoit dans ſon monde lunaire,
Il pourroit *ab hoc & ab hac*
Rattrapper de cette Donzelle
En fouillant dans ſes magazins
Toujours nombreux & toujours pleins,
Plus d'un thréſor qu'elle y recelle,
Mainte vertu, maint beau talent,
Maint bon ſens, & mainte cervelle ;
Comme Aſtolphe retrouva celle
Que perdit le fougueux Rolland.
Mais je conſens qu'on les y laiſſe,
Pourvu qu'on y laiſſe à ce prix
Tous les maux que la Lune a pris.

* En Thrace.

dans une ville bien policée une femme armée de pied-en-cap pour patrone, & pour citoyen un Clisthène * la quenouille à la main.

Voilà bien des satyres en peu de mots : mais revenons au point capital. La ville en l'air est Décélie. Il faudroit s'aveugler pour ne pas reconnoître que dans cette piéce tout tend naturellement à ce but. En voici la démonstration dans le mot suivant.

PISTHETERUS.

Qui donc choisirons-nous pour garder la forteresse ?

TERÉE.

Un de nos Oiseaux, Perse d'origine, Oiseau belliqueux, le poussin de Mars.

(C'est que les Lacédémoniens comptoient sur le secours du Roi de Perse avec qui ils avoient fait alliance par le conseil d'Alcibiade.)

PISTHETERUS *riant.*

Ah ! ah ! Monseigneur Poussin !

TERÉE.

Oui Poussin de Mars. Ne vous en

---

* Il y a peu de piéces d'ARISTOPHANE, où le débauché Clisthène n'ait son mot.

mocquez pas. C'eſt un Oiſeau fait aux rochers & aux murs.

Le Poëte déſigne les montagnes de Perſe, comme s'il diſoit nettement; les Perſes accoutumés à leurs monts ſçauront bien garder notre citadelle & nos murs. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'Ariſtophane s'eſt raillé des Perſes lorſqu'ils étoient ennemis d'Athènes. J'en ai rapporté un exemple dans les *Acharniens*, Sc. II. & III. Act. I. Il. Il y parle même en bouffon des montagnes d'or de la Perſe par alluſion à leurs mines, & aux vaſes d'or dont ſe ſervoient les Rois pour leurs plus vils beſoins. En comparant un peu Ariſtophane avec lui-même, l'énigme que nous examinons ceſſe d'en être une.

Piſthétérus faiſant l'Architecte donne à Evelpis cinquante ordres ridicules tout d'une haleine. « Cours & vole dans l'air, » dit-il, ſers les maçons qui travaillent. » Porte des pierres. Ote tes habits. Bats » du mortier. Prens la truelle & l'auge. » Monte à l'échelle. Romps-toi le cou. » Range les gardes. Entretiens le feu. » Dors enſuite. Envoye des hérauts, l'un » de bas en haut, l'autre de haut en bas, » puis vers moi. »

* EVELPIS.

C'eſt-à-dire que tu vas reſter ici les bras croiſés, & pleurer, s'il t'en prend envie.

PISTHETERUS.

Va, mon cher, va, dis-je, où je t'envoye. Car on ne peut rien faire ſans toi. Pour moi je demeure pour appeller le ſacrificateur, afin de commencer la cérémonie en l'honneur des nouvelles Divinités. Qu'on apporte la corbeille & le baſſin.

Le Chœur très-ſatisfait de cet hommage anime les Muſiciens. Piſthétérus après quelques airs impoſe ſilence au Corbeau, c'eſt-à-dire à l'Acteur maſqué qui joue de la flûte avec ſa muſeliere. Ces joueurs de flûte attachoient leur inſtrument par des courroyes au tour du cou. » Sacrificateur, (reprend Piſthétérus) ſacrifiez à nos Dieux. » Il obéit, & en nommant les plus ſinguliers parmi les Dieux-Oiſeaux, il fait une invocation burleſque, où il ſubſtitue la Co-

---

* Dans le texte c'eſt Térée qui parle. M. BOIVIN qui a bien vu l'erreur, donne ce mot à Piſthétérus. Je ſuis perſuadé qu'il ne ſçauroit convenir qu'à Evelpis. La ſuite le montre.

lombe à Venus, le Cigne à Apollon, l'Aigle à Jupiter, l'Autruche * mere de *Cléocrite* à Cybelle, & ainsi du reste. Comme il se sert de la formule ordinaire d'invocation, il prie non-seulement pour *Néphélococcygie*, mais pour Chio, à cause de l'étroite alliance de cette Isle avec Athènes qui lui donnoit toujours part aux prieres publiques. Pisthétérus en rit †. Le Sacrificateur continue, & invoque par ordre les héros ou demi-dieux-oiseaux. Pure plaisanterie. Car il en nomme tant, que Pisthétérus l'oblige de finir, disant qu'il n'y auroit pas assez d'un pareil sacrifice pour tant de becs affamés. Cela tombe sur les héros Athéniens.

Un Poëte vient interrompre le sacrifice en chantant les louanges de *Néphélococcygie* qu'il lui dit être parfaitement connue. C'est une raillerie sur les Poëtes

---

* Allusion à quelque sobriquet d'une Athénienne.

† Cette espéce d'union de prieres & de sacrifices entre les Athéniens & les habitans de Chio étoit fort ancienne, comme on le voit dans THEOPOMPE, & dans plusieurs fragmens des Anciens. Pourquoi donc Pisthétérus s'en mocque-t-il ici? C'est qu'alors l'Isle de Chio n'étoit plus fort attachée à la République d'Athènes. Note de l'Editeur.

qui ſe perdent dans les nuës. Auſſi Piſthétérus ſe divertit-il à ſes dépens. Mais le Poëte chante toujours de plus belle, à l'imitation tantôt de Simonide, tantôt de Pindare; de ſorte que pour le faire taire, Piſthétérus qui ſent de quoi il eſt queſtion, lui donne d'abord un manteau, puis une veſte. Car ſes dithyrambes qui ſont de vrayes parodies ne finiſſent point, qu'il n'ait reçu ce qu'il ſouhaitoit.

Un Devin ſuccéde au Poëte. Il défend qu'on touche à la victime. Il parle d'un Oracle de Bacis * ſur *Néphélococcygie.* On le renvoye en le ſifflant lui & ſes Oracles, & on les traite comme ceux de Cléon dans les *Chevaliers.* On eſt toutefois, contraint de l'écouter. Son Oracle obſcur ſe termine à demander un habit & une chauſſure.

PISTHETERUS.

Quoi, la chauſſure en eſt auſſi?

LE DEVIN *lui préſentant le livre.*

Tenez, liſez. (*Il continue de lire.*) *Item* un flacon de vin, & les entrailles de la victime.

---

* Fameux Devin. Il y en a pluſieurs de ce nom.

PISTHETERUS.

Les entrailles en ſont auſſi ?

LE DEVIN.

Tenez, liſez.

Il pourſuit ainſi ſon rôle en diſant toujours, *tenez, liſez*. Mais Piſthétérus qui n'en eſt pas la duppe, lui arrache le livre des mains, & forge ſur le champ un Oracle bizarre qui condamne les importuns demandeurs dans les ſacrifices à être roués de coups de bâton.

LE DEVIN.

Vous badinez.

PISTHETERUS *lui préſentant le livre.*

Tenez, liſez. (*Il continue de lire.*) *Item*, Ne l'épargnez pas, fût-ce un Aigle, un Lampon, ou le grand Diopithès.

LE DEVIN.

Cela eſt-il auſſi écrit ?

PISTHETERUS.

Tenez, liſez.

Il s'en défait ainſi. Mais il n'en eſt pas quitte. Car un Mathématicien prend la place du Devin. C'eſt le célébre Aſtronome & Géométre Méton. Il ſe nomme lui-même. » Je ſuis ce fameux Méton,

» aussi connu dans la Gréce qu'à Colon-
» ne *. » Aristophane ne l'épargne pas davantage. Car il le fait parler en ridicule, qui veut mesurer l'air comme un four; mot de Socrate qu'on a vu dans les *Nuées*. Il lui fait dire d'autres impertinences, comme celle de faire un cercle quarré. Méton en effet, la regle & le compas à la main, semble faire sur le Théâtre un plan de ville en forme d'étoile avec ses rayons. Pisthétérus lui fait entendre qu'on bannit de *Néphélococcygie*, comme de Lacédémone, certaines gens : il veut dire les imposteurs; & comme Méton feint de ne pas entendre à demi mot, on le congédie à coups de gaules. Ainsi Aristophane traitoit-il les plus honnêtes gens de son siécle.

Méton est suivi d'un Magistrat qui vient dire que l'intendance de *Néphélococcygie* lui est échue. On l'appelle un Sardanapale, par dérision des mœurs corrompues des Magistrats Athéniens.

---

* Il n'étoit pas, dit-on, de cette Bourgade d'Attique : mais il y avoit laissé quelques monumens de son sçavoir. Il est l'auteur du nombre d'Or. Voyez ce que nous avons remarqué à son sujet dans les *Nuées*.

PISTHETERUS.

L'Intendance de notre ville! Ouais. Hé qui vous l'a donnée, s'il vous plaît?

LE MAGISTRAT.

Un fâcheux ordre de Téléas.

PISTHETERUS.

Ecoutez, convenons ſans bruit. On va vous donner quelque choſe, Retirez-vous.

LE MAGISTRAT.

J'y conſens à ce prix. Auſſi-bien ai-je une aſſemblée à convoquer. J'avois préparé quelque choſe au ſujet de Pharnace. *

PISTHETERUS *le bat.*

Tenez, voilà votre affaire. C'eſt là récompenſe à la mode en ce pays-ci.

(Cela étoit également vrai de Lacédémone & d'Athènes. Les mauvais traitemens étoient le prix ordinaire des ſervices rendus à l'Etat. Les Lacédémoniens même voulurent faire mourir Alcibiade quand il les eut ſervis aux dépens de ſa patrie.)

---

* Lieutenant Général du Roi de Perſe. J'ignore les alluſions qu'il y a là-deſſous. C'eſt une malice contre les Perſes & les Intendans ou Gouverneurs.

LE MAGISTRAT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

PISTHETERUS.

C'eſt l'aſſemblée ſur Pharnace.

LE MAGISTRAT.

Hola, des témoins. Quoi frapper un Intendant !

PISTHETERUS.

Allez, mon ami : remportez vos deux vaſes à ſuffrages, croyez-moi. Cela n'eſt-il pas impatientant ? Envoyer un Intendant à une ville avant que la dédicace en ſoit faite !

(Cela regarde quelque anecdote ſur l'avidité des Athéniens.)

Un crieur d'Edits & de Loix publie qu'il vient en vendre argent comptant à la ville naiſſante. Il n'eſt pas mieux reçu que le Magiſtrat. Ce dernier déclare à Piſthétérus, qu'il ait à comparoître en juſtice pour l'avoir maltraité. Piſthétérus ſe voyant obſédé de l'un & de l'autre côté (car ils parlent tous preſque enſemble) va tantôt à l'un, tantôt à l'autre en les menaçant. Ils s'enfuyent à la fin, & le Sacrificateur ennuyé de voir le ſacrifice ſi long-tems ſuſpendu, ſort du Théâtre pour aller ailleurs immoler le bouc aux Oiſeaux.

Ceux-ci demeurent pour l'Intermède. Ils se réjouissent d'abord de se voir honorés comme Dieux. (C'étoit l'ambition des Lacédémoniens de commander à toute la Gréce.) Puis ils font une espece d'Edit curieux dont voici la substance. » L'on ne parle aujourd'hui dans » les compagnies que de l'Edit sur Diagoras. Si quelqu'un tue Diagoras * le » Mélien il aura un talent. On en donnera autant à qui tuera un des Tyrans » morts †. Voici notre Edit à nous, un » talent à qui ôtera la vie à notre ennemi Philocrate, & le quadruple à » qui l'amenera vif. » Tout le reste n'est qu'une plaisanterie sur ce Philocrate qui étoit un fameux traiteur, & que les Oiseaux accusent de les enfiler dans des cordons, de les larder, & de leur donner cent figures différentes pour les vendre mieux. Il n'y a peut-être pas grande finesse là-dessous; peut-être aussi y a-t-il quelque allégorie aux captifs de Pyle qui furent très-maltraités ; affaire que les Lacédémoniens avoient toujours sur le cœur. A l'égard de Diagoras de

* On en parle encore ailleurs. Voyez les *Nuées*.

† Mot bouffon au sujet d'un Edit réel.

Mélos, après la priſe & le ſac de cette Iſle, il ſe retira à Athènes, y parla contre les myſteres de Cérès, & y fut condamné à mort comme athée, la dix-ſeptiéme année de la guerre du Péloponnèſe. Il s'enfuit, & évita le ſupplice par le naufrage.

Le Chœur vante de rechef le bonheur de ſon deſtin par des vers lyriques; puis ſe retournant du côté du Parterre il promet aux Juges (s'ils ſont favorables à la nouvelle Comédie) nombre de chouettes * d'or qui nicheront dans leurs bourſes, des griffes crochues pour bien dérober quand ils ſeront Tréſoriers, & des becs ouverts avec beaucoup d'appétit pour les feſtins. Mais s'ils refuſent le prix à Ariſtophane, les Juges, dit le Chœur, n'ont qu'à ſe pourvoir de larges lunules ſur la tête, comme les ſtatues que l'on coëffoit ainſi pour les garantir des crottes des Oiſeaux. Il ne paroît pas que les Juges ſe ſoient fort embarraſſés de cette menace comique. Car ils ne mirent cette Comédie qu'au ſecond rang après les *Convives* d'Amipſias.

Cet Acte ſort un peu de l'objet principal qui eſt Lacédémone, Alcibiade,

* Marque de la monnoye Athénienne.

& Décélie. Il ne ſemble fait que pour railler Athènes & ſes mœurs. Mais outre qu'Ariſtophane en uſe toujours ainſi, il avoit intérêt de s'écarter de ſon ſujet, & de cacher ſon jeu. Ce qu'il a dit dans plus de cent traits lui ſuffiſoit pour ſe faire entendre, ſans choquer la délicateſſe Athénienne ſur une affaire extrêmement chatouilleuſe.

ACTE IV.

» Meſſieurs les Oiſeaux, (dit Piſthé-» térus) le ſacrifice a été heureux : mais » je ne vois point encore de courier ſur » l'état où eſt notre ville. » A peine a-t-il parlé qu'il en arrive un tout eſſoufflé *. Il annonce que *Néphélococcygie* eſt la plus belle choſe du monde, que le mur eſt ſi large que deux chars de front, l'un de Théagène, l'autre de Proxemide †, fuſſent-ils traînés par des chevaux de la grandeur de celui de Troye ou du cheval de bronze de la citadelle d'Athènes,

* Ces arrivées ſubites d'Acteurs dont on a beſoin, font apparemment l'objet de la raillerie du Poëte. Pour lui il n'y fait point de façon, parce qu'il ſe ſauve de tout par une plaiſanterie.

† Fameux Athéniens dont les équipages faiſoient apparemment beaucoup de bruit.

y pafferoient fans difficulté. Pour augmenter le merveilleux, le courier dit que les Oifeaux feuls ont conftruit tout l'ouvrage, chacun employant fon talent, les grues avec les pierres qu'elles avoient avallées, les Oifeaux aquatiques en portant de l'eau, &c.

Un autre courier veut jetter l'allarme au fujet d'une Divinité aîlée qui a paffé dans la ville, & s'eft fubtiîement envolée à l'infçu de la fentinelle des Geais. (N'eft-ce point Alcibiade qu'on indique ?) L'on a mis quantité d'Oifeaux à fes trouffes. Le Chœur s'ameute, & fe prépare à une guerre avec les Dieux Olympiens. Iris defcend. Les Archers-Oifeaux l'entourent, & Pifthétérus contrefaifant l'empreffé l'arrête. » Qui va » là ? Où vas-tu ? D'où viens-tu ? De- » meure. Quel eft ton nom ? Galere, » ou Barque ? »

IRIS.

Je fuis la légere Iris.

PISTHETERUS *vivement fans l'écouter.*

Galere Salaminienne, ou Parale ?

L'allufion à la Galere Salaminienne qui alla chercher Alcibiade en Sicile eft trop palpable pour ne la pas fentir. Les

Galeres ordinaires des côtes d'Attique s'appelloient *Parales*. L'entretien d'Iris & de Pisthétérus est vif & comique ; mais toujours par allégorie à l'affaire d'Alcibiade. Pisthétérus fait le couroucé de ce que la Déesse a passé dans une ville étrangere sans dire comment, sans passeport, & sans aveu. Elle le traite de fou. Le nouveau Gouverneur lui dit qu'elle mériteroit la mort, tout immortelle qu'elle se croit ; & il lui déclare que c'est à elle & aux Dieux d'obéïr aux Oiseaux. (C'est Lacédémone qui parle à Athènes.) Iris expose sa commission qui est de passer de l'Olympe sur la terre pour engager les hommes à sacrifier aux Dieux. » A quels Dieux ? (demande » Pisthétérus.) Belle question (dit-elle) » à nous autres habitans du Ciel ! Vous » des Dieux ! (reprend le premier.) En » est-il d'autres ? (réplique Iris.) Sça» chez, (lui répond-t-on) que les Oi» seaux sont aujourd'hui les Dieux des » mortels. C'est à eux qu'il faut sacri» fier, non à Jupiter. »

Ces traits de raillerie tombent beaucoup plus sur les Lacédémoniens & sur Socrate avec ses sectateurs que sur les Dieux. Je dis, sur les Lacédémoniens, dont Aristophane siffle ici l'ambition dé-

mesurée pour la primauté ; ambition augmentée par la retraite d'Alcibiade, & par le dessein de fortifier Décélie. J'ajoute, sur Socrate & ses partisans, qui introduisoient, disoit-on, d'autres Dieux que ceux du pays, & à qui le Poëte impute souvent * dans ses Comédies de n'admettre pour leurs Dieux que les nuages, l'air, & ce qu'il contient.

Iris fort scandalisée de l'impiété de Pisthétérus qui doit lui paroître bien nouvelle, le menace du tonnerre. Mais Pisthétérus parodiant un morceau d'Euripide dans l'*Alceste* †, demande comme Phérès à son fils, » Si elle le prend pour » quelque Lydien, ou quelque esclave » de Phrygie. » Il menace à son tour Jupiter de l'infester d'Oiseaux : le tout par des parodies d'Eschyle pour répondre sur le ton de hauteur qu'a pris la Déesse. La Scène finit par la chasser honnêtement : Voilà pour les Dieux.

Il reste à voir le Député qui étoit allé vers les hommes. Il revient en vrai narrateur de théâtre tragique, disant beau-

* A tort. Car Socrate reconnoissoit un Dieu. Mais il alloit plus loin que les Athéniens qui distinguoient la fable & la pluralité des Dieux, rejettant l'une, & admettant l'autre.

† Voyez l'Alceste 3. vol. Act. 3. Sc. 5. p. 135.

coup

coup de choſes d'un air empreſſé, ſans venir au fait. Et il ajoute bruſquement, *faites-moi donc taire.* Ce ſont-là de ces traits de parodie qui ne ſe peuvent payer. Ariſtophane triomphe quand il raille les Poëtes de ſon tems, & il le fait preſque par-tout avec une affectation qui montre bien que la parodie a été l'ame de la Comédie ancienne.

Le Député reprend ſon diſcours, & proteſte à Piſthétérus que les hommes ont pour lui la plus profonde vénération. Pourquoi ? Par l'intérêt qu'ils prennent tous à la nouvelle ville, à la ville Aërienne. » Avant la fondation de *Néphé-* » *lococcygie* on étoit fou, dit-il, de Lacé- » démone & de ſes manieres. Nourrir ſa » barbe, jeûner, être mauſſade, vivre » ſocratiquement, porter le bâton à la » main; telle étoit la folie publique. » (Remarquons qu'Alcibiade depuis ſa retraite à Sparte vivoit ainſi *, & qu'en ſe conformant à la maniere des Lacédémoniens il les avoit entierement gagnés.) » Mais on en eſt bien revenu. On eſt » fou des Oiſeaux. On goûte leurs mo- » des juſqu'à s'en faire les ſinges. Pre-

* Voyez PLUTARQUE que j'ai cité à ce ſujet, & CORNELIUS NEPOS.

» mierement on déniche à la pointe du » jour pour voler au Barreau, comme » nous aux champs. Ensuite on picore » les paperasses de chicane, & l'on fait » des festins de procédure. La manie va » jusqu'à se donner des noms d'Oiseau. » Connoissez-vous ce boiteux Cabare- » tier? c'est la perdrix: & Ménippe? » c'est l'hirondelle; & le borgne d'O- » puntien? c'est le corbeau: & Philo- » clès? c'est l'alouette: & Théagene? » c'est l'oison: & Lycurgue? c'est le » coucou: & Chairéphon? * c'est la » chauve-souris: & le Syracusien? c'est » la pie: & Midias? c'est la caille battue » de l'oiseau. Ce n'est pas tout, la pas- » sion où l'on est des Oiseaux est mar- » quée jusques dans les chansons. L'on » n'y trouve qu'hirondelles, que ros- » signols, qu'oisons, que colombes; » du moins toujours des aîles, ou un » peu de plumage dans les vers. Tel » est le goût. Au reste je vous donne » avis que plus de dix mille mortels » vont venir vous demander aîles & » griffes. Faites-en provision si vous » m'en croyez. »

---

* L'ami de SOCRATE, connu par les *Nuées*, & ailleurs.

PISTHETERUS.

Il a raiſon. Hola, ho, des aîles à pleines corbeilles, &c.

Le Chœur chante ſa propre gloire & ſes conquêtes. Piſthétérus ne l'interrompt que pour s'impatienter en preſſant les valets de lui apporter des aîles en quantité. En effet un jeune petit-maître las d'être ſous la tutelle d'un pere lent à mourir, ſe préſente d'abord pour en avoir des premiers. Il veut ſe faire Oiſeau afin d'avoir droit, comme eux, de ſe défaire d'un pere qui vit trop à ſon gré. Cela eſt horrible. Auſſi Piſthétérus en le raillant lui fait ſentir la noirceur de ſes ſentimens. Il lui donne toutefois un *acoutrement* d'Oiſeau-ſoldat. » Vole, dit-il, en Thrace, & » combats. » (L'on aſſiégeoit alors Amphipolis. *Thucyd. l.* 7.)

Cinéſias ce boiteux Poëte Dithyrambique raillé tant de fois par Ariſtophane, cherche auſſi des aîles, mais des aîles poëtiques ; & il les demande poëtiquement par un galimathias d'Ode. Il avance que ſon art eſt fondé ſur les nuées, les orages, les vents, les tourbillons ; & qui pis eſt, il le prouve ſans pitié pour les oreilles de l'impatient

Pisthétérus, qui pour le faire taire l'habille promptement en Oiseau, non sans plusieurs coups de langue.

Un délateur ou sergent assez mal équippé, accourt à la distribution des aîles. On lui demande pourquoi il en veut, si c'est pour aller à Pellène bourgade d'Achaïe dans le Péloponnèse, où l'on faisoit des jeux en l'honneur de Mercure Dieu des voleurs. » Non, ré-» pond-il, je n'exerce mon métier de » délateur & de sergent que dans les » Isles. »

(Voici l'exploit donné à Alcibiade en Sicile très-nettement désigné.) Le délateur déclare qu'il a besoin d'aîles pour voltiger dans les villes à la ronde, afin d'aller à la quête des affaires, & d'éviter * les voleurs de procès à son retour.

PISTHETERUS.

Quoi, c'est-là ton emploi! A ton âge tu t'amuse à chicaner les étrangers!

LE DELATEUR.

Que faire! je ne sçaurois bécher.

---

* Les Athéniens étoient tellement en goût de procès, qu'ils se les voloient les uns aux autres, quand ils le pouvoient. Ce goût Républicain passe jusqu'aux Monarchies.

PISTHETERUS.

N'eſt-il pas, pour vivre, des profeſſions plus honnêtes & plus favorables à un homme de ta taille, que le métier de chicaneur ?

LE DELATEUR.

Point de leçons, je vous prie : mais des aîles.

PISTHETERUS.

Hé ce ſont des aîles que ces leçons.

LE DELATEUR.

Des diſcours ſont des aîles !

Ariſtophane par la ſuite de cette plaiſanterie en veut à Socrate, qui diſoit que les diſcours prêtoient des aîles à l'eſprit ; & choſes pareilles. Le Délateur, loin de ſe rendre, ſe détermine à vivre plaideur, parce que dans ſa famille on a toujours plaidé de pere en fils. » Donnez-moi, » dit-il, des aîles auſſi promptes que » celles de l'Epervier, afin de me met- » tre en état de voler aux Provinciaux, » pour les ſommer enſuite de revoler à » Athènes pour les accuſer, puis de re- » tourner de-là vers eux, afin ... »

PISTHETERUS.

Je comprens. Afin que l'étranger ſoit condamné avant que d'avoir comparu. . . .

LE DELATEUR.

C'eſt cela.

PISTHETERUS.

Et qu'en retournant, lorſqu'il voguera vers Athènes, vous puiſſiez ſaiſir ſes biens.

(Ainſi en uſa-t-on à l'égard d'Alcibiade, qui fut condamné par défaut, mais cela n'étoit pas rare à Athènes.)

LE DELATEUR.

Vous l'avez deviné. Je veux en un mot être auſſi agile qu'une toupie.

PISTHETERUS.

Ah toupie, c'eſt bien dit. J'ai ici de bonnes aîles de Corcyre. (*Il entend un fouet de Corfou, dont il lui donne pluſieurs coups en le chaſſant.*)

Le Chœur qui durant tout ce tems-là étoit allé voltiger à la ronde, vient raconter ce qu'il a vu de rare. Il drape énigmatiquement Cléonyme & l'avanture de ſon bouclier perdu au combat. Sous une autre allégorie il décrit les vols du Héros Oreſte, (comme il l'appelle.) C'eſt le voleur dont on a fait mention ci-deſſus. Nous verrons le Chœur remplir les vuides de l'Acte ſuivant par de ſemblables récits, & tous ſatyriques.

ACTE V.

Le cinquiéme Acte, tout grotesque & tout défiguré qu'il doit nous paroître par la conférence & le traité ridicule des Dieux députés avec Pisthétérus confirmera toutefois le systême que j'ai avancé touchant Décélie, pour peu qu'on veuille y faire attention & démêler le principal d'avec l'accessoire, le dessein général d'avec les traits particuliers, comme le faisoient les spectateurs qui étoient encore plus au fait que nous.

Prométhée voilé paroît dans *Néphélococcygie* en tremblant de peur d'être reconnu par les Dieux, le Soleil, ou Jupiter qui ne lui pardonneroit pas ce voyage. Après un jeu de Théâtre sur sa frayeur comique, obligé de se dévoiler pour être reconnu de Pisthétérus, il le prie de le couvrir d'un parasol avant qu'il parle, de crainte que les Dieux ne le voyent. Aristophane en fait l'application aux scélérats Tartuffes qui croyent ne pas pécher quand ils péchent en secret.

Avec cette précaution Prométhée déclare, comme ami des humains, que Jupiter est perdu; qu'il meurt de faim lui & les Dieux; que depuis la fonda-

tion de *Néphélococcygie* il ne monte pas au Ciel la moindre fumée de sacrifice; qu'enfin les Dieux étrangers aussi affamés que les Illyriens grincent des dents, & menacent Jupiter d'une révolte ouverte, s'il ne rend au plutôt les marchés & le commerce libres. C'est qu'Aristophane prévoyoit bien que les Lacédémoniens étant une fois établis dans Décélie, ne manqueroient pas de couper les vivres à Athènes, ce qui arriva en effet.

PISTHETERUS.

Quoi, vous avez des Dieux étrangers au-dessus de vous?

(Allusion aux alliés étrangers d'Athènes dans la guerre du Péloponnèse. Ils donnoient quelquefois la loi à la République, & lui vendoient cherement leurs secours.

PROMETHÉE.

Etrangers sans doute, parce qu'ils sont du pays d'Exécestidès.

PISTHETERUS.

Leur nom, s'il vous plaît?

PROMETHÉE.

On les nomme Triballiens, (c'est-à-dire parasites ou imposteurs; & de plus il y avoit des Triballiens peuples de la Thrace, situés vers une extrémité du

Mont Hémus entre la Mœſie ſupérieure & l'inférieure.) Je vous donne avis, continue Prométhée, que vous allez recevoir des Ambaſſadeurs pour traiter de paix, les uns de la part de Jupiter, & d'autres de celle des Triballiens. Mais gardez-vous d'y prêter l'oreille, ſi Jupiter ne rend le Sceptre aux Oiſeaux, & ne vous donne la Souveraineté en mariage. *

PISTHETERUS.

Quelle eſt cette Déeſſe ?

PROMETHÉE.

Une beauté rare de qui dépendent la foudre, la politique, la juſtice, la ſageſſe, la marine, la calomnie, la finance, & les trois oboles qu'on donne aux Juges.

PISTHETERUS.

Quoi, tout cela dépend d'elle ?

PROMETHÉE.

Oui; s'il vous la céde, vous pouvez vous vanter de poſſéder tout. Voilà ce que j'avois à vous dire. Car vous connoiſſez ma tendreſſe pour les humains.

PISTHETERUS.

Il eſt vrai, c'eſt à vous ſeul que nous

---

* Ainſi Trygée épouſe-t-il la Paix ou une de ſes compagnes dans la Comédie de la Paix.

avons obligation de manger des grillades. *

PROMETHÉE.

Et vous n'ignorez pas ma haine pour les Dieux.

PISTHETERUS.

Oh, l'on ſçait....

PROMETHÉE.

Comptez que je ſuis pour eux un vrai Timon †. Mais il faut que je m'en retourne. Rendez-moi mon voile, afin que ſi Jupiter m'apperçoit, il me prenne pour celui qui ſuit les corbeilles ſacrées dans les fêtes. ¶

PISTHETERUS.

Volontiers. Emportez auſſi ce pliant.

Le Chœur dans l'intervalle continue de raconter ce qu'il a vû. C'eſt une hiſtoriette ſur Piſander qui alla un jour, (diſent les Oiſeaux) dans l'antre de ce ſorcier de Socrate, pour tâcher d'évoquer des enfers l'eſprit qu'il avoit rendu tout vivant. Chairéphon affamé accou-

---

* Prométhée avoit fait préſent du feu aux hommes.

† Timon le Miſantrope ſi connu par LUCIEN.

¶ Mot fort cavalier contre les cérémonies Grecques.

rut à l'odeur du sacrifice comme un Oiseau de nuit, & Pisander crut que c'étoit son esprit qui revenoit. Tout le mystere de cette allégorie, c'est que Pisander, dont on parle ailleurs dans le cours de ces Comédies *, étoit un guerrier fort timide. Aristophane veut dire qu'il avoit perdu le courage, & que pour le retrouver il s'étoit fait le disciple & la duppe de Socrate.

Neptune & Hercule arrivent avec un Dieu Triballien. Le Poëte les rend ridicules & impertinens au suprême degré en une très-courte Scène que voici. On donnera après, le dénouement de l'allégorie.

NEPTUNE.

Voici, *Néphélococcygie*, le terme de notre Ambassade. Hola Triballien, à quoi songes-tu? Que tu es gauche, mon ami! N'apprendras-tu point à tourner ton manteau sur la droite en homme du bel air? Veux-tu ressembler à Laipsodias? (*C'étoit un Amiral. Il saccagea Himere* †, *& Prasie* ¶ *l'an* 18. *de la*

* Voyez les Nuées. On y compare la maison de Socrate à l'antre de Trophonius.

† Himere ville Grecque de Sicile, où il y avoit des bains chauds.

¶ Prasie, ville maritime de Laconie.

guerre du Péloponnèſe. Thucyd. l. 6.)

LE TRIBALLIEN.

Laiſſe-moi en repos.

NEPTUNE.

Va, tu es bien le plus groſſier & le plus barbare Dieu que j'aye encore vû. Dis-moi, Hercule, que ferons-nous ?

(Voilà des entretiens d'Ambaſſadeurs qui reſſemblent fort aux conſultations de Meſſieurs Bahis, Desfonandres, & Filérin de Moliere. Notez pour l'explication de l'allégorie que Neptune eſt comme chef de l'Ambaſſade.)

HERCULE.

Je l'ai déja dit. Je veux étrangler tout net ce bourreau d'homme qui a *emmuré* les Dieux.

NEPTUNE.

Mais, mon cher, nous ſommes envoyés en qualité de pacificateurs.

HERCULE.

C'eſt ce qui me détermine à l'étrangler. L'accommodement en ſera plutôt fait.

Piſthétérus reparoît incontinent en équipage de cuiſine, comme les vieux Héros d'Homere, & ordonne un grand repas pour faire enrager les Dieux affa-

més : & ce qui eſt plaiſant dans les mœurs anciennes, c'eſt qu'à peine il fait ſemblant de prendre garde à la viſite qu'il reçoit de trois Divinités, tant il affecte de paroître occupé à ordonner & à préparer lui-même le feſtin. Hercule qui ſent l'odeur du roſt, lui dit d'abord en vrai paraſite, » Quels mets » ſont-ce là, je vous prie ? »

PISTHETERUS.

Ce ſont des Oiſeaux ſéditieux qui ont oſé attenter à la liberté publique, & qu'on a punis. (*L'alluſion eſt viſible.*)

HERCULE.

Vous les ſaupoudrez d'abord de benjoin. (*Cela eſt dit allégoriquement.*)

PISTHETERUS *ſe retournant tout-à-coup vers Hercule.*

Ah, ah, Seigneur Hercule, c'eſt vous. Qu'y a-t-il pour votre ſervice.

HERCULE.

Nous venons de la part des Dieux pour traiter d'accommodement.

PISTHETERUS *affectant de parler à ſes Officiers.*

Oh ! Il n'y a point d'huile dans la phiole. (*Cela ſignifie qu'il ne veut rien entendre. L'équivoque eſt heureuſe en Grec. Elle roule ſur les mots d'huile & de compaſſion.*)

HERCULE.

Il faut toutefois assaisonner le gibier.

(Payer les Alliés, ou faire un pont d'or aux ennemis.)

Neptune parle plus clairement, & propose ses conditions pour le traité, à sçavoir de la pluye, & du beau tems qu'il promet. Pisthétérus lui répond par ces mots, que je prie le Lecteur habile de bien remarquer, en supposant un moment avec moi, que cet homme fait le personnage des Lacédémoniens, ou d'un homme attaché à leurs intérêts, comme Alcibiade. » Nous n'avons point com- » mencé la guerre, dit-il, & nous som- » mes très-disposés à la paix. Mais à » condition que Jupiter nous rende le » Sceptre. A ce prix nous sommes d'ac- » cord, & j'invite les Ambassadeurs au » festin. »

Aristophane avoit dit dans la Comédie de *la Paix* que ce n'étoient pas les Lacédémoniens qui étoient la principale cause de la guerre du Péloponnèse. Il le répete ici presque en mêmes termes, mais sans nommer les Lacédémoniens. Donc il s'agit d'eux, & le mot de l'énigme est découvert.

HERCULE *entendant parler de festin.*

Cela me suffit : j'y donne les mains.

Neptune représente à Hercule qu'il va bien vîte, & qu'il faut être bien asservi à son appetit, pour sacrifier si légerement le Sceptre de son pere. Mais Pisthétérus pour gagner Hercule lui montre tant d'avantages dans cet accommodement des Dieux avec les Oiseaux, qu'Alcide se rend au sujet du Sceptre. Le Dieu Triballien interrogé répond dans son langage barbare qu'il y consent aussi.

Cet article passé à la pluralité, Pisthétérus se souvient qu'il en a oublié un autre. Il veut bien laisser Junon à Jupiter. Mais il exige qu'on lui donne en mariage la Déesse Souveraineté.

Le Sceptre désigne évidemment la primauté & le commandement dans les guerres civiles de la Gréce. Lacédémone l'avoit eu long-tems. Mais elle aspire plus haut. Elle ambitionne la domination universelle de la Gréce. Telle avoit aussi été l'ambition d'Athènes; & l'une & l'autre y étoit parvenue à son tour, au moins en partie, & sans en prendre le titre odieux. Ce fut la source de toutes les guerres, & la cause de la perte de la Gréce.

A cette demande que fait Pisthétérus d'une Déesse telle que la Souveraineté, les Dieux courroucés feignent de vouloir rompre la conférence & s'en aller. Pisthétérus paroît ne s'en pas soucier, & continue froidement à donner ses ordres pour ses sauces allégoriques, afin d'exciter davantage l'appétit des trois Dieux affamés. Ainsi l'étoient les Athéniens & les principaux Etats Grecs. Une guerre de dix-huit années pour les uns & les autres, & l'entreprise de la conquête de Sicile par les premiers, faisoient souffrir tout le corps, sur-tout Athènes.

Hercule qui a besoin de dîner dit qu'il n'est point du tout d'avis de chicaner pour une femme. Neptune lui fait sentir qu'il est pourtant le plus intéressé dans cette affaire, parce qu'il est l'héritier de Jupiter. Pisthétérus qui a bon compte d'Hercule, pour détruire cette objection, lui fait entendre de son côté qu'on se mocque de lui; que n'étant que le bâtard de Jupiter, il ne peut prétendre à l'héritage de son pere; que Minerve est seule héritiere légitime; que Neptune qui le porte à la guerre en le flattant d'un vain espoir seroit le premier à lui disputer la succession du Trône

paternel, & d'autres raiſons pareilles dont l'allégorie n'eſt pas aiſée à deviner. Auſſi perſonne ne l'a tenté. J'oſe aſſurer toutefois qu'il y en a une & qu'en voici le dénouement le plus vraiſemblable.

Ariſtophane veut manifeſtement inſinuer aux Athéniens, & à tous les Grecs, qu'il eſt de leur intérêt de faire une bonne paix; & qu'elle ne peut ſe faire qu'en cédant de bonne grace aux Lacédémoniens la primauté dont ils ont été en poſſeſſion de tems immémorial. Il n'y a donc qu'à nommer les maſques, & à voir le deſſous des cartes. Neptune & Minerve honorés des Athéniens repréſentent, ſi je ne me trompe, la République d'Athènes, au moins Minerve. Comme elle, Athènes prétend avoir droit à la primauté. Hercule qui étoit de Thébes ne repréſente-t-il point cet Etat? Jupiter, n'eſt-ce point Corinthe qui ſe faiſoit tant valoir ſous le titre de Corinthe de Jupiter? Les Dieux en général ſont certainement les Grecs; & les Dieux Triballiens ſont les Barbares alliés d'Athènes, qui ne ſçauroient avoir en vue la primauté tant diſputée entre Athènes & Lacédémone. Auſſi le Député Triballien conſent-il à tout, parce qu'il ne prend d'autre intérêt à la guerre

que celui de ſon utilité particuliere. Cette conjecture me paroît aſſez heureuſe pour mériter d'être approfondie, & elle eſt trop liée avec le reſte de l'allégorie, pour ne pas la hazarder ici, ſauf au Lecteur ſçavant à tirer une application plus naturelle de cette clef générale.

Hercule ſe rend, & céde la Souveraineté, auſſi-bien que le Dieu Triballien. Neptune ſeul s'y oppoſe : mais en vain. La pluralité décide, & tous trois vont chercher la Déeſſe aux Cieux pour l'amener à Piſthétérus.

Les Oiſeaux en Chœur profitent de cet intervalle pour faire une ſatyre contre les Orateurs, ſous prétexte de continuer à raconter les choſes extraordinaires qu'ils ont vues dans leur voyage.

Un courier arrive un moment après, & commence à expoſer en vers pompeux de parodie tragique, le bonheur prochain de Piſthétérus. Le Chœur pourſuit la parodie, un peu aux dépens d'Euripide, au ſujet des graces de la Souveraineté, & des avantages de cet hyménée. Piſthétérus remercie les Oiſeaux de leur Epithalame, & les voyant en train de poëſie dithyrambique il les exhorte à chanter auſſi les appanages de

la Souveraineté, à ſçavoir les foudres & les éclairs dont il vient de s'armer en nouveau Jupiter. Le Chœur lui obéit; & il eſt à préſumer, (ſuivant la remarque de M. Boivin) que la muſique étoit accompagnée d'un bruit approchant du tonnerre.

Cette Comédie méritoit aſſez, ce me ſemble, un détail auſſi étendu, pour en développer les reſſorts ſecrets, qui la rendent infiniment plus curieuſe & plus agréable, que ſi l'on ſe contentoit d'en conſidérer les dehors comme une ſimple décoration comique.



LES FESTES DE CERÈS, ET DE PROSERPINE,*

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la vingt-uniéme année de la guerre du Péloponnèse, la premiere de l'Olympiade 92. sous l'Archonte Callias après Cléocrite, aux Fêtes Dionysiales; date fondée sur de simples conjectures tirées des paroles d'Aristophane, faute de préfaces & de scholies. M. Sam. Petit la met trois ans plus tard, à la quatriéme année de la même Olympiade.

LES Fêtes de Cérès & de Proserpine duroient cinq jours à Athènes. Il s'y faisoit des cérémonies mystérieuses, où

* Les deux Déesses, mere & fille, étoient appellées Thesmophores, *à legibus ferendis.*

il n'étoit permis qu'aux femmes d'assister, comme aux Fêtes de la bonne Déesse chez les Romains. L'assemblée se tenoit dans le Temple, où se passe toute la scène dont nous allons parler.

Il y a deux piéces de ce nom, soit différentes, soit la même retouchée. Un passage cité par Aulugelle *, comme de la premiere façon, se trouve dans celle que nous avons; & l'on n'y en trouve point un autre que cite Athénée †, comme de la seconde: d'où il faut conclure avec Casaubon que nous avons la premiere façon. Comme elle réussit peu, elle ne fit pas un grand tort à Euripide; car c'est à son sujet qu'Aristophane se livre à sa belle humeur. Il se déchaîne encore plus contre le sexe. Nous en dirons peu de chose par cette raison, sans omettre toutefois ce qui peut contribuer aux quatre articles principaux que nous nous sommes proposés dans le Discours sur cette matiere.

Le sujet en général est la Fête des

Leurs Fêtes se nommoient *Thesmophoria*, & les femmes qui les célébroient *Thesmophoria Zouzai*, qui est le titre Grec de cette Comédie.

* A. GELL. l. XV. c. 20.

† ATHENÆUS CASAUBONI, l. I, c. 23.

deux Déesses, qui faisoient l'objet particulier du culte des Athéniennes. Les femmes ennemies d'Euripide, prennent cette occasion pour délibérer sur la maniere de le perdre. Il veut prévenir sa condamnation, & il met en œuvre cent sortes de stratagêmes. Le dessein d'Aristophane est de le faire regarder comme un homme souple & rusé. Euripide vivoit alors; mais il étoit fort vieux, comme il le dit au Poëte Agathon dans le second Acte.

ACTE PREMIER.

Mnésilochus fort fâché de se voir entraîné hors de chez lui avant le jour & en hyver, par l'importunité d'Euripide son parent, lui demande où il le mene; mais Euripide évite de le dire, en usant de subtilités philosophiques. » Il ne faut » pas, dit-il, que vous l'entendiez, » puisque vous l'allez voir. » Mnésiloque se fait répéter cette subtilité. » Il » ne faut pas, dites-vous, que j'en» tende? »

EURIPIDE.

Ce que vous allez voir.

MNESILOCHUS.

Ni apparemment que je voye?

EURIPIDE.

Ce qu'il vous faut écouter.

Mnésilochus conclut qu'il faut n'avoir ni des oreilles ni des yeux. Euripide en philosophe, lui fait une explication ridicule de la formation de l'œil & de l'oreille : ce qui fait dire à son parent : » O les belles choses ! Voilà ce qu'on » gagne à avoir affaire aux Philoso- » phes. » Aristophane, comme l'on voit, veut s'égayer aux dépens de la philosophie & des philosophes, d'Euripide surtout, & d'Anaxagoras son maître, & de Socrate son ami. Comme le maître & l'ami avoient été taxés ou accusés d'impiété, le Poëte Comique veut faire penser aux spectateurs, dans cette piéce ainsi que dans les *Grenouilles*, qu'Euripide en étoit un peu entiché.

Cette scène toute badine consiste dans des jeux pareils à celui qu'on vient de voir, jusqu'à ce qu'Euripide appercevant le valet du Poëte Agathon, chez qui il avoit dessein d'aller, prie son parent de s'arrêter devant la porte qu'il lui montre. Le valet aussi fou que son maître dit en sortant : » Peuple, gardez un » silence religieux ; car le Chœur des » Muses est dans le cabinet de mon maî-

» tre, & médite de nouveaux chants.
» O vents retenez votre haleine, flots,
» ſuſpendez votre courſe. » Il veut dire qu'Agathon fait une Tragédie nouvelle. Cela donne lieu à un jeu de Théâtre qui rend ridicules Agathon & ſes confreres les Tragiques.

Euripide & Mnéſiloque s'abouchent avec le valet, pour le prier d'avertir Agathon. Le valet dit que ſon maître ne tardera pas : qu'auſſi-bien en hyver il n'eſt pas aiſé à un Poëte de faire des vers, s'il ne va au Soleil : trait contre les Poëtes gueux. Euripide expoſe ici à ſon parent la raiſon pour laquelle il l'amene à Agathon : c'eſt qu'Euripide a appris que l'aſſemblée des femmes qu'il a ſi ſouvent drapées dans ſes Tragédies doit, ce jour-là même, troiſiéme jour des Fêtes de Cérès, lui faire ſon procès, & peut-être le condamner à mort. C'eſt pour prévenir ce malheur qu'il vient prier Agathon de ſe trouver déguiſé à cette aſſemblée ; coup de dent cruel contre l'efféminé Agathon, & contre ceux qui ſe déguiſoient pour ſe trouver à ces myſteres, comme on accuſa depuis Clodius * d'avoir aſſiſté à

* CICERON pour Milon.

ceux de la bonne Déesse à Rome. Tout roule sur cette folle idée qu'Aristophane met dans la tête d'Euripide.

Agathon paroît, habillé en femme & suivi d'un Chœur de Muses, ou de femmes autres que le Chœur qu'on verra dans la suite. Il récite des vers en Poëte insensé & précieux : c'est l'Intermède de l'Acte.

ACTE II.

Mnésiloque se moque finement d'Agathon ainsi déguisé. Celui-ci allégue l'exemple d'Anacréon, d'Alcée & de Phrynicus, qui ne faisoient, dit-il, de bons vers, que parce qu'ils étoient propres & poupins. » C'est donc pour cela, » dit Mnésilochus, que Philoclès * le » maussade en fait de si sots, & le mé- » chant Xénoclès de si méchans, & le » froid Théognis † de si froids. » C'est sur cela même qu'Agathon prétend justifier ses airs de petit-maître. Euripide soutient qu'il a raison, & que lui-même à son âge en a fait autant. Il vient aussitôt à présenter sa requête, en se servant

* Poëte déja cité.

† Déja cité pour ses vers à la glace.

des vers de quelqu'une de ses Tragédies : car la parodie est le grand art d'Aristophane dans cette piéce, & partout. Euripide expose donc à son ami le besoin qu'il a de son secours. Mais celui-ci le fait souvenir d'un vers de la Tragédie d'*Alceste* *, où Admete reprochant à son pere Phérès la dureté qu'il a eue de laisser mourir Alceste, au lieu d'offrir lui-même aux Parques un reste de jours

---

* Voyez la Tragédie d'Alceste, *I. Partie, III. Vol. Act. III. Sc. V. p.* 137. Ces parodies ne montrent pas qu'on ait critiqué les vers d'EURIPIDE comme mauvais : au contraire elles font voir qu'ils avoient fait une très-vive impression. Il paroît bien par celui d'Hippolyte, *I. Partie, II. Vol. Act. III. Sc. II. p.* 180. qui est encore allégué dans cette Comédie, *ma langue a juré, non mon cœur.* Je prie le lecteur de se rappeller ce que nous avons dit dans les réflexions sur Alceste, & de faire attention, que si ce qui a choqué les modernes dans cette piéce eût paru choquant aux spectateurs Athéniens, ARISTOPHANE qui n'épargne nullement EURIPIDE n'eût pas manqué de le relever. Or c'est ce qu'il n'a jamais fait. Donc les raisons que j'ai alléguées pour justifier Alceste subsistent dans leur entier. Cela me paroît démonstratif : car pour le vers cité ici, quand même j'accorderois qu'ARISTOPHANE le critique, ce qu'il ne fait pas, cela rendroit encore plus forte la preuve que je tire de son silence sur le reste.

ufés, Phérès répond : » Il vous eſt doux » de voir la lumiere ; & croyez-vous » qu'il me le ſoit moins ? » Agathon refuſe donc nettement de ſe trouver à la Fête pour défendre ſon ami.

Euripide abandonné de ce côté-là, a recours à ſon parent qui conſent à l'aller défendre. Agathon veut bien lui prêter ſes ajuſtemens, & l'on habille Mnéſilochus en femme. Il fait jurer Euripide d'accourir à ſon ſecours, ſi l'on vient à le découvrir. Le Poëte jure par l'Æther domicile du Roi des Dieux : ſerment philoſophique. Auſſi paroît-il ſuſpect à Mnéſiloque. Euripide, pour le contenter, dit d'un ton un peu piqué : » Hé » bien je jure par tous les Dieux. Sou- » venez-vous donc, réprend Mnéſilo- » chus, que votre cœur a juré, & non » pas ſeulement votre langue. » Alluſion à un vers d'Hippolyte. On entend auſſi-tôt les cris des femmes dans le Temple de Cérès & de Proſerpine. Elles paroiſſent, & Euripide s'enfuit. Tout le reſte de la piéce eſt ſuppoſé ſe paſſer dans ce Temple, qui s'ouvre pour être vû des ſpectateurs.

Une Athénienne s'avance ſuivie d'un Chœur de ſes pareilles. Elle les anime à célébrer les myſteres des deux Déeſſes.

Cela s'exécute dans la forme des Chœurs Grecs, avec les invocations ordinaires. Il eſt plaiſant que celle qui porte la parole faſſe faire aux autres des imprécations en cérémonie, » contre ceux qui » formeroient quelque deſſein contraire » aux intérêts du peuple... du peuple-» femme, (reprend-elle:) contre ceux » qui voudroient faire leur paix avec les » Perſes *, ou avec Euripide; contre » ceux qui ambitionneroient le pouvoir » ſouverain, ou procureroient au peu-» ple de nouveaux Tyrans. »

A ces imprécations ſingulieres, on en mêle d'autres qui regardent plus particulierement les femmes, par exemple, contre celles qui révéleroient la ſuppoſition d'un enfant par une femme, & choſes ſemblables. Il y a trois ou quatre endroits en cette piéce qui montrent que la ſuppoſition des enfans n'étoit pas rare à Athènes. Le Chœur ratifie ces vœux & ces imprécations.

ACTE III.

Celle qui a porté la parole déclare le réſultat de l'aſſemblée du ſénat féminin:

* Ils étoient alors ennemis d'Athènes.

» Voici le ſujet de la délibération du » jour précédent, dit-elle *; Timoclée » préſidoit, Lyſilla étoit ſécretaire, Soſtrata donnoit ſes concluſions. Qu'on » s'aſſemble le matin du troiſiéme jour » des Fêtes de Cérès, & que l'on délibere d'abord ſur la peine que mérite » Euripide notre ennemi déclaré. Qui » veut parler ? »

UNE FEMME.

Moi.

UNE AUTRE.

Prenez donc cette couronne † avant que de haranguer. Paix, ſilence. Elle crache comme les Orateurs. Elle a l'air de faire une longue harangue.

LA HARANGUEUSE.

Ce n'eſt point l'ambition qui me fait parler, Meſdames, j'en jure par nos Déeſſes; mais uniquement la douleur

---

* Formule ordinaire attachée aux décrets publics. On en trouve pluſieurs exemples dans THUCYDIDE & DEMOSTHENE. LUCIEN a imité cette plaiſanterie d'ARISTOPHANE dans ſon Conſeil des Dieux.

† On verra le même uſage dans les Harangueuſes d'ARISTOPHANE. Les Orateurs prenoient une couronne. Ces deux ſcènes de différentes Comédies ſont des ſatyres contre les Harangueurs de ce tems-là.

que je reſſens de voir que depuis plusieurs années vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce fils d'une vile herbiere : car de quels opprobres ne vous a-t-il pas accablées ? Où ne prend-t-il pas à tâche de vous déchirer ? Attend-t-il même qu'il ait beaucoup de ſpectateurs ? Partout il vous reproche l'adultere, l'amour, le vin, la trahiſon, la démangeaiſon de parler. A l'entendre vous êtes des inſenſées, & le plus grand mal * qui puiſſe arriver aux hommes.

Elle ajoute que les maris en revenant du Théâtre d'Euripide, maltraitent leurs femmes, & les ſoupçonnent de toutes les méchancetés imaginables ; que de-là naiſſent les défiances, les verroux, & les clefs à trois dents à la Laconienne, faites pour ſurprendre. Elle conclut à perdre Euripide par le poiſon ou autrement. Le Chœur donne de grandes louanges à la Femme-Orateur, & l'éleve fort au-deſſus de Xénoclès, fils de Carcinus.

---

* Alluſion à un vers d'Hippolyte, Tome II. page 180. Obſervons qu'ARISTOPHANE ne reprend point dans cette piéce les choſes qui nous paroiſſent répréhenſibles ; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire, ſi les mœurs & l'uſage ne les euſſent juſtifiées.

C'étoit apparemment un Orateur applaudi & critiqué.

Une autre Femme ſe leve pour parler. Elle dit qu'elle n'a rien à ajouter à ce qu'on allégue, ſi ce n'eſt un tort particulier que lui fait Euripide. Comme elle vend des couronnes pour les Dieux, elle prétend que ce Poëte, par ſes impiétés, a décrédité ſon commerce, en perſuadant aux hommes qu'il n'y a point de Dieux. Euripide, ami de Socrate, en avoit pris les ſentimens. Mais Socrate, en niant la pluralité des Dieux, en reconnoiſſoit un; & il eſt croyable qu'Euripide penſoit & parloit de même. Toutefois ce qu'il y a de plus cruel contre Euripide & Socrate dans Ariſtophane, c'eſt l'accuſation d'incrédulité: accuſation indirecte qui ne regardoit que les Dieux du pays. Car les Athéniens ſi libres d'ailleurs & ſi enclins à l'indépendance, juſqu'à rire des avantures fabuleuſes de leurs Dieux, n'entendoient pas raillerie ſur le culte de ces mêmes Dieux honorés dans le pays. Le Chœur, ennemi d'Euripide, ne laiſſe pas tomber cette accuſation.

Incontinent Mnéſiloque déguiſé, prend la parole.* » Je ne ſuis pas ſur-
» priſe, dit-il, de votre courroux contre

» un Poëte qui vous outrage. Périssent
» mes enfans, si je ne les hais autant que
» vous ! Je crois toutefois que nous de-
» vons balancer & comparer nos raisons.
» Nous sommes seules, & il n'y a pas
» à craindre qu'on révéle nos secrets. Je
» parlerai donc librement. Pourquoi,
» je vous supplie, nous choquons-nous
» si violemment pour deux ou trois ba-
» gatelles qu'Euripide aura sçues, tandis
» que nous faisons une infinité de maux
» qu'il ne dit pas ? »

C'est une satyre épouvantable contre le sexe. Car la fausse Femme s'accuse elle-même de crimes énormes. » Euri-
» pide n'a point vu, dit-il, nos infidé-
» lités les plus criantes. S'il maltraite
» Phédre, hé que nous importe ? Il
» n'a point dévoilé nos ruses, ni notre
» adresse à supposer des enfans. »

Avec ce tour caustique, Mnésiloque dit tant de mal des Athéniennes, qu'elles entrent en fureur. On l'accable d'injures pour avoir osé défendre un Poëte, qui a choisi pour sujet de piéces de Théâtre des Ménalippes, des Phédres, femmes détestées, & pas une Pénélope. A quoi Mnésiloque répond. » C'est qu'il
» n'y a pas une Pénélope aujourd'hui,
» & que nous sommes toutes des Phé-

» dres. » Il ajoute qu'il n'a pas dit la milliéme partie du mal qu'il pouvoit dire ; & il continue de plus belle ſur ce qu'il a omis, ſur les meurtres, les parricides, les poiſons, &c. Tel eſt le caractere qu'Ariſtophane veut nous donner des Athéniennes.

Cliſthène, homme efféminé, ſe préſente pour donner un avis important à l'aſſemblée. On le reçoit. Il déclare qu'un homme déguiſé eſt entré au Temple. Mnéſiloque ſe réfugie à l'autel, pour ſe dérober à la fureur des femmes. Il arrache l'enfant des bras d'une d'entr'elles, menaçant de l'égorger ſur l'autel ; & il ſe trouve que ce prétendu enfant eſt un outre de vin. Embarraſſé comment faire ſçavoir à Euripide le danger où il eſt, il ſe ſouvient de la Tragédie de Palaméde *, où Euripide feint que ce guerrier avoit écrit ſes

* Quelques-uns diſent qu'EURIPIDE fit cette Tragédie après la mort de Socrate, & que certains vers dont on fit l'application à ce Philoſophe, ſuivant l'idée du Poëte, tirerent des larmes de toute l'aſſemblée ſur la mort de Socrate. C'eſt ce qui a engagé M. SAM. PETIT à ſe ranger du parti de ceux qui avancent la mort de Socrate juſqu'à la troiſiéme année de l'Olymp. 92. ſous

avantures ſur des morceaux de rames, & qu'il les jettoit en mer dans l'eſpérance que ſon pere Nauplius en trouveroit quelqu'un. Pour railler cette fiction, Mnéſiloque en voudroit faire autant ; » mais où trouver des rames, dit-il ? à » leur défaut briſons ces ſtatues : bois » pour bois, ce ſera la même choſe. » Il continue la parodie juſqu'au bout avec un air Tragicomique digne d'Arlequin.

Pour le Chœur, il fait ſa digreſſion ordinaire vers les ſpectateurs. Le but de ſa harangue eſt de prouver comiquement : 1°. Qu'on a tort de médire du ſexe ; car ſi nous ſommes des peſtes publiques, dit-il, pourquoi nous épouſer ? 2°. Que les femmes valent mieux que les hommes. Ce parallele eſt fort ſatyrique à l'égard de ceux qui ſont nommés. » Nauſimacha, par exemple, l'emporte » ſur Charminus : rien de plus mani- » feſte. Cléophon eſt plus méchant que » Salabaccha. Il n'eſt aucun de vous qui

l'Archonte Glaucippus. A l'égard de la date de Palaméde, il eſt obligé de corriger ou plutôt de contredire ELIEN. Sur ce fondement, il récule la Comédie des *Fêtes de Cérès*, à la quatriéme année de l'Olympiade 92. mais ce fondement eſt trop ruineux pour y inſiſter. Après tout la choſe eſt peu importante.

„ ose entrer en comparaison de valeur „ avec Aristomaque, cette héroïne de „ Marathon, ni avec Stratonice. Mettra-t-on au-dessus d'Eubula quelqu'un „ de ces Sénateurs de l'an passé, qui „ céderent leurs emplois à d'autres ? „ Convenez-en, Messieurs, nous valons mieux que vous. On ne voit point „ de Femme se faire traîner sur un char „ à deux chevaux, après avoir volé cinquante talens au Trésor public. Si elles „ dérobent quelques bagatelles * à leurs „ maris, c'est pour le rendre le même „ jour. Mais qui pourrions-nous montrer parmi vous ? Des voleurs fieffés, „ des turlupins, des débauchés, des dissipateurs, qui sçavent bien moins „ que nous conserver les biens que leurs „ peres leur ont laissés. Du moins sçavons-nous garder nos corbeilles, nos „ navettes, nos quenouilles : & combien de nos héros ne gardent pas leurs „ armes, & jettent leur bouclier dans „ l'action ? „

M. Paulmier † explique admirablement bien cet endroit, & il en tire avec vraisemblance la date de cette Comé-

* Un peu de bled.

† *Exercitation.* PALMERII.

die. Ce n'eſt, dit-il, qu'une énigme *, qui ſous de feints noms de femmes cache des affaires d'Etat récemment arrivées. Le Poëte déſigne donc ici la bataille navale que perdit Charminus † vers l'Iſle de Sima avec perte de ſix trirêmes, contre Antiochus Lacédémonien, la vingtiéme année de la guerre du Péloponnèſe en hyver, & par conſéquent peu de tems, ſelon les apparences, avant cette Comédie. Car Charminus mourut l'été ſuivant à Samos. Or il n'étoit pas permis de railler les morts ſur le Theâtre, comme le remarque un Scholiaſte ſur *la Paix*. Il faut donc que cette piéce ait été jouée du vivant de Charminus peu de tems avant ſa mort. Mais outre cette raiſon qui n'eſt pas ſans replique, puiſqu'Ariſtophane viole quelquefois cette loi d'épargner les morts, il eſt viſible que le Poëte en parlant des Sénateurs qui l'année précédente céderent leurs emplois à d'autres, ne ſçauroit faire alluſion qu'aux quatre cens Adminiſtrateurs de la République ¶ qui furent établis la même année vingtiéme

---

* Ou, gryphe.

† Thucyd. *l.* 8. Voyez les Faſtes ci-deſſus.

¶ Voyez les Faſtes.

de la guerre au préjudice de la Démocratie. Ariſtophane reproche aux Athéniens de l'avoir laiſſé lâchement abolir.

Le Chœur finit en ſe plaignant des hommes ſur un article, c'eſt qu'ils auroient dû aſſigner des places honorables, dans les Fêtes & les cérémonies publiques aux meres des grands hommes, pour les diſtinguer d'avec les meres des mauvais citoyens. » Peut-on ſouffrir, » par exemple, que la mere d'Hyper- » bolus * vêtue de blanc & les cheveux » flottans, ſoit aſſiſe à côté de la mere » de Lamachus ? » De ce paſſage on peut conclure deux choſes : la premiere qu'Hyperbolus vivoit encore, & ne fut tué que quelques mois après dans la ſédition de Samos avec Charminus ; vraiſemblablement Ariſtophane l'eût épargné après ſa mort, ſuivant la loi. La ſeconde, qu'Ariſtophane changeant ici de langage à l'égard de Lamachus qu'il avoit drappé dans d'autres piéces, montre que ce grand homme avoit alors de belles actions qui parloient en ſa faveur.

* Le Vendeur de Lampes.

ACTE IV.

Ce qui reſte n'eſt ni curieux ni beau, du moins pour nous. Ce ne ſont que des parodies & des tours de ſoupleſſe pour rendre Euripide ridicule de tout point. Mnéſiloque s'ennuye de ne le pas voir voler à ſon ſecours. » C'eſt qu'il rougit » du froid Palaméde *, dit-il; cher- » chons quelqu'autre Tragédie pour l'at- » tirer... Ah, rien de mieux imaginé; » contrefaiſons Héléne: auſſi-bien ai-je » un vêtement conforme au ſien. » Il faut remarquer que le Chœur n'a laiſſé Mnéſiloque en repos à l'autel qui lui ſervoit d'aſyle, que juſqu'à ce qu'on eût le tems d'aller au Prytanée pour faire venir quelque femme de grand Magiſtrat avec des Licteurs.

Mnéſiloque ſous le perſonnage d'Héléne s'imagine voir le Nil & l'Egypte, comme celle d'Euripide †, & fait une ſcène comique & de *cocq-à-l'âne*, avec

---

* En effet, EURIPIDE dans la diſpute pour cette piéce ne fut nommé que le ſecond, & fut vaincu par Xénoclès: ce qui met ELIEN de fort mauvaiſe humeur contre les Juges des prix. ELIEN, l. 1. c. 8. VAR. HIST.

† Voyez l'Héléne d'EURIPIDE, Tom. V.

une autre femme qui n'eſt point au fait de cette nouvelle ruſe. Euripide qui ſurvient entre dans l'eſprit de ce jeu. Il demande à être introduit, comme le *Ménélas* de ſa Tragédie; autre jeu de même goût pour plaiſanter ſur la reconnoiſſance de Ménélas & d'Héléne. » N'eſt-ce pas ici, dit-il au Chœur, le » Palais de Protée Roi d'Egypte? » Une des femmes répond qu'il extravague, & que Protéas eſt mort depuis dix ans. Ce *quiproquo* reſſemble à celui de Martial le Poëte, pris pour un Martial faiſeur de gans par la Comteſſe d'Eſcarbagnas *. Protéas, fils d'Epiciclès & Général Athénien, s'étoit trouvé au combat de Sybote **, contre ceux de Corinthe & de Corcyre †. Dès la premiere année de la guerre du Péloponnèſe il avoit aſſiégé Méthone ¶; il vécut donc dix ou onze ans depuis.

Durant le badinage d'Euripide déguiſé en Ménélas, arrive la femme du

* Chez MOLIERE

** Sybote, Iſle devant Leucade ou Saint Maure dans la mer Ionienne, près de l'Epire.

† THUCYD. l. 1.

¶ Méthode, ville du Péloponnèſe, ſur le bord occidental de la Meſſénie.

Magiſtrat avec un Licteur *. Cela déconcerte un peu le nouveau Ménélas qui vouloit ramener ſa nouvelle Héléne. Il ſe retire donc; mais il lui promet de la ſecourir, bien aſſuré de ne pas demeurer court en fait de ruſes & de ſtratagêmes.

La Prytanienne livre Mnéſiloque au Licteur, qui le lie, avec ordre de le garder à vûe & d'écarter † tous ceux qui s'en approcheroient. Le Chœur flatté de l'eſpoir d'une vengeance ſignalée décrit dans un divertiſſement une partie de ſa danſe, de ſes tours & retours : mais il ſeroit difficile d'en tirer plus de lumieres que ce que nous en avons dit au ſecond Diſcours ¶. Ce qu'il y a de remarquable dans ce morceau, c'eſt un mot ſur le jeûne du troiſiéme jour des Fêtes de Cerès, » jeûne que » Pauſon même obſerve, dit le Chœur. » Pauſon étoit un homme ruiné, qui méritoit apparemment de l'être.

---

* Ces Licteurs étoient Scythes. Ils gardoient la ville au nombre de mille, & avoient leurs cazernes dans le marché.

† A coups d'étrivieres.

¶ Second Diſcours à l'article du Chœur, Tom. I.

ACTE V.

Le Licteur Scythe de nation, & parlant un Grec barbare, menace & insulte Mnésiloque en Garde impitoyable. Mais le captif s'avise de contrefaire l'Androméde d'Euripide *, parce qu'il est lié comme elle; & l'on voit Euripide arriver en vrai Persée. La fausse Androméde fait son rôle avec des plaintes comiques, au sujet du Scythe, monstre plus cruel que celui qui se disposoit à dévorer la vraye Androméde. Mais le Personnage de Persée ne réussissant pas à Euripide, il prend celui d'Echo, personnage de la même Tragédie. » Je suis, dit-il, Echo » la babillarde, qui l'an passé, dans ce » même lieu †, servis si bien Euripide. » Gémissez donc ma fille. »

MNESILOQUE.

Et vous, ayez soin de répéter mes gémissemens.

EURIPIDE *Echo.*

C'est mon affaire: commencez.

---

* L'Androméde d'EURIPIDE Tragédie perdue, qu'ARISTOPHANE parodie en cette Scène.

† Donc EURIPIDE avoit donné son Androméde l'année précédente 20. de la guerre, & sur le même Théâtre.

MNESILOQUE.

Nuit ſacrée, que ta courſe eſt longue, & que ton char roule lentement ſur le dos de l'Æther étoilé, & du vénérable Olympe. *

EURIPIDE *Echo.*

Olympe.

L'on entrevoit aſſez le goût de cette parodie, & la malice d'Ariſtophane à relever l'endroit foible d'Andromede. Après un jeu badin Euripide redevenu Perſée, ſe montre derechef; mais cet artifice ne réuſſiſſant pas plus que les autres, il s'éloigne pour en imaginer un nouveau. L'intervalle eſt court. Il revient & ſe préſente ſans déguiſement. Il offre la paix aux Dames, promettant de ne plus dire de mal du ſexe dans ſes vers; à condition qu'on relâchera ſon parent Mnéſiloque : ſinon il les menace de révéler tous leurs déportemens à leurs maris, quand ils ſeront revenus de la guerre. Suivant les conjectures que j'ai expoſées ſur la date de cette Comédie, les Athéniens étoient alors occupés en trois endroits : 1°. à ſe défendre des incurſions que faiſoient Agis & les La-

* Ce tour ridicule eſt dans le goût de la parodie.

cédémoniens postés à Décélie, dont ils s'étoient rendus les maîtres ; 2°. au siége d'une ville de Chio ; 3°. à une guerre vers l'Hellespont.

Les femmes se laissent gagner, ou feignent de se rendre aux conditions du Poëte. Mais il s'agit de tromper le soldat. Euripide en fait son affaire, & sur le champ déguisé en vieille, il trouve le moyen d'écarter le Licteur, & de rendre la liberté à Mnésiloque. Du reste cette piéce paroît avoir été jouée aux Fêtes Dionysiales, vers le commencement du printems, sur la fin de l'hyver : car il y est fait mention d'hyver & d'hirondelle. De plus, la Comédie suivante a été certainement représentée aux Fêtes Lénéennes, sur la fin de l'automne, la même année. Or les deux n'ont pu être jouées aux mêmes Fêtes.



LYSISTRATA,*

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Représentée la vingt-uniéme année de la guerre du Péloponnèse, la premiere de l'Olymp. 92. sous l'Archonte Callias après Cléocritus aux Fêtes Lénéennes. †

COMEDIE critique pour le fonds & les circonstances. On ne peut ni ne doit en parler beaucoup. Parcourons légerement quelques Scènes. La piéce roule sur la Paix au moyen d'une fiction

* On appelle ici *Lysistrata*, & non pas *Lysistrate*, pour mettre entre deux noms fort différens, la différence qui convient.

† Cette date est autant assurée qu'elle peut l'être. On la tire d'un de ces anciens monumens qui expliquent en peu de mots le sujet de la piéce. Celui-ci a vu le jour pour la premiere fois par les soins de M. KUSTER qui l'a déterré dans un ancien Manuscrit. Ces sortes de monumens sont plus croyables que toutes les conjectures des Sçavans. Toutefois Messieurs PAULMIER & SAM. PETIT ne s'éloignent pas beaucoup de cette date dans leurs conjectures. Le second fixe *Lysistrate* à la quatriéme année de l'Olymp. 92. en errant conséquemment, & le premier à la se-

du même genre que celle des *Harangueuſes* *. Lyſiſtrate femme d'un des premiers Magiſtrats d'Athènes s'eſt miſe en tête de contraindre la Gréce à faire la Paix ; & le moyen qu'elle imagine, c'eſt d'engager toutes les femmes des villes ennemies à ſe ſéparer de leurs maris, juſqu'à ce que le traité général ſoit conclu. Elle avoit déja tramé ſa conſpiration avec celles d'Athènes de vive voix, & avec les étrangeres par meſſages. Le jour de l'exécution arrive. Tout réuſſit ſuivant ſes deſirs : les Athéniennes s'emparent de la citadelle où étoient les tréſors publics, réſolues d'empêcher qu'on n'en tire rien pour les frais de la guerre. On aſſiége la citadelle. Lyſiſtrate ſe défend en Général d'armée. Un de ces Magiſtrats extraordinaires qu'on créoit dans les tems difficiles de la République, & qu'on nommoit *Proviſeurs* †, ne peut venir à bout de rien gagner ſur l'eſprit de ces femmes conjurées, ni par menaces, ni par prieres.

---

conde année de la même Olympiade. Le détail fera bien voir qu'elle ne peut en effet avoir été jouée que dans le cours de ces quatre années.

* Voyez les *Harangueuſes* ci-deſſous.

† Πρόβουλος. Voyez THUCYD. l. 8.

Cependant les Ambaſſadeurs de Sparte arrivent. Les Athéniens de leur côté ſont contraints de nommer leurs Plénipotentiaires ; & Lyſiſtrate ſe rend l'arbitre du ſort de la Gréce. Après quelques conteſtations, le Traité eſt conclu ; tout rentre dans l'ordre accoutumé ; & le ſpectacle finit par un feſtin que donne Lyſiſtrate.

Cette fiction, auſſi-bien que celle des *Acharniens*, de la *Paix*, & des *Harangueuſes*, montre avec quelle hardieſſe Ariſtophane oſoit parler publiquement en plein Théâtre des affaires les plus délicates de l'Etat, plus eſtimable ſans doute s'il n'eût pas dégradé ſa liberté comique, par une licence affreuſe & par des peintures abominables, qui le rendront toujours l'horreur & l'exécration de tout Lecteur qui aura un peu de modeſtie & de nobleſſe dans les ſentimens.

La premiere Scène eſt d'un art digne de la Comédie la plus épurée ; Lyſiſtrate avec un air ſombre ſe promene vers la citadelle, comme ſi elle rouloit de grands projets dans ſa tête. Elle attend avec impatience les femmes qu'elle a convoquées à ce jour marqué pour exécuter ſes deſſeins. Calonice en femme

plus gaïe & moins politique fait le contraste avec elle ; & lui demande d'où vient cette triste rêverie, & pourquoi cette assemblée. L'autre découvre peu à peu ses projets. On voit arriver aussi-tôt de differens endroits plusieurs étrangeres, entr'autres une illustre Lacédémonienne nommée Lampito *. Elle étoit fille, femme, & mere de Roi ; fille de Léotichidas, femme d'Archidamus, mere d'Agis. Elle est suivie d'une Béotienne, d'une Corinthienne, & d'une Scythe. Après une longue délibération & de grands détails pour venir au fait, Lysistrate les engage toutes à jurer qu'elles observeront la loi qu'elle propose. Elle-même prononce la formule du serment, & les autres la répétent à mesure qu'elle est prononcée vers pour vers.

On parle dans cette Scène des maris absens. L'une dit que le sien garde *Eucratès* † dans la Thrace, expression qui étoit passée en proverbe, pour signifier garder avec soin une chose prête à s'é-

* PLATON dans le premier Alcibiade, en parle à peu près comme le Poëte.

† Nous avons déja vu dans les *Chevaliers* que cet *Eucratès* Trésorier s'étoit tiré d'un mauvais pas en s'évadant. ARISTOPHANE tourna son évasion en proverbe.

chapper. Ariſtophane laiſſe entendre par cette figure fine & médiſante, qu'il y avoit des troupes Athéniennes occupées à roder dans la Thrace pour empêcher les Chalcidiens de cette contrée de remuer & d'abandonner le parti de la République, comme ils avoient deſſein de le faire après la malheureuſe expédition de Sicile. Car il faut ſe ſouvenir ici de ce qu'on a dit pluſieurs fois ſur cette expédition. Elle penſa perdre Athènes. Après cet échec ſes alliés leverent le maſque, & ſongerent à l'abandonner. Auſſi la principale attention de la République fut de tâcher à les retenir par l'eſpoir ou par la crainte. *

Une autre femme dit que ſon mari eſt depuis ſept mois à Pyle. Pyle éloignée de vingt-lieues de Lacédémone, étoit en effet le mur de diviſion qui ſéparoit tous les cœurs, & tous les intérêts de la Gréce. C'étoit preſque l'unique obſtacle à la paix, parce que les Lacédémoniens vouloient ravoir cette ville, quelque prix qu'il en dût coûter ; & que les Athéniens s'obſtinoient à la garder,

* Voyez cette Hiſtoire dans THUCYD. l. 8. & PLUTARQUE dans Nicias. Elle nous jetteroit trop loin.

quoiqu'il en pût arriver. Elle ne retourna à ses premiers maîtres que l'an 23 de la guerre * sous l'Archonte Dioclès, c'est-à-dire, environ deux ans depuis la date de cette piéce. On y parle encore de la défection d'Alcibiade. Cette révolte étoit toute récente. †

Lampito fait entendre que tant que les Athéniens auront de l'argent, ils ne voudront jamais la paix. Ils en avoient en effet une assez grande quantité; malgré tout ce que vingt ans de guerre, la malheureuse expédition de Sicile, & les dépenses ordinaires tant des jeux publics, que des spectacles, en avoient dû consommer. Suidas dit sur ce passage qu'il y avoit encore mille talens de réserve dans la citadelle. Aussi les Athéniens fiers de leurs richesses & de leur pouvoir soutinrent assez gayement sept années de cette horrible guerre qui bouleversoit la Gréce.

Lysistrate répond à l'objection sur l'argent, qu'elle a pourvû à tout, & que bientôt les vieilles Athéniennes s'empareront de la citadelle, & du Temple

* DIODORE l. 13.

† THUCYD. l. 8. la place au commencement de la vingtiéme année de la guerre.

de Minerve, pour ôter aux Athéniens la ressource de leur trésor. Aussi-tôt elle exhorte la Lacédémonienne à confirmer la conspiration par un serment qui est une parodie de celui des *sept Chefs au siége de Thébes* dans Eschyle *. Elle le cite elle-même. Mais pour rendre la chose plus comique, on fait appercevoir à Lysistrate que les sept ennemis de Thébes jurerent sur une victime immolée dans un bouclier, & qu'un bouclier n'est pas un appareil convenable pour jurer la paix. On se borne donc à une coupe remplie de vin, où l'on jure de ne pas mettre une goutte d'eau, & l'on commence le serment en question.

Dans la Scène du Chœur, où les vieillards font un bucher à la porte de la citadelle, afin de contraindre les femmes d'en sortir, il y a quelques sentences d'Euripide parodiées. On y fait de plus mention de la prise de la citadelle par Cléomenès Lacédémonien. † Cet événement étoit arrivé un siécle aupa-

* C'est un des plus sublimes morceaux de l'antiquité. LONGIN l'a cité. Voyez les sept Chefs devant Thébes seconde partie & volume 5. p. 196.

† HERODOT. Terpsic.

ravant. La citadelle étoit d'abord la ville même. C'eſt pourquoi on l'appelle *la Ville* dans cette Scène.

Un Chœur de femmes accourt au ſecours de ſes compagnes aſſiégées, portant des vaſes pleins d'eau pour éteindre le feu. Il ſe fait un entretien & un combat comique entre l'un & l'autre Chœur, les vieillards & les femmes. Les uns combattent avec le feu, & les autres ſe défendent avec l'eau.

Le Magiſtrat extraordinaire, ou le *Proviſeur*, arrive à l'improviſte fort ſurpris de ce tumulte de femmes, & de ce bruit de guerre pareil aux folies des fêtes de Bacchus ou d'Adonis. Il parle de l'Orateur Démoſtratus qui mit en avant le décret pour conclure l'expédition de Sicile dans un jour deſtiné à pleurer Adonis, ce qui fut d'un mauvais préſage. Il dit qu'il ne faut pas s'étonner que les femmes ſoient méchantes, puiſque les hommes leur donnent eux-mêmes de ſi méchans exemples. Comme on ſe met en devoir de briſer les portes du Temple, Lyſiſtrate ſort volontairement, ſe montre avec intrépidité, & fait tellement face à tous les Gardes qu'ils n'oſent en approcher. Elle eſt ſuivie à l'inſtant d'une troupe de femmes

qui les met en fuite. On entre en éclairciſſement. Lyſiſtrate déclare qu'elle s'eſt emparée de la ville & des tréſors, « afin » que Piſander & ſes pareils, les quatre » cent Adminiſtrateurs toujours prêts à » exciter de nouveaux troubles, n'ayent » plus lieu de remuer & de voler. » Cela eſt hardi. Ce Piſander étoit fort timide *. La crainte qu'il avoit des armes avoit paſſé en proverbe. *Plus timide que Piſander.* Il étoit d'une taille fort avantageuſe, & auſſi orgueilleux que craintif. Il portoit une triple aigrette, & de fort belles armes, afin de ſe donner un air de Héros, quoiqu'il ne fût rien moins. On l'appelloit l'Aſne Cnidien. Ariſtophane le pince ſouvent. Il ſuffit d'en faire ici la remarque. Piſander s'enfuit † l'an 21 de la guerre, lorſqu'on eut aboli le gouvernement tyrannique des quatre cent où il avoit part.

LYSISTRATE.

Non, nous ne ſouffrirons plus qu'on pille le tréſor public.

LE MAGISTRAT.

Hé que faites-vous autre choſe? Vous l'enlevez.

---

* SUIDAS après Xénophon.

† THUCYD. l. 3.

LYSISTRATE.

Nous en ferons les dépofitaires.

LE MAGISTRAT.

Vous, les dépofitaires !

LYSISTRATE.

Quel inconvénient y trouvez-vous ? Les femmes ne gouvernent-elles pas les biens des familles ?

LE MAGISTRAT.

La chofe eft fort différente.

LYSISTRATE.

En quoi ?

LE MAGISTRAT.

Le tréfor public eft le nerf de la guerre.

LYSISTRATE.

Qu'avons-nous befoin de guerre ?

LE MAGISTRAT.

Pour le falut de la République.

LYSISTRATE.

Nous nous chargeons de la fauver par d'autres moyens.

LE MAGISTRAT.

Vous ?

LYSISTRATE.

Oui, nous-mêmes.

LE MAGISTRAT.

L'Etat feroit bien à plaindre.

Lyfiftrate raconte comment durant le

cours de la guerre les femmes demandant à leurs maris quel étoit le résultat des délibérations, si l'on ne finiroit point la guerre avec Lacédémone, & ce que signifioit le décret qu'on écrivoit sur la colonne *; n'en avoient reçu pour réponse que des regards impérieux, & des ordres de se mêler de leurs affaires; que cependant elles sentoient bien à quel point de décadence le gouvernement étoit tombé; qu'elles prenoient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les tristes conséquences de leurs téméraires délibérations; mais que leurs humbles remontrances n'aboutissoient qu'à les irriter, & à les aigrir; qu'enfin à force d'entendre dire par toute l'Attique qu'il n'y avoit plus d'hommes dans l'Etat, ni de têtes pour gouverner, lasses de leur longanimité poussée à bout, il avoit pris en gré aux femmes de se saisir du gouvernement, & de sau-

* On gravoit sur une colonne les traités avec les ennemis. Il s'agit peut-être ici du fameux Traité des Athéniens & des Spartiates conclu le dixiéme année de la guerre de Péloponnèse, ou plutôt de ce qu'on avoit écrit sous ce décret par le conseil d'Alcibiade; ce qui ranima la guerre après bien des défiances qui avoient précedé. THUCYD. *l.* 5.

ver la Gréce de ses propres fureurs, malgré qu'elle en eût. » Car enfin (dit » cette nouvelle Heroïne) jusqu'à quand » souffrirons-nous ? Si vous daignez » écouter nos conseils sensés, & de- » meurer en repos comme nous, vous » serez les maîtres, & nous vous ren- » drons l'administration des affaires. »

Le Ministre d'Etat veut répliquer. Mais la Dame Athénienne lui ferme la bouche, & pour le rendre plus ridicule aussi-bien que tous les administrateurs de la République, elle lui propose de l'habiller en femme, & lui dit qu'il faut qu'il en passe par-là, ou qu'il renonce au Gouvernement. Jamais y eut-il aucun Etat où l'on ait parlé avec cette liberté ?

Lysistrate secondée par le Chœur des femmes témoins de son triomphe, redouble ses coups de langue & terrasse le Magistrat par la force des raisons, ou pour mieux dire, des railleries sanglantes. Elle prouve que les femmes sont seules capables de rétablir les affaires: la preuve est burlesque; c'est que les choses étant aussi brouillées qu'on les suppose, le sexe accoutumé à démêler les écheveaux sçaura seul en venir à bout par l'adresse & la patience; qu'il faut commencer d'abord par imiter les fem-

mes dans le travail de leurs laines. Elles les lavent ; il faut de même purger l'Etat de ces hommes ambitieux qui pour parvenir à la Magiſtrature commettent d'horribles indignités ; qu'enſuite il faut tout réunir, tout raſſembler, & contraindre tout à concourir au bien commun. De pareilles métaphores n'appartiennent qu'à Ariſtophane.

Vers la fin de la Comédie les Ambaſſadeurs de Sparte viennent parler de paix. Lyſiſtrate au milieu des Lacédémoniens & des Athéniens, qui ſont obligés de recourir à elle comme à l'arbitre ſouveraine, expoſe les démêlés. Le Chœur des femmes l'exhorte à recevoir poliment les Lacédémoniens, & non pas avec hauteur comme l'avoient fait les Athéniens au ſujet de Pyle du tems de Cléon & depuis. Elle prend la parole, & fait ſouvenir les Spartiates des ſervices qu'ils avoient reçus d'Athènes, ſur-tout lorſque Cimon * fils de Miltiade alla les ſecourir avec quatre mille hommes contre les Meſſéniens. D'un autre côté elle rappelle aux Athéniens les bons offices que leur a

* ARISTOPHANE ici. THUCYD. liv. I. & PLUTARQUE dans Cimon.

rendus Lacédémone. Elle exhorte les uns & les autres à s'entr'aimer. Tous y consentent; mais les Lacédémoniens redemandent Pyle; & les Athéniens loin d'accorder cette place, demandent à leur tour Echinus *, une des villes dans le Golphe de Malie, & quelques places du territoire de Mégare: ce qui met fort en colere les Députés de Sparte. Lysistrate sans entrer dans cette discussion leur promet d'accommoder toutes choses, & les invite à un festin. La piéce finit par des Cantiques.

---

* Echinus se trouve en quatre endroits: 1. il y a une Isle de la mer Egée de ce nom; 2. une ville de l'Acarnanie; 3. une ville de la Phthiotide; 4. une ville dans le Pentapole d'Afrique. Il est manifeste que ce n'est pas cette derniere que demandoient les Athéniens, & il y a apparence que c'étoit la troisiéme; puisqu'il est dit un moment après, qu'ils demandoient encore des villes dans le Golphe de Malie, qui est un Golphe de la Phthiotide. (Voyez la Carte.)



LES GRENOUILLES, COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée l'an 26. de la guerre du Péloponnèse, la troisiéme année de la 93. Olympiade sous l'Archonte Callias après Antigènes. La preuve est tirée d'un Scholiaste, & d'Aristophane même.

VOICI la seconde piéce d'Aristophane contre Euripide. Dans les *Fêtes de Cérès*, il est joué comme un homme souple & fin. Dans les *Grenouilles* on le joue principalement comme Poëte. Sans entrer ici dans des discussions purement conjecturales, & incapables de satisfaire un Lecteur sensé, il est certain que le Poëte comique haïssoit le tragique soit que celui-ci fût ami de Socrate, soit qu'il eût eu quelque démêlé avec Aristophane, soit que le proverbe ancien eût lieu alors comme toujours, à sçavoir qu'un bel esprit ne sçauroit en souffrir un autre. Cette haine

éclate aſſez dans toutes les Comédies que nous avons parcourues. Il ne s'agit que d'examiner ſi les railleries ſont auſſi juſtes qu'elles ſont piquantes.

ACTE PREMIER.

Bacchus enharnaché en Hercule * la maſſue à la main, la peau de lion ſur le dos, par-deſſus un habit de pourpre avec le cothurne tragique, ſe montre ſur la Scène ſuivi de ſon valet Xanthias qui eſt amené exprès pour faire rire le peuple. Car il eſt monté ſur un âne, & il porte ſur ſa tête un paquet de hardes ou le lit de ſon maître. Il lui demande permiſſion de dire quelque choſe de comique pour apprêter à rire aux ſpectateurs, ou d'agréable pour les réjouir. » Tout ce qu'il » te plaira, dit Bacchus, pourvu que tu » ne te plaignes pas de ton fardeau. » Cette premiere Scène où il y a beaucoup de bouffonneries poliçonnes, & de traits allégoriques contre les Poëtes qui faiſoient ainſi porter des paquets en plein

* Cet habillement ſi peu convenable à Bacchus, eſt produit exprès pour rendre ridicule quelque Poëte tragique (peut-être EURIPIDE) qui avoit ainſi habillé Bacchus.

Théâtre pour en tirer quelque ſujet de plaiſanterie eſt une de ces Scènes dont le plaiſant a diſparu pour nous. Il en eſt de même de tout ce que Bacchus dit à ſon valet pour lui prouver que l'âne porte tout. Il y a ſeulement un mot remarquable qui reviendra encore dans la ſuite ſur la bataille navale que les Athéniens, ſous la conduite de Conon, avoient gagnée la même année * auprès d'Arginuſe ſur les Lacédémoniens. Les eſclaves y avoient fait merveille. On les avoit mis en liberté pour récompenſe, & ils étoient cenſés citoyens ſur le même pied que ceux de Platée. Sur quoi Xanthias dit que s'il eût eu le bonheur de ſe trouver à cette bataille, il ne ſeroit pas auſſi malheureux qu'il l'eſt. C'eſt cette facilité des Athéniens à donner le droit de Bourgeoiſie à des eſclaves qui déplaît à Ariſtophane.

Bacchus frappe à une porte. Hercule

* Arginuſe, ville d'Eolide à l'oppoſite de l'Iſle de Lesbos. Ce combat fut donné ſous l'Archonte Callias ſucceſſeur d'Antigènes. (XENOPH. *l.* 1. *Helen.*) donc il aſſure la date de cette Comédie telle qu'on l'a aſſignée. Il importe peu pour le combat de ſçavoir s'il ſe donna près d'Arginuſe ville d'Eolide, ou bien près des trois Iſles Arginuſes de STRABON.

ouvre & se met à rire de voir Bacchus qui lui ressemble. Après quelques paroles bouffonnes & indécentes, le Dieu du vin déclare son projet qui est d'aller aux enfers pour en tirer Euripide, parce qu'on se plaint qu'il n'y a plus de bons Poëtes tragiques à Athènes *. » Quoi, » répond Hercule, Jophon ne vit-il » plus ? C'est le seul passable, dit Bac- » chus. » Jophon étoit un des fils de Sophocle ; il avoit hérité de ses écrits, & il en faisoit aussi de bons. Aristophane le raille ici par une louange équivoque, en faisant dire au Dieu qu'il ignore si les piéces du fils ne sont point celles du pere ; & il apporte cette raison pour ne pas tirer Sophocle des enfers préférablement à Euripide. Il veut auparavant avoir le cœur net sur ce que le fils sçait faire. D'ailleurs, ajoute-t-il, Euripide fin comme il est ne manquera pas de vouloir me suivre, au lieu que Sophocle est sans doute aussi simple chez les morts, qu'il l'étoit sur la terre.

Hercule continue à demander des nouvelles de Poëtes tragiques : » Ce » qu'est devenu Agathon ? Hélas, il est

---

* Bacchus y est intereßé, parce que les Tragédies se représentoient dans ses fêtes.

» mort. Et Xénoclès & Pythangelus ? » Comme ceux-ci étoient Poëtes médiocres, Xanthias toujours chargé de son fardeau dit plaisamment, » l'on pense » à eux, & l'on ne songe pas à moi qui » n'en puis plus. » C'est son mot éternel. Bacchus en humeur de railler donne sur les doigts à tous les Poëtes vivans, qu'il dit n'être plus que des jaseurs, des hyrondelles, des corrupteurs du bon goût, des gens qui n'ont pas la force de produire des sentences vigoureuses telles que celle-ci * : » Ma langue a juré, » mon cœur ne l'a pas fait. » Aristophane en veut, comme on le reconnoît, à Euripide. Mais il le perd bientôt de vûe pour offrir un spectacle bien singulier & bien étrange. Bacchus veut aller aux enfers. Il en demande le chemin. On lui en enseigne plusieurs, le fer, le poison, le précipice ; le tout d'une maniere burlesque. Enfin Hercule lui montre le vrai chemin qu'il a tenu avec Thésée. C'est par le Styx ; & il l'avertit qu'il faut payer Caron. Sur quoi Bacchus fait en passant une réflexion sur la puissance universelle :

* Vers de l'Hippolyte d'EURIPIDE, souvent repris. Voy. vol. II. pag. 168.

> * De ce rien précieux
> Plus puissant que l'Amour qui peut tout sur les Dieux.

Ce qui a fait dire au Caron de l'Alceste † Françoise :

> Et ce n'est pas assez de payer sur la terre,
> Il faut encor payer au delà du trépas.

Alcide fait à Bacchus une peinture de tout ce qu'il verra, des monstres qui se présenteront, du séjour des coupables, & des Champs Elysiens, source de malice contre deux Poëtes qui ne devoient pas s'attendre à se trouver là. Car après avoir parlé des parjures, des scélérats, des fils qui frappent leurs peres, & des autres habitans du Tartare, on y met encore ceux qui transcriroient un seul mot des Poësies de Morsimus, & l'on voudroit y mettre ceux qui apprendroient la Pyrrhique de Cinésias. L'on place aux Champs Elysées ceux qui sont initiés aux mysteres de Cérès : & Xanthias qui ne songe qu'à son fardeau qui l'accable, dit qu'il devroit bien y être lui, puisqu'il est l'âne qui porte les

---

* La Fontaine.
† Alceste, Opera de Quinaut.

myſteres, c'eſt-à-dire, ce qui eſt néceſſaire pour être initié. Ces railleries qui n'épargnent ni profane ni ſacré, font voir à découvert le génie de la Comédie d'alors.

Bacchus inſtruit prend congé d'Hercule, & ordonne à Xanthias de reprendre ſa malle qu'il vient à peine de mettre à terre par ſa permiſſion. Il conſent toutefois qu'il la donne à porter à quelque mort : imagination groteſque. Il en paſſe un qu'on tranſporte. Bacchus l'aborde, & lui propoſe la choſe. Mais le mort répond gravement qu'il faut convenir du prix ; & il demande deux dragmes ſans en rien rabattre. Car il jure qu'il aimeroit mieux revivre que de ſe contenter de neuf oboles, ou de trois quarts *. Xanthias indigné de voir un homme ſi avare tout mort qu'il eſt, prend ſon parti, & remet ſon fardeau ſur ſes épaules.

Caron paroît, (grande bizarrerie, comme on voit) & il appelle les paſſans d'un air tragi-comique. » Qui vient » ici du ſein de la miſere & du trouble, » dans le ſein du repos & du bonheur ?

* Alluſion à quelque vieillard avare. Deux dragmes vingt ſols ou douze oboles.

» Qui vient dans l'heureux séjour de » l'oubli, &c. Moi, dit Bacchus. » Caron après quelques pointes le reçoit dans sa barque : mais il ne veut point du valet, à moins qu'il ne se soit trouvé au dernier combat naval * : & comme Xanthias n'y a point été, il est contraint de faire le tour du Styx, & d'attendre son maître à un lieu marqué où sont les cabarets. Car Bacchus n'avoit pas manqué de s'informer de sa route, & des auberges. Il est obligé malgré qu'il en ait de prendre la rame; & on lui promet pour le dédommager qu'il va entendre la plus charmante musique du monde. Ces nouveaux Cignes, comme les appelle Caron, sont des Grenouilles, & ces Grenouilles font un Chœur. C'étoient des Acteurs déguisés en Grenouilles avec des masques assez ressemblans à quelques Poëtes qu'Aristophane veut rendre ridicules, si pourtant ces Acteurs se montrent : car un Scholiaste prétend que non. Toute leur Scène consiste à chanter leur musique *Grenouillere* pour faire enrager Bacchus. †

---

* Près d'Arginuse.

† C'est uniquement cette Scène de farce, qui bien qu'assez courte a donné le nom à toute la

Ennuyé de les entendre il arrive enfin à bord, paye Caron, & appelle Xanthias. Celui-ci accourt tout essoufflé. Où sommes-nous? Ils se trouvent au milieu des ténébres, & dans un lieu d'horreur. Ils voyent des parjures, & des parricides. Mais ils ne découvrent point d'abord les monstres dont Hercule avoit prétendu faire peur à Bacchus. Cependant le valet croit bientôt en appercevoir d'horribles, ce qui fournit un jeu de Théâtre bouffon. Car le Dieu qui avoit fait le fanfaron tremble de frayeur, & prie un de ses Prêtres qu'il rencontre par hazard de le sauver, à condition de boire avec lui. Le spectre disparoît, & Xanthias s'écrie. » Nous pouvons bien » dire comme l'Acteur Hégeloque, après » la tempête nous voyons *le chat*, je » veux dire le calme. » C'est un vers d'Euripide * où le mot Grec est équivoque dans la prononciation. L'Acteur avoit mal prononcé. Plusieurs autres Poëtes Comiques badinerent sur la mê-

piéce. D'où je conclus qu'il falloit qu'il y eût beaucoup de jeu & de spectacle pour faire rire le peuple aux dépens de quelques Poëtes ou Philosophes Athéniens.

* Vers 179. de la Tragédie d'Oreste. *γαλήν ὁρῶ video serenitatem, γαλῆν ὁρῶ video felem.*

me équivoque aux dépens d'Euripide. Cet exemple ſuffira pour juger d'autres pareils badinages qui ne nous touchent plus, & que j'omets pour être court & ne pas ennuyer : car je ſuis bien éloigné de donner un commentaire ſur des minuties qui ennuiroient, tandis qu'on peut aſſez voir par le fil & le génie de cette Comédie qu'elle eſt faite exprès contre Euripide. L'on me permettra encore un mot ſur le comique burleſque de cette Scène, c'eſt que Bacchus s'obſtine à ne pas revenir de ſa peur, que ſon valet ne lui ait juré que le ſpectre a diſparu. Bacchus même y ajoute un trait ſanglant *, à ſçavoir ; que ſon miniſtre a eu plus de peur que lui : & quand il ſe plaint du Dieu ennemi qui l'a mis en ce danger, on lui répond que c'eſt l'Æther, & d'autres noms pareils dont ſe ſervoient Socrate & Euripide pour exprimer la Divinité. C'eſt qu'Ariſtophane a toujours en vûe les Philoſophes, & les ſectateurs de Socrate.

* Trait cruel contre les Miniſtres de Bacchus. C'eſt la fable qu'ARISTOPHANE attaque, & dont il rit avec les Athéniens, tandis que lui & eux accuſent d'impiété Socrate, comme n'adorant pas les Dieux du pays. Voyez le morceau de PLUTARQUE dans la concluſion générale.

On entend le ſon de la flûte ; & le vrai Chœur paroît *. Il eſt compoſé de gens initiés qui célébrent les Orgies de Bacchus, choſe conforme au tems, puiſque cette Comédie fut jouée aux Bacchanales Lénéennes ſur la fin de l'automne & dans les champs. Ce Chœur, qui ſe partage en deux demi-Chœurs, n'eſt pas ſans médiſance, ſurtout quand il écarte les profanes. Mais il faudroit tout rendre : ce qui n'eſt pas faiſable. Il en veut aux impies, aux mauvais Comédiens, aux ſéditieux, aux avares, à l'étranger Archédemus † qui avoit du crédit dans l'Etat, & particulierement à

---

* Le Chœur de Grenouilles qui a donné le nom à la piéce, ne joue que dans une ſcène, & ne reparoît plus (s'il eſt vrai qu'il ait paru.) Un autre Chœur lui ſuccéde pour tenir le dé dans toute la piéce. Cela n'eſt pas nouveau dans ARISTOPHANE, ni même chez les Tragiques. Le premier Chœur dans l'Œdipe de SOPHOCLE n'eſt pas celui qui regne dans toute la piéce. Le nouveau eſt qu'un Chœur paſſager ait donné ſon nom à la Comédie des Grenouilles.

† Archédemus étoit conſidérable dans la République, & gouvernoit alors Décélie (à la 26 année de la guerre. XENOPH. l. I.) ARISTOPHANE dit plaiſamment, *ne dirons-nous rien de cet Archédemus, qui depuis ſept années n'a pas encore montré ſes dents, je veux dire, ſon*

trois débauchés, dont le plus infâme eſt Cliſthènes. Cette cérémonie ſatyrique eſt l'Intermède.

ACTE II.

Bacchus frappe au palais de Pluton par le conſeil de ſon valet, qui lui fait un jeu de mots ſur la figure & le courage d'Hercule *. Eaque ouvre, & prenant en effet Bacchus pour Hercule, il entre en fureur : il l'accable d'injures & de menaces pour avoir volé Cerbere ; & il lui ferme la porte au nez en attendant que tout ſoit préparé pour ſon ſupplice. Le reſte de la ſcène n'eſt qu'une poliçonnerie du plus bas comique, pour marquer la peur de Bacchus. Il prend le parti de changer d'habit avec ſon valet, afin de ne plus paſſer pour Alcide.

L'échange fait, vient une femme de Proſerpine qui ayant ſçu qu'Hercule

---

titre de citoyen, & qui gouverne néanmoins dans l'Etat ? C'eſt un mot à double entente, qui perd ſa grace en François. L'équivoque roule ſur un enfant de 7 années, ſans dents, & un étranger jouiſſant du droit de citoyen depuis ſept ans ſans titre. La date de cette piéce eſt encore confirmée par ce morceau.

* Σχῆμα figure. λῆμα courage.

étoit aux enfers, le fait inviter à un grand festin. Ceci est imaginé pour railler la voracité d'Hercule. Xanthias accepte le parti, & parlant à Bacchus comme à son valet, il lui ordonne à son tour de porter la malle. Mais le Dieu attiré par l'odeur des viandes, veut faire croire à son valet qu'il n'a changé d'habit que pour badiner, & il le contraint de redevenir Xanthias, tandis qu'il redevient Hercule.

Le Chœur fait une réflexion sur ceux qui sçavent ainsi se replier au besoin. » Il faut être adroit pour cela, dit-il, » & tout au moins un Théramene. » Ce Théramene sçavoit changer à tout vent, & céder habilement au tems. Dans les divisions publiques, il étoit comme Sosie, ami de tout le monde, & noté pour tel, Bacchus qui l'imite, s'applaudit d'avoir repris son premier déguisement. Mais voici un nouveau sujet de frayeur. Il paroît deux Cabaretieres, dont l'une appelle sa compagne ou sa servante, & lui dit en regardant Bacchus: » Reconnois-tu ce parasite d'Hercule, qui s'étant arrêté dans notre auberge, dévora » tant de pain, tant de viande, &c. & » qui ne paya qu'en menaces, & emporta tout ce qu'il put. »

Bacchus feint d'ignorer ce qu'on lui veut dire : mais on prétend le convaincre, malgré ses brodequins mis exprès, dit-on, pour se déguiser. On menace d'aller chercher Cléon * & Hyperbolus, deux Athéniens souvent notés par Aristophane pour crime de péculat, Cléon surtout que la Comédie des *Chevaliers* regarde uniquement. Le plaisant c'est que ces deux femmes veuillent mettre le faux Hercule comme vorace & voleur

* On connoît l'un & l'autre par les Comédies précédentes. Encore un trait sur Hyperbolus. Il étoit du bourg de Perithoïde. THUCYDIDE en parle comme d'un méchant homme, (l. 8. Il étoit la chouette des Poëtes Comiques. Il se moquoit de tout, & il s'étoit fait un front d'airain. Le peuple s'en servoit quand il vouloit perdre quelqu'un. On le suscita contre Alcibiade pour faire bannir ce grand homme par l'Ostracisme ; mais Alcibiade trouva moyen de réunir les factions contre Hyperbolus qui fut banni par le même jugement. Sur quoi PLATON le Comique dit :

Quoique ses mœurs ayent en vérité
Cela & pis justement mérité,
Tant est que lui personne de sa vile
Condition, & de race servile
N'en étoit pas digne ; car inventé
Pour telles gens n'a l'Ostracisme été.

PLUTARQ. *d'*AMYOT *dans Alcibiade.*

entre les mains de deux hommes connus par leurs déprédations & leur avidité. Ils étoient morts & par conséquent aux enfers où se passe la scène. Les femmes vont les chercher pour faire le procès au brigand. C'est apparemment à l'Hercule * d'Euripide ou de quelqu'autres Poëtes ; qu'Aristophane en veut. Combien d'autres allusions que nous ne sçaurions deviner dans toutes ces bizarreries !

Bacchus voyant que c'est tout de bon qu'on l'attaque, entre de rechef en composition avec son valet, pour l'engager à reprendre la fatale parure. Mais Xanthias rend à son maître tous les bons mots qu'il en a reçus la premiere fois. » Esclave & mortel, comment serois-je » fils de Jupiter & d'Alcmene ? » Cependant il se laisse gagner sur le serment que lui fait Bacchus de lui obéir sans murmure, dût-il en être battu. Son serment est qu'il puisse mourir lui, sa femme, ses enfans, & par-dessus tout † Archédémus le chassieux. Xanthias s'anime donc à bien contrefaire les regards

* Dans Alceste, où il est traité de glouton. *Voyez le vol. 3. p. 140.*

† C'est apparemment le même étranger dont on a parlé ci-dessus.

d'Hercule ; & auſſi-tôt Eaque revient. Ce Juge des enfers, accompagné de ſes ſatellites, leur ordonne de ſe jetter ſur Xanthias comme ſur un voleur. Xanthias nie qu'il ait jamais enlevé Cerbere, & qu'il ſoit deſcendu aux enfers. La preuve qu'il apporte eſt comique. » Interrogez, dit-il, mon valet ; donnez-» lui la queſtion, & ſi vous me trouvez » coupable, faites-moi mourir. » La queſtion qu'il propoſe lui-même eſt de lier Bacchus à une échelle, de le ſuſpendre, de lui donner les étrivieres, de le tourmenter en cent façons, ſoit par le vinaigre ſous le nez, ſoit par l'application des briques brûlantes : en un mot de lui faire ſouffrir tous les tourmens des eſclaves, & non la punition des enfans libres, qui étoit d'être frappé de feuilles de porreaux & d'ail. » Fort bien » dit Eaque ; mais ſi j'eſtropie votre » eſclave, faudra-t-il le payer ? Non, » répond Xanthias, je vous l'abandon-» ne. » Matiere à alluſions inconnues.

Bacchus pour ſe tirer d'intrigue, déclare la vérité, qu'il eſt le Dieu Bacchus, & que ſon prétendu maître n'eſt qu'un faquin d'eſclave déguiſé en Dieu. La raillerie cauſtique tombe, comme on voit, ſur les eſclaves licentiés & deve-

nus citoyens d'Athènes. » C'eſt pour » cela même, dit Xanthias, qu'il faut » augmenter la torture : car s'il eſt Dieu, » il ne ſentira pas les coups. » Bacchus lui propoſe d'en ſouffrir autant, & le nouvel Hercule accepte la condition. » Jugez, reprend-il, ô Eaque, par la » patience de l'un ou de l'autre, lequel » ſera véritablement Dieu. » Eaque ne demande pas mieux ; & la ſcène dégénére en un jeu de Théâtre fort étrange ; car on fait dépouiller en public les deux concurrens d'étrivieres. Eaque les frappe tour à tour, & à chaque cri qu'ils jettent, à chaque grimace qu'ils font, il les regarde attentivement ; mais chacun des deux s'excuſe comiquement ſur ſes cris & ſes grimaces involontaires, l'un en diſant qu'il ſonge un vers d'un Poëte, l'autre en alléguant quelqu'autre raiſon de cette force : tous traits extrêmement ſatyriques qu'on ne ſçauroit bien démêler, & qu'il ſuffit d'appercevoir.

Eaque ne pouvant diſcerner à force de coups lequel des deux eſt Dieu, prend le parti de les mener à Pluton & à Proſerpine, qui ſçauront mieux en faire le diſcernement, étant eux-mêmes Dieux. » C'eſt bien imaginé, dit Bac- » chus, mais j'aurois fort ſouhaité que

» vous eussiez pris ce parti un peu plu-
» tôt. »

L'Acte finit par un morceau du Chœur extrêmement hardi sur les particuliers & la République. Il s'emporte d'abord contre Cléophon Général des Athéniens. Cet endroit montre que Cléophon n'avoit pas encore été déféré, comme il le fut depuis ; mais que sa disgrace approchoit. Il fut tué * dans une sédition excitée à Athènes, au sujet de plusieurs Généraux & Magistrats qu'on avoit emprisonnés, & dont quelques-uns, comme Erasinis †, avoient été condamnés. Le peuple revint de sa passion outrée contre tant de grands hommes, & Callixene avec quelques autres en échapa. On dit que ce Cléophon étoit de Thrace, & que le Poëte Comique Platon l'avoit maltraité comme tel dans une Comédie faite contre lui. Le Chœur en effet, en reprenant ici le gouvernement d'Athènes avec une liberté qu'on ne sçauroit trop admirer, reproche aux Athéniens de mettre en place & dans les

* XENOPHON. *l.* I.

† C'étoit surtout à lui qu'en vouloit Archédemus, dont nous avons parlé. Il le perdit en effet.

plus hauts rangs des étrangers, & même des esclaves, pour avoir assisté une fois à une bataille navale. C'est celle des Arginuses dont le Poëte a déja raillé. Mais la raillerie est ici plus marquée, & le reproche plus direct. Le Chœur adresse la parole au peuple même, qui sans doute se repentoit un peu d'avoir été si prompt à se donner des esclaves pour cousins, comme dit le Poëte, & des citoyens & des Préteurs de nouvelle fabrique, uniquement pour avoir été à un combat naval. Il retombe ensuite sur les particuliers dont il prédit la prochaine punition. Il désigne un baigneur, & surtout un petit Cligenès, qui ne veut point de paix, & qui fait le fou pour se sauver en eau trouble. Le Chœur ajoute qu'il avoit trouvé bon qu'on pardonnât à ceux qui séduits par les artifices de Phrynicus viendroient à se repentir de leur faute: mais il ne veut point de grace pour les autres. Il compare l'usage que fait la République des citoyens à l'opinion qu'elle attache à la monnoye ancienne & nouvelle. Elle se sert de la nouvelle qui ne vaut rien, & laisse la vieille qui est la meilleure. De même, les gens de bien, les anciens citoyens restent sans emploi, & les hommes nou-

veaux ſont à la mode, gens étrangers, mal nés, ſouvent eſclaves, & qu'on daigneroit à peine regarder, pour en faire des victimes publiques. » Inſenſés, con-» clut-il, changez cette méthode per-» verſe. Servez-vous * des gens de bien, » duſſiez-vous en ſouffrir : vos peines » en seront du moins plus glorieuſes & » plus douces. »

ACTE III.

Cét Acte commence par une ſcène de valets : car un autre perſonnage ſous le nom d'Eaque, c'eſt-à-dire, un valet de Pluton paroît avec Xanthias, & dit que Bacchus lui ſemble un brave Gentilhomme. » Oui-dea (répond l'autre) » & comment ne le feroit-il pas, lui » qui ne connoît que le vin & la débau-» che ? » Ce trait eſt le meilleur de toute la ſcène. Les deux valets s'entretiennent ainſi ſur leurs maîtres. On entend du bruit. Xanthias demande ce que c'eſt. Ce n'eſt rien, dit le valet de Pluton ; c'eſt une querelle d'Eſchyle & d'Euripide. Auſſi-tôt il raconte comment on a porté aux enfers une loi, à ſçavoir, que

* Χρῆσθαι τοῖς, χρηστοῖσιν jeu de mots.

celui qui excelleroit dans quelque art considérable, seroit assis près de Pluton, & auroit bouche en cour, ou seroit nourri au *Prytanée*, c'est-à-dire aux dépens du public. Le *Prytanée* dans Athènes étoit, comme on l'a dit, un lieu d'assemblée des 50 principaux Magistrats. On y donnoit des places & des pensions à ceux qui se distinguoient par quelque service important. Le valet ajoute que la loi vouloit que cette place d'honneur fût cédée à quiconque paroîtroit sur les rangs avec un plus grand talent poëtique, qu'Eschyle avoit été long-tems en possession de la premiere place dans le genre de la Tragédie; mais qu'Euripide étant arrivé aux enfers, avoit montré ce qu'il sçavoit faire aux coupeurs de bourse, aux brigands, aux scélérats, &c. dont le nombre est infini; que ces gens-là avoient tellement loué Euripide, qu'enorgueilli de leurs suffrages, il avoit supplanté Eschyle: » & » n'a-t-on pas chassé l'usurpateur à coups » de pierre, dit Xanthias? » C'étoit quelquefois le sort des Poëtes de Théâtre, & les pierres tenoient lieu de sifflets. L'autre valet répond que non; mais que le jugement sur la préférence avoit été remis aux suffrages publics. » Euri-

» pide est bien adroit, reprend Xan-
» thias : quoi donc Eschyle n'a-t-il pas
» son parti ? Non, dit l'autre, car il n'y
» a presque plus d'honnêtes gens chez
» les morts, non plus qu'à Athènes.
» Mais Pluton a décidé qu'il se feroit
» une dispute reglée entre les deux ri-
» vaux. Dis-moi, reprend encore Xan-
» thias, pourquoi Sophocle n'a-t-il
» point voulu prendre la place d'hon-
» neur ? Lui ? bien loin de cela, ré-
» pond-on, il a embrassé Eschyle en
» arrivant ici, & lui a pris la main,
» quoiqu'Eschyle voulût lui céder le pas.
» Mais il viendra bientôt en qualité de
» spectateur, prêt à céder à Eschyle, s'il
» remporte le prix ; sinon, pour le dis-
» puter à Euripide. » Le valet infernal dit enfin qu'on pesera les Tragédies de part & d'autre : qu'on a eu de la peine à se déterminer sur le choix des Juges *, parce qu'il y en a peu de bons : qu'Eschyle étoit un trop grand génie pour les Athéniens, qu'aussi les regardoit-il comme des gens peu connoisseurs en génies : qu'enfin l'on s'est déterminé à abandonner le jugement décisif de cette affaire à Bacchus.

* Coup de pate sur les Juges des Tragédies & des Comédies.

Les valets rentrent, & le Chœur prévient cette diſpute par des vers à la maniere grande & ſonore d'Eſchyle *. On y compare les vers de ce grand Poëte aux rugiſſemens d'un lion, & à l'haleine d'un géant, & ceux d'Euripide au bruit & à la volubilité cadencée d'un char qui roule ſur l'arêne. C'eſt leur caractere au naturel.

» Non, je ne céderai pas, dit fiere- » ment Euripide en entrant. » Il en apporte d'abord la raiſon, & il objecte à Eſchyle ce pompeux étalage de merveilles, ou plutôt de monſtres dont il enfle ſes Tragédies, ſon éloquence ampoullée, & la férocité qui y regne ainſi que dans ſon humeur. Eſchyle à ſon tour l'appelle fils de villageoiſe, artiſan de vaines fictions, & fabricateur de gueux †, de boiteux, & de perſonnages mal vêtus. Les voilà donc aux priſes, & chacun dans leur ſtyle. Bacchus comme modérateur de la diſpute, voyant Eſchyle prêt à parler, dit plaiſamment:

---

* Tous les Chœurs d'ARISTOPHANE, ou preſque tous ſont dans le goût dithyrambique des Chœurs Tragiques : & le plus ſouvent ils en font des parodies.

† EURIPIDE affectoit de repréſenter les choſes au naturel,

» Ça qu'on apporte une brebis noire : » car voilà le tourbillon qui va produire » un orage de parole ; » c'eſt qu'on croyoit appaiſer les tempêtes par un ſacrifice. Eſchyle, en effet, commence par deux vers extrêmement énergiques : & Bacchus, pour donner ſur les doigts à l'un & à l'autre Poëte, exhorte Eſchyle à ſe modérer, à ne point faire pleuvoir une grêle de grands mots, & Euripide à s'enfuir bien vîte, de peur que dans l'enthouſiaſme ſon concurrent ne l'accable de quelque vers trop frappé, & en lui briſant le crâne, n'en faſſe ſortir tout Téléphe. *

Après quelqu'autres paroles de part & d'autre, Bacchus veut que le Chœur & les deux Poëtes faſſent leurs invocations avant le combat, & brûlent de l'encens : cérémonie Tragicomique, auſſi-bien que le combat même. Elle eſt imitée de l'uſage des ſacrifices & des invocations qu'on faiſoit avant que de plaider les cauſes de conſéquence.

Le Chœur s'adreſſe aux Muſes, Eſchyle à Cérès, & Euripide à l'Æther, à l'Eloquence, & à la Soupleſſe. Car Ariſtophane le traite ici comme Socra-

* Tragédie perdue d'EURIPIDE.

te, & lui fait adorer de nouveaux Dieux inconnus aux Athéniens. Le Chœur dans l'attente de la diſpute fait le vrai portrait des deux rivaux d'un ſeul mot; car il s'attend de voir d'un côté l'élégance & la politeſſe, & de l'autre un déluge de mots ſplendides & magnifiques.

ACTE IV.

La diſpute commence. Euripide attaque ſuivant le caractere qu'il plaît à Ariſtophane de lui donner, c'eſt-à-dire, en ſautillant & en eſcarmouchant vivement. Il reproche d'abord à ſon adverſaire ſes ſujets & ſes portraits extraordinaires, imaginés exprès pour ſurprendre & pour tromper le ſpectateur, comme un Achille & une Niobe enveloppés dans leurs vêtemens *, & ne diſant pas un mot durant toute la piéce. Bacchus a beau dire qu'il trouve ce ſilence plus beau que les diſcours de pluſieurs Poëtes Athéniens: c'eſt une raillerie. Mais Ariſtote †, auſſi-bien qu'Euripide, reproche ce défaut à Eſchyle. Euripide

* Sujets de Tragédie d'ESCHYLE que nous n'avons plus, & qu'ARISTOPHANE critique.

† Dans ſa Poëtique.

passe ensuite aux mots extraordinaires de son rival qu'il représente comme semblables aux monstres qu'on peignoit sur les tapis. Il se fait un mérite d'avoir fait parler la Tragédie d'un ton plus naturel & plus humain, d'avoir commencé d'abord à faire tout simplement & sans art l'exposition de la piéce, & d'avoir continué son action sans perdre de tems. Il se vante d'avoir appris aux Athéniens à bien parler & à raisonner sensément. Il compare ses disciples avec ceux d'Eschyle, & il trouve les siens plus polis, tels que Clitiphon & Théramene. (C'est ce même Théramene si souple & si pliant dont on a déja parlé.) Il se glorifie enfin d'avoir formé les hommes à la vraie prudence, c'est-à-dire, selon le sens malin d'Aristophane, à la finesse & à l'artificieuse politique.

Eschyle prend à son tour la parole, mais en foudroyant. Honteux d'être obligé de lutter avec un tel adversaire, il lui demande en quoi il fait consister l'art du Poëte. » A rendre les hommes » meilleurs, répond Euripide. » Surquoi Eschyle prétend lui prouver qu'il les a rendus pires qu'auparavant : & que les Athéniens qu'il avoit laissés, & qu'Euripide a trouvés en naissant, étoient

braves, endurcis aux fatigues de la guerre, ne soupirant qu'après les dangers, attachés à tous leurs devoirs, & non pas scélérats & rusés comme aujourd'hui. On demande à Eschyle comment il a fait de ses citoyens des héros. » Par la » Tragédie * des *sept Chefs devant Thé-* » *bes*, répond-il. Nul spectateur n'en » sortoit qu'avec la fureur de la guerre » dans le sein. » A en croire Euripide, ça été rendre un mauvais service à la patrie : car les Thébains en sont devenus eux-mêmes plus guerriers. Eschyle cite encore ses *Perses*, & dit que ce sont là des sujets dignes d'un Poëte, & non pas des *Phedres* & des *Sténobées* †. Bacchus dit ici un mot cruel contre les Dames d'Athènes. En effet, dit-il à Euripide, vous avez appris aux hommes & aux femmes d'Athènes, par vos *Bellerophons*, à s'empoisonner eux-mêmes.

---

* ESCHYLE cite ici deux de ses Tragédies que nous avons, *les sept Chefs au siege de Thébes*, & *les Perses*. On peut se rappeller les expositions qu'on en a faites dans le troisiéme volume : & l'on trouvera que notre goût est assez conforme à celui d'ARISTOPHANE en un point. C'est qu'en effet ce sont deux Tragédies le plus capables d'inspirer l'esprit guerrier à un peuple républicain.

† Sujets de même espece.

C'eſt que Sténobée aimoit Bellérophon, & n'en étant pas aimée elle l'accuſa. La fourbe fut reconnue, & elle prit du poiſon. Eſchyle ſoutient que ces ſujets ſont d'un pernicieux exemple, & qu'il faut reſpecter la Tragédie en cachant les foibleſſes de l'humanité, loin de les expoſer en plein Théâtre. Il juſtifie ſon ſtyle enflé ſur ce que c'eſt le vrai langage des Dieux & des Héros, au lieu qu'Euripide les a dégradés, non-ſeulement en les humaniſant trop par un langage doux & populaire; mais en les revêtant quelquefois de haillons pour les peindre avec l'appanage de l'indigence; ce qui fait, dit-il, que pas un riche aujourd'hui ne veut hazarder ſon bien ſur mer; mais que chacun ſe déguiſe, & crie miſere. Il objecte à ſon concurrent d'avoir enſeigné aux hommes l'art de parler avec fineſſe, & de raiſonner éternellement; d'avoir donné de l'eſprit aux Nautonniers mêmes qui en abuſent, en un mot d'avoir rendu tout le monde raiſonneur & fanfaron. *

---

* Cela ſeul fait voir combien EURIPIDE étoit à la mode, puiſque tout le monde, juſqu'aux Nautonniers, ſe piquoit de ſçavoir les beaux endroits des piéces d'EURIPIDE.

Bacchus dit encore un mot ſingulier dont ſe ſont ſervi ceux qui ont traité des rangs de rameurs dans les anciennes galeres. Le Scholiaſte (ſoit qu'on y ait ajouté ou non) ne favoriſe pas les rangs diſpoſés les uns au-deſſus des autres par étages. A l'égard du vers d'Ariſtophane *, chacun lui donne le ſens qu'il lui plaît.

Eſchyle inſiſte de plus belle ſur l'accuſation intentée à ſon rival, d'avoir introduit des perſonnages vicieux au lieu de héros. Il lui fait même un crime d'avoir dit, » que la vie n'étoit qu'une » véritable mort. » Juſqu'où Eſchyle ne porte-t-il pas la délicateſſe; & que diroit-il du ſtyle de nos jours, s'il blâme celui d'Euripide par le défaut de ſimplicité ? Il ajoute que de-là vient le grand nombre de ſcribes & de Charlatans dont Athènes eſt inondée, & qui ſéduiſent le peuple par de vains diſcours; tandis que perſonne ne ſçauroit aujourd'hui tenir un flambeau dans les combats Céramiques. Ces combats ou plutôt ces jeux établis en l'honneur de Promethée, de Vulcain & de Minerve

---

* Vers 1106. *Ita per Apollinem, inferiori remigi in os oppedere, &c.*

ſe renouvelloient en trois Fêtes différentes. Ils conſiſtoient à arriver en courant au bout de la carriere ſans éteindre un flambeau qu'on portoit. La lice s'appelloit *Céramique* *. Il y avoit à Athènes deux endroits de ce nom, l'un où l'on enterroit ceux qui étoient morts à la guerre, & un autre qui étoit une place publique. Bacchus en prend occaſion de dire une poliçonnerie ſur une homme gros, gras, & court, qui éteignit ſon flambeau dans un de ces jeux.

Le Chœur irréſolu ſur cette diſpute des deux Poëtes ne ſçait pour qui pencher, tant l'un attaque avec vigueur, & l'autre ſe défend avec adreſſe. Il ranime les combattans d'un air comique.

ACTE V.

Comme ſi tout ce qui a précédé n'eût été qu'un prélude ou qu'un jeu, la diſpute ſe renoue & s'échauffe avec plus de vivacité. Euripide venant au détail attaque les Prologues d'Eſchyle. Celui-ci récite d'abord le commencement d'une des quatre piéces qu'il donna, ſuivant l'uſage, ſous le titre de *Tetra ogie* d'O-

* Κεραμεικός.

reſte. C'eſt le commencement des *Coëphores* *, *Mercure ſouterrain*, &c. En trois vers, Euripide prétend reconnoître des fautes ſans nombre. Ces fautes vraies ou prétendues ſe réduiſent à une équivoque & à une répétition; chicannes grammaticales qu'il eſt preſque impoſſible de bien faire ſentir en François, ainſi que les autres fautes qu'ils ſe reprochent mutuellement. Cela même eſt ſi peu ſérieux, & dit d'une maniere ſi bouffonne, qu'il ſuffit d'indiquer ici tout le ſyſtême de cet Acte, au lieu de l'éplucher. Par exemple au quatriéme vers des *Coëphores* Oreſte s'explique ainſi: » Je viens me plaindre au tombeau de » mon pere, afin qu'il m'écoute & » m'entende. » Euripide ſaiſit encore cette nouvelle répétition de deux mots Grecs bien moins différens que ne ſont ceux d'*entendre* & d'*écouter*: ſur quoi Bacchus dit d'un air plus badin, que vraiement comique. » Hé ne voyez- » vous pas qu'Oreſte parloit à des morts, » & par conſéquent à des ſourds, à qui » il faut répéter les choſes au moins » trois fois. »

Euripide récite à ſon tour beaucoup

---

* Voyez les Coëphores premiere part. vol. 2.

de commencemens de ces Prologues. Eschyle lui fait une mauvaise chicanne sur celui d'Œdipe *. » Œdipe, dit Euripide, fut d'abord très-heureux, & » depuis il devint le plus infortuné des » hommes. » Eschyle veut qu'un Prince dont l'Oracle avoit prédit tant d'horreurs, n'ait pu être appellé heureux, & que bien loin de devenir infortuné, il ne cessa jamais de l'être. On voit par ces minuties ce que l'on doit penser du badinage d'Aristophane au sujet de ces deux grands Poëtes. Bacchus badine à son ordinaire en disant qu'Œdipe auroit été heureux, c'est-à-dire moins malheureux † s'il eût combattu avec l'infortuné Erasinis. Ce dernier étoit un des chefs Athéniens à qui l'on fit le procès, aussi-bien qu'à un Trasylle, un Périclès, un Aristocrate, & un Diomédon l'année de la bataille navale des Arginuses, c'est-à-dire la 26. de la guerre : ce qui confirme de plus en plus la date de cette Comédie.

Enfin Eschyle pour couper court s'engage à renverser tous les Prologues d'Euripide par un proverbe dont l'ap-

* Tragédie perdue d'EURIPIDE.

† Ou bien, si on l'eut comparé avec Erasinis.

plication achevera toujours le vers commencé : badinerie presque inexprimable. Car ce qu'il propose d'ajuster aux Iambes commencés d'Euripide, est un des trois mots de même quantité, qui signifient en diminutif * *des peaux délicates*, *de petites feuilles*, *des ouvrages fins & travaillés à la lumiere de la lampe avec beaucoup de soin & d'art.* C'est en effet une trop grande attention à finir, à limer, à repolir, & par conséquent à affoiblir les vers qu'on reproche ici à Euripide. Eschyle tient parole. A chaque morceau que récite son adversaire, il trouve moyen de placer son proverbe ληκύθιον ἀπώλεσεν; comme s'il vouloit dire, *il a perdu son tems* †, & se mot se trouve tellement niché dans chaque hémistiche, que non-seulement il acheve le vers, mais qu'il lui donne un sens ridicule.

Des Prologues on passe aux Chœurs ou Intermédes. C'étoit une partie considérable dans le Tragique ancien, comme nous l'avons observé. Mais cette partie si noble & si élevée alors, est devenue beaucoup moins intéressante

---

* Κωδάριον, φυλάκιοι, ληκύθιον.

† *Oleum perdidit.* Proverbe Latin né du Grec.

pour nous, malgré ſon Pindariſme, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Euripide récite un Chœur d'Eſchyle & celui-ci un Chœur d'Euripide, toujours interrompus par les bouffonneries de Bacchus qui plaiſante ſur l'un & l'autre. En un mot les Chœurs ſont traités auſſi peu ſérieuſement que les Prologues.

Eſchyle veut paſſer à la balance, c'eſt-à-dire, y peſer les vers; & Bacchus dit qu'il va vendre la poëſie à la livre. Il prend donc des balances, & il ordonne que chacun à ſon tour y mette un vers ou une ſentence. Euripide y met le premier vers de ſa Medée *, » Plut aux » Dieux que le navire Argo n'eût jamais » *volé* ſur les eaux ! » Eſchyle y en met un de ſon Philoctéte †. » O Fleuve Sper» chius, & vous bruyans amas d'eaux ! » La balance penche auſſi-tôt du côté d'Eſchyle, parce que, dit Bacchus, ce Poëte y a mis un *fleuve*, & que l'autre n'y a mis qu'un mot leger tel que celui de *voler*. Tout le reſte eſt de la même maniere & du même tour; je veux dire qu'Eſchyle l'emporte toujours, parce qu'il met dans la balance tantôt le *tré-*

* Voyez Medée II. part. vol. 4. pag. 253.
† Piéçe perdue.

pas, terme de poids, contre l'*éloquence*, expreſſion legere, tantôt *chars ſur chars*, *& morts ſur morts*, contre un *péſant javelot*. Enfin Eſchyle défie Euripide de ſe mettre dans la balance, lui, ſes livres, ſa femme, ſes enfans avec ſon grand Acteur Céphiſophon, & il ne veut que deux de ſes grands mots pour les contre-balancer tous. *

Bacchus n'oſe pourtant prononcer. Il ne veut s'attirer la haine d'aucun des deux Poëtes, & de plus il avoue que l'un eſt plein d'ame & de feu, & l'autre rempli d'agrémens. Pluton ſurvient, & preſſe Bacchus de ſe déterminer. Le Dieu du vin déclare en effet qu'il lui faut un Poëte pour ſauver Athènes par des Spectacles; mot très-malin contre les Athéniens qu'on regarde ici comme des enfans qu'il faut amuſer, & qui ne ſe repaiſſent que de ſpectacle, au lieu de ſonger au ſalut de la République menacée d'une ruine entiere.

* Il ne faut pas omettre que Bacchus cite dans cette Scène un vers du Télephe, où EURIPIDE faiſant jouer aux dés, les Héros Grecs, dit qu'Achille avoit amené un quatre & deux unités. Ce vers, & tout l'épiſode des joueurs furent ſupprimés dans la piéce à cauſe des plaiſanteries qu'on en avoit faites. EUSTATH. *après un ancien.*

Il demande donc aux deux Poëtes lequel donnera de plus utiles conſeils à l'Etat qui eſt ſur le penchant de ſa ruine. Il les interroge pour les éprouver ſur ce qu'ils penſent d'Alcibiade. Ce héros étoit abſent d'Athènes pour un mécontentement. Bacchus dit de lui que le peuple le hait, & ne peut s'en paſſer. *

Il le déſire avoir devant les yeux
Et ſi lui eſt néanmoins odieux.
AMYOT *Trad. de* PLUTARQUE *dans Alcib.*

» Je hais, dit Euripide du même, » un citoyen lent à ſervir ſa patrie, & » prompt à lui nuire, bon pour lui ſeul, » & incommode à l'Etat. » Quant à Eſchyle, voici ſa penſée ſur le même ſujet.

Le mieux ſeroit pour la choſe publique
Ne nourrir point de lion tyrannique ;
Mais puiſqu'on veut le nourrir, néceſſaire
Il eſt qu'on ſerve à ſes façons de faire.
AMYOT. *ibid.*

Il y a apparence que ce ſont là des ſentences tirées de quelques Tragédies perdues d'Eſchyle & d'Euripide, ſentences qu'Ariſtophane applique à Alcibiade dans la conjoncture du mécontentement

* C'eſt la penſée de MARTIA, *Nec poſſum tecum vivere, nec ſine te.*

mutuel du peuple & de ce grand homme. Bacchus trouve l'une ſage *, & l'autre nette †. Il veut encore tirer des deux Poëtes quelqu'autre ſentence ſur le moyen de rétablir les affaires de la République. Euripide en dit quelques-unes de fort malignes ſur deux particuliers, & ſur les défiances où l'Etat doit être de ceux qu'il employe. Pour Eſchyle, après s'être défendu de rien dire ſur des maux qu'il croit ſans remede, puiſqu'Athènes ne ſe ſert plus que de citoyens ſcélérats, il avance pourtant une maxi-

* Σφῶς, ſagement, σαφῶς, clairement : jeu de mots.

† Elles expriment ce qu'on penſoit alors d'Alcibiade. Plutarque dit, dans l'endroit cité, » Parmi ces beaux faits & dits & avec » cette ſienne grandeur de courage & vivacité » d'entendement, il y avoit de l'autre côté » beaucoup de fautes & d'imperfections. Car il » étoit trop délicat en ſon vivre ordinaire, diſ- » ſolu en amours de folles femmes, & déſor- » donné en banquets, trop ſuperflu & efféminé » né en habits; parce qu'il alloit toujours vêtu » de grandes robes de pourpre qu'il traînoit en » ſe promenant à travers la place avec une dé- » penſe trop exceſſive & trop ſuperbe. Suivant » leſquelles voluptés quand il étoit en galere, » il en faiſoit ouvrir & fendre le plancher de la » pouppe, afin qu'il couchât plus mollement, » parce que ſon lit étoit étendu non ſur des aïs

me pour la ſauver. » A ſçavoir qu'elle » doit regarder le pays ennemi comme » ſien, & le ſien comme ennemi; con- » ſiderer la mer comme ſa ſureté, & la » terre comme un aſyle peu ſûr. » En effet la principale force des Athéniens conſiſtoit dans les entrepriſes ſur les ennemis & dans la marine. Ainſi leur parloit Périclès * pour les engager à entreprendre la guerre du Péloponnèſe.

Bacchus preſſé de choiſir promptement un des deux Poëtes, laiſſe à Pluton le jugement de leur mérite : mais il déclare en même tems qu'il va élire

---

» durs, mais ſuſpendu en l'air avec des ſangles, » & portoit à la guerre un écu doré ſur lequel » il n'y avoit aucune enſeigne ni deviſe ordi- » naire aux Athéniens; mais il y avoit l'image » de Cupidon la foudre à la main; ce que voyant » les gens de bien & d'honneur de la ville d'A- » thènes, outre qu'ils haïſſoient toutes ces fa- » çons de faire, & s'en courrouçoient, encore » redoutoient-ils ſon audace effrénée, & ſon » inſolence de mépriſer ainſi les loix & coutu- » mes de ſon pays, comme étant des marques » d'un homme qui aſpiroit à la tyrannie, & » qui vouloit tout renverſer ſans-deſſus-deſſous. » Mais quant à l'affection du commun peuple » envers lui, ARISTOPHANE donne bien à en- » tendre quelle elle étoit.

* THUCYD. l. 1.

celui qui lui plaît le plus, & c'eſt Eſchyle. En vain Euripide lui allégue ſes ſermens *, & lui reproche de l'inſulter après ſa mort †. Bacchus ſe tire d'affaire en lui diſant deux de ſes vers tant critiqués. *C'eſt ma langue qui a juré, non pas mon cœur;* & qui ſçait, *ſi la vie n'eſt pas la mort?* Pluton & le Chœur applaudiſſent au choix. Eſchyle avant que de partir pour revenir au monde, veut que ſa place aux enfers ſoit occupée par Sophocle, & que ſurtout on ait grand ſoin d'en écarter Euripide.

Sans entrer dans toutes les bizarreries de cette piéce dont je laiſſe le jugement au Lecteur, il eſt viſible par cet expoſé fidele que tout ce qui regarde les trois Poëtes tragiques les illuſtre plus qu'il ne les décrie. A la vérité Ariſtophane paroît ici, comme ailleurs, extrêmement piqué contre Euripide. Il ne l'épargne ni du côté des mœurs, ni du côté de la naiſſance. Quant au génie poëtique, quoiqu'il tâche de le mordre avec beau-

* EURIPIDE eſt ſuppoſé avoir ſollicité Bacchus.

† ARISTOPHANE dit cela par alluſion à la loi qui défendoit de railler un mort ſur le Théâtre. On voit que la loi n'étoit pas exactement obſervée.

coup

coup de malignité, l'on ſent qu'il cherche plus à ſe divertir qu'à critiquer ſérieuſement. Son Bacchus ne maltraite guere moins Eſchyle qu'il choiſit, qu'Euripide qu'il veut humilier. Les traits les plus malins ſont entremêlés de marques d'eſtime, & ne font que montrer combien Euripide étoit révéré des Athéniens. Mais malgré leur eſtime, & leur vénération, de quoi ne rioient-ils pas? Généraux, Magiſtrats, Gouvernement, Dieux mêmes, tout paſſe ici par le tamis ſatyrique, & tout étoit bien reçu pourvu que la Comédie fût réjouiſſante & aſſaiſonnée de ſel Attique. La liberté d'Ariſtophane à l'égard de l'Etat eſt beaucoup plus ſurprenante que ne le ſont les railleries ſur les héros du Théâtre Grec: & de même que l'Etat & ſes chefs alloient toujours leur train ſans s'embarraſſer des lardons de Cratinus, d'Eupolis, & d'Ariſtophane, il eſt auſſi évident que la gloire d'Euripide ne ſouffrit pas beaucoup de l'acharnement de ſon ennemi à le dénigrer ſur les mœurs, & à le critiquer ſur la Poëſie. Le Lecteur me permettra de lui rappeller encore une réflexion que j'ai déja placée en quelques endroits; c'eſt que c'étoit ici particulierement le lieu de critiquer

dans Euripide ce qu'on y critique de nos jours, ſurtout dans Alceſte. Nous ne voyons toutefois pas qu'Ariſtophane ait ſongé, malgré ſon attention à ne rien paſſer de ce qui peut donner priſe. Il faut donc conclure que ce qui nous déplaît ne faiſoit pas la même impreſſion ſur les Grecs, & que par conſéquent l'équité demande qu'on impute ces prétendues fautes non au Poëte, mais aux mœurs, & aux idées fort différentes de celles d'aujourd'hui.

Une autre réflexion à l'égard d'Eſchyle, c'eſt que Bacchus tout badin qu'il eſt dans cette piéce a fort bien pris le caractere du pere de la Tragédie, lorſqu'il compare la gradation de ſes enthouſiaſmes aux préſages, à la naiſſance, au progrès, & aux derniers éclats d'une tempête. En effet ce que dit Virgile * des ſeuls préſages qui l'annoncent, peint parfaitement les mouvemens qu'excitoit Eſchyle dès ſes premieres Scènes, pour arriver par dégrés au com-

---

* *Continuò ventis ſurgentibus, aut freta ponti*
Incipiunt agitata tumeſcere, & aridus altis
Montibus audiri fragor, aut reſonantia longè
Littora miſceri, & nemorum increbeſcere murmur.
Georg. l. 1. v. 356

ble de l'émotion. C'eſt dommage qu'on ne puiſſe faire paſſer dans la proſe, ni dans la verſification françoiſe la cadence toujours ſoutenue d'un beau paſſage de Virgile, cadence qui eſt elle-même une peinture plus vive encore que l'expreſſion. » Les vents s'élevent : les flots s'a-» gitent, les vagues commencent à s'en-» fler. Un bruit horrible ſe fait entendre » du haut des montagnes. Les rivages » retentiſſent au loin du mugiſſement » des flots qui s'entre-choquent, & le » vent engouffré dans les forêts aug-» mente le bruit & l'horreur. » Voilà Eſchyle dès le commencement de ſes piéces.



LES

HARANGUEUSES

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la quatriéme année de la 96. Olympiade sous l'Archonte Démostrate, ou vers ce tems-là. Les preuves ne sont que conjecturales.

JAmais il n'y eut dans l'antiquité connue, de satyre plus violente contre les Femmes, & contre le gouvernement d'Athènes que celle-ci *. Euripide qui passoit pour l'ennemi déclaré du sexe n'a rien dit de si fort à beaucoup près. On entrevoit assez par-là, eu égard au génie de la Comédie ancienne & du

* Sans en excepter la Comédie de Lysistrate, qui est dans le même goût.

plus licentieux Poëte qui fut jamais, avec quelle réserve on doit parler de cette Comédie. La nécessité d'en dire peu de chose n'empêchera pas qu'on ne satisfasse la curiosité raisonnable des Lecteurs sur ce qui touche le gouvernement Athénien après la fameuse guerre du Péloponnèse. Mais il ne sera pas nécessaire d'entrer dans la division des Actes, puisque nous ne pouvons produire que la substance de quelques Scènes. Le style au reste dans cette piéce est plus élevé & plus fort que dans aucune autre. Aristophane lui a donné à dessein un air tragique. Il a voulu sans doute parodier le style d'Euripide, surtout sa *Ménalippe*, Tragédie que nous n'avons plus, où il représentoit une Femme Philosophe. D'autres disent qu'Aristophane en veut à la maniere d'Agathon Poëte tragique efféminé, ou à celle d'un Dicéagene. Quel que soit son but d'imitation, il semble qu'il ne mérite pas d'être blâmé par Plutarque *, comme s'il eut fait sortir les Femmes de leur caractere, en leur donnant celui de Gouvernantes de la République, puisque c'est dans

* Voyez ce morceau de Plutarque, ci-dessus, Tom. V.

cette fiction que consiste tout le sel de la satyre. C'est la même solution que nous avons donnée au sujet de Nicias & de Démosthène revêtus en esclaves *. Des Femmes qu'on suppose être métamorphosées en Ministres d'Etat doivent en soutenir le rôle. Après tout il ne paroît que trop qu'en cette fiction même les Femmes gardent assez leur caractere; caractere outré à la vérité, puisque le libertinage en fait l'ame; mais caractere propre de l'étonnante licence que s'étoit procuré impunément l'ancienne Comédie.

Le sujet est très-simple. Praxagora † femme d'un des principaux Magistrats avoit noué une intrigue avec la plupart des femmes d'Athènes pour surprendre le peuple, & l'engager à remettre aux mains des femmes le gouvernement, qui étoit très-mal entre celles des hommes. Elle en vient à bout par une ruse, & porte des loix impertinentes dont le ridicule tombe par contre-coup sur le gouvernement présent d'Athènes.

Praxagora ouvre la Scène avant le

* Dans les *Chevaliers*.

† Nom en l'air, qui signifie faiseuse d'assemblées.

point du jour. Semblable au Soſie de l'Amphitryon elle parle à ſa lanterne dans la place publique. Cette lumiere poſée dans un lieu élevé étoit le ſignal pour l'aſſemblée des femmes. Paſſons ſur ce qu'elle dit à ſa lanterne, complice, dit-elle, de toutes les méchancetés de ſon ſexe.

Elle s'impatiente de voir qu'on ne vient point. Que ſeroit-il arrivé à ſes compagnes ? N'auroient-elles pû tromper la vigilance de leurs maris, & ſortir de nuit déguiſées en hommes ſuivant la convention ? Le lieu de la Scène eſt marqué. C'étoit une place nommée *Sciron* dans un fauxbourg d'Athènes. Praxagora apperçoit enfin une lumiere qui approche. Mais, crainte de ſurpriſe, elle va doucement reconnoître qui c'eſt. Elle trouve une de ſes compagnes. Elle bat des mains; une autre met la tête à la fenêtre. Elles arrivent enfin les unes après les autres à la file; & le Poëte prend ſoin de les déſigner elles ou leurs maris par des traits cauſtiques & extrêmement libres. Les femmes raſſemblées ſe montrent les unes aux autres les déguiſemens qu'elles ont deſſein de prendre, & pris en partie, pardeſſus leurs habits de femmes, à ſçavoir les man-

teaux de leurs maris, & des chauſſures d'hommes. Elles tiennent en main des barbes poſtiches, dont quelques-unes ſont plus belles, dit-on, que celle d'Epicrates *, prêtes à ſe les ajuſter quand il en ſera tems.

Praxagora comme leur Générale d'armée, voyant qu'il reſte peu de tems juſqu'à l'aurore, où l'aſſemblée du peuple eſt convoquée, commence par les faire aſſeoir & par les exercer ſur ce qu'elles doivent dire ou faire. La premiere choſe qu'elle leur ordonne c'eſt de bien déguiſer leur air, leur attitude, leur voix, afin de tromper le peuple, & de paſſer pour des Magiſtrats. Une des femmes, par exemple, a apporté ſon ouvrage pour s'amuſer. Il s'agit bien d'ouvrages de femmes ! Une autre eſt embaraſſée comment haranguer : car, dit-elle, nous n'avons point étudié la Rhétorique. On la raſſure : dès qu'elles auront mis leurs barbes poſtiches, elles deviendront bien diſantes. » Qui de vous veut » parler, dit Praxagora ? »

Une femme ſe préſente, comme dans *les Fêtes de Cérès*, Tom. VI. & ſe met ſur la tête une couronne, ſuivant l'uſage

* Orateur ſouvent raillé ſur ſa barbe.

des Orateurs. Mais le premier mot que dit la harangueuſe, c'eſt de demander à boire. Ce mot échappe par alluſion à la couronne qu'on prenoit d'ordinaire dans les feſtins, & plus encore pour noter l'yvrognerie des femmes & des Orateurs. On en accuſoit Démoſthène. Praxagora, avant que ſa compagne parlât, s'étoit tournée vers le parterre, en diſant, *Paix, taiſez-vous, Ariphrades:* trait méchant; car cet homme étoit babillard & efféminé. Pour revenir à la Harangueuſe qu'on a repriſe d'avoir demandé à boire, elle dit: » Hé quoi, » les hommes ne boivent-ils pas au con- » ſeil? Oui certes, & leurs décrets ſe » ſentent aſſez du vin. Ignore-t-on ce » que c'eſt que leurs libations? Ils les » font moins pour les Dieux que pour » eux-mêmes. D'où vient ſe diſent-ils » des injures; & pourquoi eſt-on con- » traint de les remporter quelquefois » chez eux? » Ainſi parle Ariſtophane de la buvette des Athéniens.

Une autre femme ſe couronne, & s'appuyant ſur ſon bâton en contrefaiſant quelque Orateur connu: » J'aurois » ſouhaité, dit-elle, qu'un autre plus » éloquent que moi, m'eût donné lieu

» d'être auditeur tranquille. Mais je ne » souffrirai pas qu'on inonde d'eau * les » fosses mystérieuses qu'on fait dans les » cabarets. Non, par Cérès & † Pro- » serpine. »

PRAXAGORA.

Par Cérès & Proserpine! Ah malheureuse, où as-tu l'esprit?

LA FEMME ORATEUR.

Qu'y a-t-il? Je n'ai pas demandé à boire.

PRAXAGORA.

Non, par Jupiter; Mais faisant le personnage d'homme, tu viens de faire un serment de femme. Le reste n'alloit pas mal.

Praxagora veut méditer sa harangue; mais la premiere qui a parlé, reprend la couronne: » J'ai médité, dit-elle; » voyons si je dirai mieux. O femmes, » qui êtes assemblées... (Elle se trompe en disant *Mesdames*, pour *Messieurs*. Mais elle se tire d'affaire par un mot

* Allusion à une coutume superstitieuse de répandre du vin ou de l'huile dans des trous faits exprès en terre.

† τὼ θεὼ d'autres traduisent par Castor & Pollux, faute d'avoir fait attention que les Athéniennes juroient par Cérès & Proserpine.

cruel contre le lâche Epigonus qu'on ſuppoſe dans le parterre.) » Je regar-» dois de ſon côté, dit-elle, & c'eſt ce » qui m'a trompé. »

PRAXAGORA.

Seyez-vous. Je vois bien qu'il me faudra parler pour toutes. Je mets la couronne, & je prie les Dieux de m'inſpirer. (*Elle touſſe.*) Je prens part, Meſſieurs, à tout ce qui touche l'Etat, auſſi-bien que vous-mêmes: mais je ne puis celer que je ſuis pénétré de douleur en le voyant ſi mal gouverné, & les affaires ſi peu ſagement conduites. Je vois, en effet, que la République ne ſe ſert que de Conſeillers qui ſe ſuccédent en méchanceté comme en charge. Si quelqu'un d'eux, par hazard, eſt homme de bien durant un jour entier, il en prend droit d'être ſcélérat pendant dix jours. Confierez-vous le gouvernement à quelqu'autre, ce ſera encore pis. Les hommes ſont dun naturel trop dur & trop inflexible pour ſe corriger. Ah, Meſſieurs, vous redoutez ceux qui vous veulent du bien, & vous rampez ſous ceux qui vous haïſſent. Quand nous ne tenions pas d'aſſemblées, nous regar-

dions Agyrius * comme un méchant homme. Aujourd'hui que les conseils ont lieu, ce n'est plus la même chose. Celui qui y reçoit de l'argent, ne trouve rien de plus beau; & tel qui n'en reçoit pas, trouve digne de mort ceux qui vendent leurs avis à prix d'argent.

On interrompt Praxagora par des acclamations comiques. Elle continue & parle d'une confédération qui, autant qu'on peut conjecturer est le traité qu'avoient fait entr'eux les Athéniens, les Béotiens, les Argiens & les Corinthiens contre Lacédémone, dont le trop grand pouvoir depuis son élévation, & l'abbaissement d'Athènes par la guerre du Péloponnèse, commençoit à leur faire ombrage. De-là prit naissance la guerre *Corinthienne*. Ce traité selon Diodore l. xiv. se fit la seconde année de l'Olympiade 96. sous l'Archonte Diophante. Le célébre † Conon y travailla beau-

* Il sera encore parlé de cet Agyrius dans le Plutus : ce qui peut faire penser que cette piéce & le Plutus furent jouées dans des tems peu éloignés l'un de l'autre.

† Lisez la vie abrégée de Conon par CORNELIUS NEPOS à la fin de cette Comédie; pour une plus parfaite intelligence.

coup. Ce fut lui qui trouva le moyen de tirer des Perſes de l'argent, dont il ſe ſervit utilement pour détacher quantité d'alliés du parti de Lacédémone, & pour conſommer l'union d'Athènes & de Corinthe, dont il vint à bout. Mais l'année ſuivante *, après qu'il eut rétabli les fortifications d'Athènes, il ſe retira & fut empriſonné par Tiribaze à Sardes †, d'où il ne revint plus. Les événemens de cette guerre ne furent pas fort heureux pour les Athéniens. C'eſt ſur ce point d'hiſtoire, & ſur la ſuite de Conon aſſez nettement déſignée en cet endroit de la Comédie, & confirmée par un Scholiaſte qui nomme Conon, qu'on peut vraiſemblablement fixer cette piéce à la quatriéme année de la 96. Olympiade, à moins qu'on ne veuille encore la reculer au-delà. Voici ce que dit Praxagora à ce ſujet.

» Quand nous déliberions ſur la con-

* L'an 3. de la 96. Olympiade ſous l'Archonte Eubulide.

† Sardes, ville de Lydie, près du mont Tmolus ſur le Pactole. Elle étoit ſoumiſe aux Perſes. Cyrus l'avoit priſe; & par-là il avoit ſoumis toute la Lydie à ſon empire, avec le Roi Crœſus.

» fédération, on disoit publiquement
» que tout seroit perdu, si elle ne se
» faisoit. On la fit: & ceux qui l'avoient
» conseillée, le trouverent mauvais *.
» L'Orateur même (Conon) qui en fut
» l'auteur, s'enfuit & ne parut plus. Le
» pauvre trouve bon qu'on mette des
» vaisseaux en mer: mais cela ne plaît
» gueres aux riches & aux laboureurs.
» O peuple, vous vous fâchez contre
» les Corinthiens †. Hélas ils vous sont
» utiles: soyez-le pour eux. Argéus est
» un ignorant, & Jerôme est sensé. »

Ce dernier est celui que Conon laissa à la tête de la flotte avec Nicophémus, quand il passa en Perse pour conférer avec le Roi Artaxerxès: preuve certaine qu'Aristophane touche le point d'histoire dont nous avons parlé. Mais tous les éclaircissemens du monde ne jettent pas encore autant de clarté qu'il seroit à souhaiter, sur cette harangue politique de Praxagora.

» Le salut, continue-t-elle, a paru

* Apparemment parce que la premiere expédition fut malheureuse.

† Parce qu'ils ne s'accordoient pas entr'eux & avec leurs alliés. Diod. l. xiv.

» se remontrer à la République ; mais » Thrasybule a soin de l'écarter en se » mêlant de cette affaire sans qu'on l'y » appelle. » C'étoit un brouillon, dit le Scholiaste, homme fier, corrompu par argent, & ennemi du peuple. Il falloit donc que ce fût ce Thrasybule dont Plutarque dit qu'il rendit odieux Alcibiade après la malheureuse expédition d'Ephese ; & non pas le Thrasybule si chéri du peuple, & qui délivra sa patrie des trente tyrans que les Lacédémoniens vainqueurs, après la guerre du Péloponnèse, avoient mis à la tête de la République d'Athènes, pour la gouverner.

Praxagora conclut en cette maniere. » Pauvre peuple, vous êtes la cause de » tous ces maux, vous qui employez le » trésor public à vous faire payer vos » suffrages, & qui regardez avec soin » ce que chacun de vous gagnera aux » assemblées, sans considérer que le » bien public va aussi mal que le boi» teux Æsimus. Toutefois si vous vou» lez me croire, il en est tems encore. » Je sauve l'Etat. Comment, me direz» vous ? Le voici. Je prétends qu'il faut » mettre le gouvernement aux mains » des femmes... Hé, ne nous servons-

» nous pas d'elles pour le gouvernement
» de nos familles ? » *

UNE FEMME.

A merveille, bon, courage. Par Jupiter rien n'eſt mieux : pourſuivez.

PRAXAGORA.

Je vais vous faire voir que les femmes ſont plus propres à gouverner que nous autres hommes. Premierement elles lavent toutes la laine dans l'eau chaude, à la maniere antique †, & l'on ne voit pas d'ailleurs qu'elles ſoient fort intriguantes. Si l'Etat les imitoit, & n'étoit pas ſi curieux de nouveautés, il ſeroit en ſureté. Elles préparent à manger, comme autrefois : elles célébrent les Fêtes de Cérès & de Proſerpine, comme autrefois; elles maltraitent leurs maris, comme autrefois; elles ferrent la mulle, comme autrefois; elles boi-

* On a vu le même raiſonnement à la même occaſion dans *Lyſiſtrata*, dont le ſujet reſſemble aſſez à celui-ci.

† Cela ſignifie (dit SUIDAS) qu'elles ne changent rien des mœurs anciennes. Il y a peut-être encore un autre ſens, qu'on trouvera, ſi l'on veut comparer ce mot avec un pareil dans la Comédie intitulée *Lyſiſtrata*, où il eſt dit qu'il faut purger l'Etat de ſcélérats, comme on lave les ordures de la laine. Voyez ci-deſſus.

vent, comme autrefois: en un mot c'eſt toujours chez elles, comme autrefois. Si donc, Meſſieurs, nous leur confions le gouvernement de l'Etat, nous ne devons pas former de ſoupçons, ni être embaraſſés de leur conduite. Elles ne quitteront pas l'ancienne méthode. Elles ſçauront épargner le ſang des citoyens: elles ſont leurs meres. Quel titre plus tendre & plus efficace pour les engager à nourrir le peuple? D'ailleurs elles ſont habiles à amaſſer, & nées pour l'épargne: & ne croyez pas qu'on leur en impoſe. Elles connoiſſent trop elles-mêmes l'art de tromper pour être dupes. Je paſſe tous les autres avantages du ſexe, pour le gouvernement. Suivez mes avis, & vous vous en trouverez bien.

Telle eſt la harangue entiere de Praxagora, piéce ſinguliere, & dont j'ai cru ne devoir rien perdre. Elle la récite à ſes compagnes par eſſai. On lui demande où elle en a tant appris. » Bon » dit-elle, j'ai logé dans la place où ſe » tient l'aſſemblée, quand toute l'Atti- » que * fondoit de toutes parts à Athè-

* Il faut ſe rappeller que dès les premieres

» nes, au tems de la guerre du Pélo-
» ponnèse, & j'ai entendu là tous les
» Orateurs. » On lui décerne la qualité de chef: mais on fait quelques questions, par exemple, ce qu'elle fera, si Céphalus s'éleve contre son sentiment.

PRAXAGORA.

Je dirai qu'il a perdu le sens.

UNE FEMME.

On sçait bien cela.

PRAXAGORA.

Qu'il est fou à lier...

L'AUTRE.

Qui en doute?

PRAXAGORA *d'un ton ironique.*

Qu'à la vérité il sçait mal son métier de potier, mais parfaitement celui de gouverner l'Etat.

L'AUTRE.

Bon cela. Mais si le chassieux Néoclidès * vous dit des injures? &c.

---

hostilités de la guerre du Péloponnèse, Athènes fut remplie des habitans des lieux voisins, qui se logeoient, comme ils pouvoient, dans des cazernes au milieu des places publiques.

* Néoclidès Athénien, taxé de péculat. Il aimoit fort les procès, & il s'étoit brûlé les yeux. Voyez le troisiéme Acte de *Plutus*, cidessous. Il y est encore maltraité.

Praxagora ainsi piquée, donne toujours quelque coup de patte au sujet de pareilles objections; & cela sur des citoyens connus & en place. Elle tourne ensuite en ridicule la maniere des Orateurs en exhortant ses compagnes à les imiter, à lever gravement la manche, à découvrir le bras jusqu'à l'épaule, &c. C'est ici qu'elle leur ordonne tout de bon d'achever de prendre leur déguisement : 1°. la chaussure à la Laconienne; 2°. les barbes postiches; 3°. le manteau par-dessus l'habit de femme; 4°. le bâton à la main : voilà l'Athénien complet. » Hâtons-nous, disent-elles, en » se retirant, hâtons-nous; car on ne » donne point d'argent à ceux qui vien» nent tard à l'assemblée. » On a trop parlé de cette coutume de donner trois oboles depuis Cléon, pour la répéter ici. L'on a assez vû qu'Aristophane en raille à toute occasion, comme d'une bassesse indigne des particuliers, & ruineuse pour l'Etat.

Le Chœur de femmes continue en effet cette raillerie, en se pressant de courir à l'assemblée, pour contrefaire les magistrats & le peuple. » Du tems » de l'Archonte Myronides (dit le » Chœur) chacun portoit dans un sac

» du pain, de quoi étancher la ſoif, & » trois ou quatre olives : voilà tout. » Aujourd'hui ce n'eſt plus cela. On » veut recevoir trois oboles, comme un » maçon qui porte le mortier : pour-» quoi ? Pour la peine de ſervir la » patrie. »

Ce doit être là le premier Acte ſans contredit. Il y a bien de l'art au Poëte à donner (comme il fait) une idée de ce qui va ſe paſſer dans l'aſſemblée du peuple, & cela par une eſpece d'exercice des femmes pour s'y préparer. Car il n'étoit pas poſſible de repréſenter ſur le Théâtre l'aſſemblée même du peuple. On ſuppoſe qu'elle ſe tient dans cet intervalle d'Actes.

Blépyrus mari de Praxagora ſort de ſa maiſon tout étonné de voir que ſa femme a diſparu. Un beſoin le preſſoit. Il a été obligé, ne trouvant ni ſon manteau ni ſa chauſſure, de s'habiller, comme il a pû, en prenant la chauſſure & la robe de ſa femme : ce qui fait un ſpectacle riſible. Il raiſonne tout ſeul ſur cet événement, & ſe met en devoir de ſatisfaire ſon beſoin : ſcène du Comique le plus trivial, & dont je n'aurois pas dit un ſeul mot, ſi elle ne marquoit le caractere libre & impoli des Républi-

quains d'Athènes : caractere assez conforme à celui de quelques peuples d'Europe. Blépyrus, avec toutes ses poliçonneries, est pourtant supposé un des principaux Magistrats de l'Etat *. Un autre Citoyen, aussi embarrassé que lui de l'évasion de sa femme, entretient son ami sur cela : & bientôt un troisiéme nommé Chrémès vient les joindre. Il leur apprend qu'il revient de l'assemblée ; mais que pour cette fois il n'a point reçu les trois oboles selon l'usage : que toutes les places étoient déja occupées avant l'aurore par tout le menu peuple ; qu'on y a traité du salut de la République tombée en décadence ; que Néoclidès avec ses paupieres † grillées a voulu haranguer ; qu'on lui a imposé silence avec de grandes huées ; qu'ensuite un certain Evéon, qui avoit besoin d'un manteau, a ouvert un avis singulier, qui étoit d'obliger chaque métier à fournir *gratis* aux citoyens tout

* Si c'étoit un nom en l'air, il désignoit quelque personnage réel à en juger par la maniere ordinaire d'ARISTOPHANE.

† Plus haut on l'appelle Chassieux. C'est une allusion à quelque accident arrivé à cet Orateur.

ce qui leur manquoit *; qu'après lui un jeune homme bienfait, (il entend Praxagore,) aussi beau que Nicias †, a prouvé qu'il falloit mettre l'administration entre les mains des femmes; que tous les cordonniers lui avoient applaudi; mais que les laboureurs avoient réclamé. » Ils ont eu du sens, dit Blépy- » rus. » Chrémès continue son récit. » Le grand nombre, dit-il, l'a empor- » té en faveur des femmes; on en a dit » beaucoup de bien, & de vous beau- » coup de mal. »

BLEPYRUS.

De moi, du mal ! & quoi ?

CHREMES.

Premierement l'Orateur ¶ a dit que

---

* C'est apparemment une allusion à ceux qui achetoient à crédit.

† C'étoit vraisemblablement le petit-fils du célébre Orateur & Général Nicias, qui mourut avec DEMOSTHENE dans l'expédition de Sicile. Il avoit un fils nommé Nicératus qui fut tué sous les trente Tyrans. Nicias fils de Nicératus pouvoit avoir 15 ou 16 ans lors de cette Comédie.

¶ Praxagora femme de Blépyrus. Chrémès suppose qu'elle a parlé ainsi de son mari, ou en général des Magistrats. Il y a bien du comique dans ce tour-là.

vous étiez un perſonnage ſouple & ruſé....

BLEPYRUS.

Et de vous, qu'a-t-on dit ?

CHREMES.

Attendez : écoutez ce qui vous regarde.... Un voleur fieffé....

BLEPYRUS.

Qui, moi ſeul ?

CHREMES.

Un délateur.

BLEPYRUS.

Suis-je donc le ſeul ?

CHREMES.

Oh non. On a dit la même choſe de cette honorable compagnie. (*L'Acteur montre le parterre.*) *

---

* HORACE a beau dire du ſatyrique Lucilius,

Primores populi arripuit populumque tributim.

» qu'il attaquoit les premiers de la République » & le peuple en détail. » Jamais lui, ni aucun comique ne porta ſi loin la liberté qu'ARISTOPHANE. Ses contemporains même (à l'en croire) étoient moins hardis que lui. Il faut cependant convenir que les Scènes Françoiſes du Théâtre Italien de GHERARDI en approchent fort, du moins quant au goût de hardieſſe & de vivacité, avec cette différence, qu'ARISTOPHANE attaque les conditions & les perſonnes,

BLEPYRUS.

Et quel eſt cet Orateur qui parloit ſi bien ?

CHREMES.

Doucement. Il diſoit que les femmes étoient ce qu'il y avoit au monde de plus ſenſé, de plus propre à amaſſer de l'argent, & de plus fidelle au ſecret; car il ajoutoit qu'elles ne divulguoient jamais rien des myſteres de Cerès & de Proſerpine, au contraire de vous & de moi qui publions ce qui s'eſt paſſé aux déliberations. *

BLEPYRUS.

Par Mercure, il n'a pas tout-à-fait tort.

CHREMES.

Il diſoit que les femmes ſe prêtent entr'elles des habits, de l'or, de l'argent, des coupes, & cela ſans témoins, ſeule à ſeule, ce qui ne les empêche pas de tout rendre à point nommé avec la der-

---

au lieu que la Comédie Italienne dont je parle n'attaquoit que les conditions. Si l'on veut ſe rappeller la Scène *contre les hommes dans les ſouhaits*, on trouvera qu'elle a beaucoup de rapport à celle-ci, & à une partie de cette Comédie.

* Ils étoient au nombre des principaux Juges.

niere

niere fidelité ; chose que nous ne faisons pas.

BLEPYRUS.

Ma foi non, eussions-nous reçu devant témoins.

CHREMES.

Il disoit de plus que les femmes ne faisoient ni délations, ni mauvaises chicannes ; qu'elles ne pilloient point le peuple... Que vous dirai-je. Il a dit des biens infinis du sexe.

BLEPYRUS.

Qu'a-t-on déterminé enfin ?

CHREMES.

Que vous céderiez aux femmes l'administration des affaires, puisqu'aussi bien c'étoit l'unique nouveauté dont on ne se fût pas encore avisé à Athènes.

BLEPYRUS.

Et l'on a porté le decret ?

CHREMES.

Rien de plus assuré.

BLEPYRUS.

Et les femmes auront tous les emplois qu'avoient les hommes ?

CHREMES.

Oui.

BLEPYRUS.

Et je n'irai plus au Barreau ; ce sera ma femme.

CHREMES.

Vous n'éleverez plus vos enfans; ce ſera votre femme.

BLEPYRUS.

Et ce ne ſera plus à moi de ſoupirer dès la pointe du jour?

CHREMES.

Non, par Jupiter; tous les ſoucis ſeront pour les femmes, & vous n'aurez qu'à demeurer les bras croiſés chez vous.

Blépyrus & Chremès bien ſurpris de ce bizarre decret diſent en ſe ſéparant, „ Il y a long-tems que nos peres ont dit „ que nos plus impertinens decrets nous „ tournoient à bien par la bonté ſinguliere des Dieux *. Plaiſe au Ciel qu'il „ en ſoit de même de celui-ci! „

Tandis qu'ils ſe ſéparent, le Chœur de femmes revient de l'aſſemblée ſur le Théâtre en regardant de tous côtés s'il n'y a point d'homme qui les obſervé, afin de s'entretenir en liberté, & de jouir de leur triomphe. Elles arrivent devant la maiſon de Praxagora, après avoir quitté leurs barbes & leur dégui-

* DÉMOSTHÈNE le diſoit auſſi dans ſes Harangues. Voyez auſſi les *Nuées*.

ſement pour la plûpart. Praxagora qui les ſuivoit ſurvient, & exhorte celles qui ſont encore déguiſées à reprendre promptement leur premier habit. Elle veut rentrer chez elle pour y remettre le manteau de ſon mari, & prie ſes compagnes de l'attendre, afin de prendre leurs avis ſur la maniere de bien conduire l'adminiſtration dont on vient de la charger en qualité d'Archonte.

Blépyrus s'étoit caché à ſa porte dans un coin du Théâtre. Se trouvant nés à nés avec ſa femme il l'arrête, & lui demande d'où elle vient avec ce manteau. Praxagora prend le haut ton, & commence à gronder la premiere, de peur qu'on ne la ſoupçonne de quelque galanterie. Elle dit qu'une de ſes amies en travail l'a fait appeller durant la nuit. A ce prétexte & à ſon déguiſement elle donne les meilleures couleurs qu'elle peut, & toujours d'un air animé; ce qui fait une Scène purement comique. Blépyrus met ſur le tapis le nouveau decret; & Praxagora faiſant l'étonnée : & feignant de l'ignorer, ſe fait conter toute l'affaire par ſon mari. » La Ré-
» publique va donc être bienheureuſe,
» dit-elle, après avoir tout entendu. »

BLEPYRUS.

Comment cela ?

PRAXAGORA.

Pour bien des raiſons. Les hommes audacieux ne la deshonoreront plus par des actions honteuſes & criantes ; plus de faux témoignages, plus de délations, plus de . . . .

BLEPYRUS.

N'allez pas ſi vite. Vous voulez donc que je meure de faim ?

UN CITOYEN *qui étoit avec Blépyrus.*

Laiſſez-là dire, je vous prie.

PRAXAGORA.

Plus de brigands qui dépouillent impunément autrui, plus d'envieux des biens du voiſin, plus de pauvres, plus de malheureux, plus d'outrages, plus de cette dureté trop commune, à traîner en juſtice un miſérable pour en tirer des gages.

LE CITOYEN.

Grandes promeſſes, ſi on les tient.

PRAXAGORA.

Je répons du ſuccès. Vous en ſerez témoin ; & je défie mon mari de rien répliquer de raiſonnable à ce que je vais dire.

Le Chœur voyant la dispute entamée exhorte Praxagora à bien soutenir la cause du sexe, à bien développer son systême de gouvernement, & à exécuter un prodige inoui jusques-là dans Athènes. » Aussi-bien, dit-il, nos ci-» toyens se lassent d'un train trop uni, » & veulent du nouveau. En voilà. » Venez promptement au fait. Parlez » & exécutez. »

Le plan & l'exécution d'un systême si étrange sont en effet toute l'ame de cette piéce depuis le commencement jusqu'à la fin. Praxagore craint que les spectateurs ne goûtent pas des nouveautés si crues. Mais Blépyrus la rassure lui-même, comme avoit fait le Chœur, & par le même trait de satyre contre l'amour outré des Athéniens pour les nouveautés. Aristophane avoit peur apparemment qu'on ne l'entendît pas assez quand il parloït d'une maniere si étrange & si nette contre le gouvernement. Car il répéte plusieurs fois en cette piéce que les Athéniens étoient fous de choses nouvelles & des modes en fait de politique, comme en tout le reste.

Praxagora commence donc à dévoiler son idée. Elle consiste à rendre tous les biens communs. Les particuliers se-

ront obligés de mettre aux mains des femmes leurs biens & leurs trésors. Ce seront elles qui les dispenseront avec égalité & œconomie. Si quelqu'un cache son argent il sera parjure. » Bon, dit » Blépyrus; & c'est par des faux ser- » mens qu'il aura peut-être amassé cet » or *. Que lui serviroit son parjure, » reprend la femme, puisqu'il n'aura » plus lieu de craindre la pauvreté, qui » seule est la mere des crimes ? Cela » eût été bon autrefois avant le nouveau » decret. Mais depuis cette heureuse » invention, l'on ne sera plus attaché » à ses biens particuliers, puisqu'on » trouvera tout ce qu'on voudra dans » le bien public. »

BLEPYRUS.

Et les vêtemens ? Je voudrois sçavoir comment on se les procurera dans votre systême.

PRAXAGORA.

Rien de plus aisé. On se servira de ceux que l'on a, tandis que les femmes en feront d'autres pour leurs maris.

BLEPYRUS.

Encore une question. Si un citoyen

---

* Chose ordinaire du tems d'ARISTOPHANE, à l'en croire.

est condamné en justice à payer l'amende, d'où prendra-t-il de quoi payer ? Car il n'est pas naturel de tirer ce payement du trésor public.

PRAXAGORA.

Belle difficulté ! Il n'y aura plus de procès.

BLEPYRUS.

Cela fera mourir bien des gens.

Praxagora prouve par le même moyen qu'il n'y aura plus ni voleurs, ni filoux, ni joueurs ; & qu'à l'égard des querelles personnelles qui auroient des suites, il sera aisé d'y remédier par la Loi du Talion. Elle veut que la ville & les maisons soient à tout le monde, comme si l'Attique n'étoit qu'une famille unique. Quant aux repas voici sa pensée qui est burlesque. Le Barreau & les Portiques seront convertis en cabarets, & les Tribunaux en buffets. On ne chantera à table que les belles actions de ceux qui se seront bien comportés à la guerre, & l'on couvrira de confusion les lâches qui n'oseront sans doute paroître à table après avoir fui au combat. Du reste le sort décidera des places. Un Herault tirera les lettres de l'Alphabet, & suivant la lettre qui écherra à chacun, il ira

se placer : par exemple * si c'est la lettre B, il se transportera au Portique dit *Basilique* pour y manger. Les tables seront servies abondamment & proprement, desorte qu'il n'y aura point de querelle dans la crainte de manquer ses repas.

Blépyrus plaisante, comme on peut croire, sur cette idée. Mais Praxagora qui la débite très-sérieusement, se retire pour l'exécuter. Son dessein est de prendre d'abord une femme qui ait la voix forte pour publier le decret d'apporter tout l'argent en commun, puis de faire préparer le repas du jour présent. Blépyrus trouve cela si plaisant qu'il veut suivre sa femme, » afin, dit-il, que les » passans disent : *Voyez, voyez le mari* » *de Madame la Gouvernante.* »

Dans l'Acte suivant, (comme on a supposé que le decret d'apporter son argent sur la place a été publié) † deux citoyens paroissent, dont l'un veut obéir

---

* Elle poursuit de même en nommant plusieurs lettres; & plusieurs places ou Tribunaux dont ces lettres sont les *initiales*. C'est pour tourner en ridicule l'usage de tirer au sort des lettres les Juges des causes civiles. Voyez le cinquiéme Acte de *Plutus*, ci-dessous.

† Cela s'est fait depuis que Praxagora est sortie du Théâtre.

au decret, & l'autre non. Le premier apoſtrophe comiquement ſes meubles qu'il fait déloger l'un après l'autre de ſa maiſon. » Sors, dit-il, ô marmite. Tu » es ſi noire que tu ne le ſerois pas da- » vantage quand tu aurois ſervi à cuire » les drogues dont Lyſicrates peint ſes » cheveux blancs. Parbleu, dit le ſe- » cond, je ne ſuis pas ſi fou que de » livrer ainſi le fruit de mon épargne & » de mes ſueurs. Je prétends examiner » auparavant le ſuccès de ce beau de- » cret. » Il dit cela en ſortant de ſa maiſon, & il rencontre ſon voiſin avec ſes meubles à la porte. Il lui demande s'il va les mettre en gage; & apprenant ſon deſſein qui eſt d'obéïr à la loi, il le traite d'inſenſé. Pour lui il eſt réſolu d'attendre ce que fera le peuple, & d'être le dernier à faire la folie, bien aſſuré, dit-il, que ceux qui promettent d'obéïr n'en feront rien, & ſuivront ſa maxime qu'il répete plaiſamment pluſieurs fois, à ſçavoir d'attendre & de différer toujours. Il y a beaucoup de ſel Attique dans cette Scène. » Je connois » bien nos Athéniens, dit ce Bourgeois » défiant. Ils ſont prompts à faire des » decrets, & très-lents à les exécuter. » Quel coup de dent! On en donne auſſi

à l'avare Antiſthène, & au prodigue Callias fils d'Hipponicus, dont * Elien dit qu'ayant diſſipé tout ſon bien avec un certain Periclès & un Nicias, autres que les fameux Héros dont nous avons parlé, ils s'empoiſonnerent enſemble de concert, n'ayant plus rien à faire dans ce monde.

Le Citoyen ſoupçonneux continuant d'exhorter ſon voiſin à ne pas lâcher ſon bien ſur la foi d'un decret en l'air dit qu'il voit tous les jours des decrets auſſi frivoles, c'eſt-à-dire impertinens, par exemple celui qui mettoit le ſel à un prix très-modique, & qui fut abrogé. Il en cite un autre ſur la monnoye de cuivre qui fut faite dans le tems de l'Archonte Callias, & qui étant enſuite décriée fut cauſe de la ruine de pluſieurs citoyens. Il en cite enfin un troiſiéme ſur un impôt qui ne réuſſit pas. Le premier Bourgeois ne ſe rend point à toutes cès raiſons, & pour s'en tirer il dit: » Ce que vous alléguez étoit bon autre» fois quand les hommes gouvernoient, » mais aujourd'hui ce ſont les femmes. » Quel trait contre les trois decrets, & contre tous les autres!

---

* Elien *Var. Hiſt.* l. 4. c. 23.

Sur cela arrive une femme, qui faisant l'office de Hérault, publie que tout est prêt pour le repas, & qu'on n'a qu'à se trouver à la distribution des billets qu'on va tirer au sort pour avoir sa place marquée. Le Bourgeois qui n'a pas voulu donner ses biens veut prendre part au festin public. Mais la femme-Hérault lui rend toutes les plaisanteries qu'il a dites lui-même à son voisin : jeu ordinaire d'Aristophane, qui est dans le vrai goût de la bonne Comédie. Je n'en dirai pas davantage de celle-ci, & l'on peut s'assurer qu'il n'y a rien d'utile dans le reste. *

* Il y a pourtant un morceau curieux à la fin. Le Chœur s'anime à aller en dansant au festin préparé, & il exprime les mets qu'on y trouvera par un seul mot composé qui comprend six vers en 76 syllabes, comme l'a bien remarqué le P. RAPIN dans ses Réflexions sur le Poëtique. Voyez le Discours sur la Comédie.



Vie abrégée de Conon par Cornelius Nepos, tirée des Vies des grands Capitaines, &c. Paris an. 1729. Trad. de M. le Gras de l'Oratoire.

Conon * Athénien fut appellé au gouvernement de la République dans le cours de la guerre du Péloponnèse. Il y commanda les armées de terre & de mer, & s'acquitta si dignement de ces emplois, que les Athéniens lui donnerent l'Intendance de toutes les Isles, croyant que le plus grand de tous les honneurs pouvoit seul acquitter leur reconnoissance. Sa premiere conquête fut celle de Pharas, qui étoit une Colonie de Lacédémoniens. †

Vers la fin de la guerre du Péloponnèse il étoit Préteur, lorsque la puissance d'Athènes fut entierement abattue par la victoire que remporta Lysander auprès d'Egos. Conon ¶ étoit alors absent de

* Il étoit fils de Timothée.

† Dans l'Achaïe.

¶ Cet endroit paroît contraire au récit de XENOPHON & de PLUTARQUE, qui disent l'un & l'autre que Conon se sauva du combat avec huit galeres, & qu'il se retira en Chypre auprès du Roi Evagoras.

l'armée ; & depuis ce tems, la fortune avoit cessé d'être la même ; enforte que comme il joignoit à une grande expérience dans la guerre, le talent de commander, on ne douta point que s'il se fût trouvé à cette action, il n'eût forcé la victoire à favoriser ses armes.

Conon ayant appris en Chypre, où il étoit alors, la triste situation dans laquelle se trouvoit sa patrie ; qu'Athènes étoit assiégée de toutes parts, & près de subir le joug des Lacédémoniens, il se retira à la Cour de Pharnabaze, Satrape de la Lydie, & de l'Ionie, & outre cela parent & gendre du Roi de Perse. Mais s'il prit ce parti, ce fut moins dans la vue d'y vivre à couvert d'insulte dans une lâche oisiveté, que pour servir utilement ses citoyens. En effet il n'y eut rien qu'il ne mît en usage, jusqu'à exposer même sa personne pour gagner la confiance & les bonnes graces du Satrape : & il y réussit avec tant de bonheur que quand les Lacédémoniens, après avoir triomphé d'Athènes, eurent violé, les alliances contractées avec Artaxerxès * & qu'ils

* Il paroît qu'on doit entendre par cette alliance celle que les Lacédémoniens conclurent avec le second Darius pere de cet Artaxerxès, surnommé Mnémon, & de Cyrus.

eurent fait paſſer la mer au Roi Agéſilas, étant attirés ſous main par le traître Tiſaphernes que cette guerre regardoit perſonnellement, on en donna la conduite à Conon; enſorte que rien ne s'y fit que conformément aux vûes & aux ordres du Général Athénien. Il tint tête par-tout à Agéſilas qui étoit un grand Capitaine; & par de ſages conſeils il fit ſouvent avorter ſes meſures les mieux concertées: & il fut conſtant que ſans Conon le Roi de Sparte eût pouſſé ſes conquêtes en Aſie juſqu'au Mont Taurus. Agéſilas ayant été rappellé par les Lacédémoniens à l'occaſion de la guerre que les Athéniens & * les Béotiens venoient de leur déclarer, Conon ne perdit rien de ſa faveur auprès des Généraux du Roi de Perſe, & leur fut en toute choſe d'une grande utilité. Artaxerxès étoit encore le ſeul qui doutât de la trahiſon de Tiſaphernes, & les ſervices importans que ce Satrape lui avoit rendus paroiſſoient lui aſſurer une faveur dont il étoit devenu indigne par ſa perfidie: & il n'eſt pas ſurprenant que ce Prince eût tant de peine à ſe prêter à

* Ici commence le morceau qui regarde la Comédie des *Harangueuſes*.

des ſoupçons contre un homme qui l'avoit fait triompher de ſon frere Cyrus ; mais Pharnabaze donna ordre à Conon d'aller lui en porter les preuves.

Conon étant arrivé à la Cour s'adreſſa au grand officier du Palais * nommé Thitrauſtès, & lui déclara qu'il avoit à parler au Roi ; ce qu'on ne pouvoit obtenir que par l'entremiſe de ce Miniſtre. J'y conſens volontiers, lui répondit Thitraüſtès : mais examinez auparavant s'il ne ſeroit pas plus à propos que vous donnaſſiez par écrit ce que vous avez à dire : car ſi vous voulez paroître en préſence du Roi, il faut vous déterminer à adorer à la maniere des Perſes. Si vous ſentez quelque répugnance à vous conformer à cet uſage, vous pouvez me confier vos inſtructions ; & ſoyez ſûr de mon zele & de mes ſoins à vous ſervir....... Je ne refuſe point, repartit Conon, de rendre au Roi votre maître tous les hommages qui ſont ſi légitimement dûs à ſa dignité : mais étant né ſujet d'une République accoutumée à commander aux autres nations, je craindrois de l'outrager, ſi je renonçois à ſes

* Le texte porte *Chiliarque*, c'eſt-à-dire qui avoit le commandement de mille hommes.

uſages, pour me conformer à ceux des barbares : enſorte que n'ayant rien voulu relâcher ſur ce point il donna ſa commiſſion par écrit. Et le Roi ajouta tant de foi à ſes dépoſitions, que ſur le champ il déclara Tiſaphernes ennemi de l'Etat, & de ſa perſonne, conſentit à la guerre contre les Lacédémoniens, & chargea Conon de choiſir lui-même un Tréſorier pour le maniment des fonds deſtinés à l'entretien des troupes. Mais Conon s'en excuſa, & perſuada au Roi de donner ce ſoin à Pharnabaze qui étoit plus en état que lui de connoître la capacité de ſes ſujets. Conon après avoir reçu de la libéralité de ce Prince des préſens conſidérables alla par ſes ordres en Chypre, en Phénicie, & le long des Côtes, pour ramaſſer tout ce qui s'y trouveroit de vaiſſeaux longs, & mettre la flotte en état d'agir l'été ſuivant. Pharnabaze lui fut donné, comme il l'avoit ſouhaité, pour collégue dans cette expédition.

Les Lacédémoniens n'eurent pas plutôt reçu les premieres nouvelles des préparatifs que l'on faiſoit contr'eux, qu'ils penſérent ſérieuſement à la guerre, moins par la crainte des barbares, que parce qu'on leur oppoſoit en la perſonne

de Conon un chef courageux, prudent, avisé, & soutenu de toute la faveur & de toutes les richesses du Roi de Perse. Ils équipérent promptement une flotte qu'ils firent partir sous la conduite de Pisander. Mais Conon l'ayant attaquée aux environs de Cnide *, la mit en déroute après un rude combat, prit plusieurs vaisseaux, & en coula un grand nombre à fond. Et sa victoire ne rendit pas seulement la liberté à Athènes, elle affranchit encore toute la Gréce de l'injuste domination des Lacédémoniens. Conon revint ensuite à Athènes avec une partie des vaisseaux pris sur l'ennemi. Il releva les murailles de la ville, & du port que Lysander avoit fait démolir, & distribua à ses citoyens cinq cens talens qu'il avoit reçus de la libéralité de Pharnabaze.

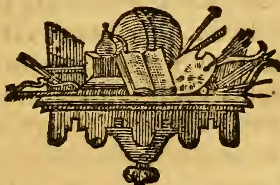
Conon par un défaut commun à presque tous les hommes ne put soutenir les faveurs de la fortune avec la même modération qu'il avoit fait paroître, lors-

* Cnide ville de Carie. Il y avoit un fameux Temple de Venus. Cnide, selon HERODOTE, étoit Colonie Lacédémonienne. Les Cnidiens, dit-il, eurent envie de couper leur Isthme. Un Oracle les en détourna.

qu'elle lui fut contraire. Car se voyant vainqueur des Lacédémoniens & sur terre & sur mer, il crut avoir suffisamment vengé les outrages faits à sa patrie, & forma des entreprises dont le succès étoit au-dessus de ses forces. Cependant comme il s'y proposoit moins d'accroître la puissance des Perses, que de rendre à la République d'Athènes son ancienne splendeur, ces projets ne furent pas désapprouvés, & firent même honneur à sa probité & à sa vertu. Ainsi comptant sur la grande autorité qu'il avoit acquise depuis la fameuse expédition de Cnide tant parmi les Barbares que parmi les Grecs, il remua sous main pour soumettre l'Ionie & l'Eolie sous l'obéissance des Athéniens; mais la chose n'ayant pû être conduite avec assez de secret, Tiribaze * Gouverneur de Sardes qui en eut vent, envoya dire à Conon de se rendre auprès de lui sous prétexte de le charger de quelque ordre pour le Roi de Perse. Conon ne soupçonnant rien de ce qu'on lui préparoit, partit pour la Cour du Satrape. Mais il y fut à peine arrivé qu'il le fit mettre dans une prison où il resta quelque

* Il commandoit les troupes de terre.

tems. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut conduit à la Cour du Roi, & qu'il y périt. Cependant l'Historien Dinon, sur l'autorité duquel j'ai avancé plusieurs choses touchant les affaires de Perse, prétend au contraire qu'il trouva le moyen de se sauver : mais il doute si ce fut ou par la négligence de Tiribaze, ou de son consentement.



PLUTUS,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la quatriéme année de la 97. Olympiade ſous l'Archonte Antipater.

CETTE date n'a gueres d'autre preuve que celle de la Préface Grecque. Car Ariſtophane contre ſon ordinaire parle peu dans le *Plutus* des affaires publiques & du Gouvernement de l'Etat. On n'en ſçauroit tirer au plus que quelques lueurs légéres, qui confirment l'époque marquée par le Scholiaſte ancien. Cette réſerve d'Ariſtophane ſuffit ſeule pour faire voir combien l'antique Comédie avoit commencé à perdre de ſa licence cynique. C'eſt qu'elle ſuivoit le ſort de la Démocratie, qui après avoir été pluſieurs fois altérée, & ſouvent rétablie, n'étoit preſque plus en vigueur, & ne conſervoit que l'ombre de l'ancien gouvernement populaire qu'avoit trouvé Ariſtophane quarante ans auparavant, lorſqu'il donna ſa premiere Comédie des *Daitaliens* ſous l'Archonte Diotime.

Un Scholiaste assure qu'il y eut deux représentations de *Plutus*. L'une vingt années avant l'autre dont nous parlons ici. Mais il n'y a rien dans la piéce que nous avons, qui puisse nous le faire juger. La Préface Grecque qui (par le détail où elle entre) paroît fort ancienne, n'en dit pas un mot. Cette discussion étant d'ailleurs fort inutile, puisquelle nous apprendroit peu de chose, il vaut mieux examiner la piéce en elle-même, & juger de son nouveau caractere, sans s'embarasser si le *Plutus* qui reste est une seconde Comédie de ce nom, ou la premiere un peu retouchée. On y trouvera un Chœur, mais bien différent de ceux que l'on a vûs jusqu'ici. Il ne médit, ni ne mord. Les particuliers d'Athènes ne laissent pas d'être nommés & raillés personnellement dans cette piéce, mais avec moins de fureur qu'en aucune autre. Le principal agrément naît de la fiction, beaucoup plus que de la médisance : & l'on en trouvera le sel bien moins acre que celui qui est répandu dans les autres Comédies.

Le Poëte feint qu'un Bourgeois ou Païsan ayant rencontré un aveugle, il se trouve que c'est le Dieu des Richesses; qu'on lui rend la vûe, & qu'on le

met à la place de Jupiter. L'avarice des Athéniens qui alloit jusqu'à l'impiété, plusieurs particuliers, & les Dieux, sont l'objet principal des railleries que fournit la fiction, & qui regnent dans toutes les Scènes. Les personnages sont un Chrémyle Paysan ou Bourgeois, Carion son valet, Plutus, un Chœur de Villageois, la femme de Crémyle, Blepsidème son compere, la Pauvreté, un Citoyen juste, & un méchant homme, un délateur, une vieille, un jeune étourdi, Mercure, & le Prêtre de Jupiter. La Scène est devant la maison du Bourgeois.

ACTE PREMIER.

Le valet de Crémyle précéde de quelques pas son maître, & en pestant plaisamment contre lui, il fait connoître qu'ils reviennent du Temple d'Apollon, & que Chrémyle en sortant s'étoit attaché à suivre un aveugle qu'il ne veut pas perdre de vue, comme s'il eût trouvé un trésor. On le voit bientôt en effet avec son aveugle, & après quelque altercation avec Carion son valet, il lui conte son avanture en ces termes.

CHREMYLE.

Hé bien, je vais te la dire. Car de tous

mes gens tu es à mon avis le plus fidéle*. *A part.* Je veux dire le plus filou. Sçache donc que tant que j'ai été juste & craignant les Dieux, j'ai vêcu gueux & misérable.

CARION.

Oh, je sçai cela.

CHREMYLE.

Pour les autres, par exemple, sacriléges, orateurs, délateurs, scélérats de toute espéce, je les ai vûs riches.

CARION.

Je le croi bien vraiment.

CHREMYLE.

Je me suis donc avisé d'aller consulter l'Oracle, comme étant sur la fin de mes vieux jours & de ma misere, pour sçavoir si le fils unique que j'ai ne feroit pas mieux de changer de train, pour devenir fourbe, injuste, & méchant; puisque c'est le vrai moyen d'être heureux.

CARION.

Hé, qu'a répondu le Dieu du fond de ses épais lauriers ?

CHREMYLE.

Il m'a dit de m'attacher au premier homme que je trouverois à l'issue du

---

* πιστοτατον , κλεπτοστατιν , jeu de mots.

Temple, de ne le pas quitter, & de l'engager à me ſuivre chez moi.

CARION *ſecouant la tête après avoir regardé l'aveugle.*

Voilà donc la belle rencontre que vous avez faite.

CHREMYLE.

Oui.

CARION.

Ma foi, vous n'avez pas pris la penſée de l'Oracle. Elle eſt plus claire que le jour. Il vous dit de former votre fils aux mœurs de ſes compatriotes.

CHREMYLE.

Et ſur quoi fondes-tu ta conjecture ?

CARION.

Un aveugle le verroit. Eſt-il rien de plus utile & de plus à la mode aujourd'hui que d'être fripon ?

Carion veut dire que ſon maître ayant demandé au Dieu, s'il ne devoit pas former ſon fils ſur le modele des fripons, l'Oracle avoit répondu très-juſte en lui diſant de ſe ſaiſir du premier venu, & de le mener à ſa maiſon ; parce qu'en effet l'on ne pouvoit rencontrer perſonne à Athènes qui ne fût fripon, & par conſéquent un bon modele pour ſon fils.

Chrémyle peu ſatisfait de cette raiſon

s'imagine

s'imagine qu'il y a dans l'Oracle quelque myſtere plus relevé, & il conclut à interroger ſon aveugle, qui juſqu'ici n'a pas dit un mot. Le valet ſecondé du maître lui porte la premiere botte en valet, c'eſt-à-dire en le menaçant; & l'aveugle répond par un *va-t'en au diable*. Il en fait autant à Chrémyle qui n'avoit pas pris cette injure pour lui. Enfin après quelques façons comiques, & un jeu de Théâtre au ſujet de cet inconnu, fait à peu près comme un Quinze-vingt d'aujourd'hui, l'aveugle avoue qu'il eſt le Dieu Plutus. « Toi, Plutus, » bâti comme te voilà, » dit le valet! » Oui, » répond le Dieu. Il apporte une raiſon plaiſante de ſa gueuſerie; c'eſt qu'il ſort de chez Patrocle, homme riche & avare qui par avarice s'étoit refuſé toute ſa vie ce qui alors étoit néceſſaire aux moins aiſés, à ſçavoir le bain. Ce Patrocle, & les autres qui ſont nommés dans la ſuite, étoient des perſonnes réelles & connues à Athènes.

Plutus interrogé ſur ſon aveuglement, dit « Que voulez-vous? Jupiter eſt ja- » loux des gens de bien. Je le menaçai » dans ma jeuneſſe de n'aller qu'avec la » vertu & la ſcience. Pour m'ôter le diſ- » cernement, il m'aveugla. »

CHREMYLE.

Mais ce n'eſt que par les perſonnes juſtes & vertueuſes qu'il eſt honoré.

PLUTUS.

Il eſt vrai.

CHREMYLE.

Dites-moi la vérité. Si vous recouvriez la vue, ſeriez-vous encore d'humeur à fuir les méchans ?

PLUTUS.

Oh oui.

CHREMYLE.

Et vous iriez chez les bons ?

PLUTUS.

Aſſurément. Car il y a long-tems que je n'en ai vu.

CHREMYLE.

Belle merveille ! J'ai les yeux bons, & j'en puis bien dire autant que vous.

Sur cela Plutus demande qu'on le laiſſe aller, puiſqu'il a tout dit. Mais c'eſt juſtement ce qui fait qu'on le retient avec plus de ſoin. « Le moyen de » laiſſer aller Plutus quand on le tient ! » Tout cela eſt allégorique, ainſi que la plûpart des choſes qu'on va voir. Chrémyle employe les prieres après les menaces pour engager Plutus à reſter. Il lui jure qu'il eſt le ſeul honnête homme

d'Athènes. « Oh, tous tiennent le mê-
» me langage quand il eſt queſtion de
» m'avoir, (dit le Dieu des richeſſes)
» mais ſuis-je une fois à eux, adieu la
» vertu. » Il ajoute que tous les hommes ſans exception, ſont méchans; ce qui choque fort le valet. Le Maître met en œuvre les promeſſes. « Je vous ren-
» drai la vue, dit-il »; Plutus refuſe l'offre dans la crainte de déplaire à Jupiter, qui connoiſſant bien la malignité des hommes, le puniroit ſans doute d'avoir reçu d'eux ce bienfait. Surquoi le Bourgeois après avoir lancé quelques impiétés contre Jupiter, entreprend de prouver à Plutus qu'il eſt plus puiſſant que le maître des Dieux. Il vient à la preuve par une allégorie très-ſcandaleuſe, mais dont l'impiété retombe ſur les Athéniens. « Car à l'en croire c'eſt par
» Plutus que Jupiter regne, par Plutus
» & pour lui qu'on fait des ſacrifices,
» par Plutus qu'on eſt bien reçu à Corin-
» the *, par Plutus que les amis ſont
» conſidérés. » On y dit que l'argent ou les préſens ſont les grands reſſorts de la juſtice, de l'amour, des métiers, des

* On entrevoit aſſez le ſens du proverbe; *Ne peut pas qui veut aller à Corinthe.*

arts & de tout. Car on met tout cela en bloc. Tel eſt l'uſage ordinaire d'Ariſtophane; & ce morceau eſt animé à l'ordinaire par des railleries perſonnelles, en montrant du doigt certains ſpectateurs dans l'aſſemblée *.

PLUTUS.

Je ſuis bien à plaindre d'avoir ignoré tout cela.

CHREMYLE *à Carion.*

Hé n'eſt-ce pas de Plutus que vient la fierté du Grand Roi ? (*de Perſe.*)

CARION *à Chrémyle.*

N'eſt-ce pas pour Plutus que ſe font les aſſemblées au ſujet du gouvernement ? (*On y donnoit de l'argent pour l'aſſiſtance.*)

CHREMYLE *à Plutus.*

Quoi, n'équippez-vous pas les flottes ?

CARION.

Ne payez-vous pas nos troupes étrangeres à Corinthe ? (*Alluſion à la guerre Corinthienne dont on vient de parler dans les Harangueuſes. Elle dura ſix ans & plus.*)

* Nous en avons vû tant d'exemples dans ARISTOPHANE, qu'il n'y a pas lieu de chicanner ſur cette conjecture. Car ici ce n'eſt que conjecture, mais bien fondée.

CHREMYLE.

* Hé d'où vient le chagrin de Pamphile ? (*Célèbre partisan dont on confisqua les biens* †.)

CARION.

Et celui de Bélénopole ? (*Son parasite.*)

CHREMYLE.

Et l'insolence d'Agyrrhius ? (*Chef de la flotte Athénienne après Thrasybule ; c'est le même dont on a parlé dans les Harangueuses.*

CARION.

Et les contes de Philipsius ? (*Homme ruiné qui faisoit des contes pour vivre.*)

CHREMYLE.

Et les secours envoyés aux Egyptiens ? (*Par Chabrias qui sans permission s'étoit rétiré vers le Roi d'Egypte Nectanebe dont il suivoit les armes.* Æmil. Prob. *C'est une conjecture heureuse de M. Paulmier.*)

CARION.

Et l'amour de Naïs pour Philonide ?

---

* Tous personnages connus à Athènes.

† Il se peut faire que ce fut un autre Pamphile qui étoit actuellement Général d'armée, & assiégeoit Egine : il fut lui-même assiégé dans son camp par les Lacédémoniens ; ce qui lui fit souffrir une extrême disette durant cinq mois. ARISTOPHANE touche peut-être cette affaire rapportée par XENOPHON. l. 5.

(*Homme riche, laid & ſot, aimé de Naïs, (& non Laïs) ſuivant la correction d'Athénée, l. 23. c. 6 & 7.*)

CHREMYLE.

Et la tour de Timothée ? (*Citadelle ou Palais de Thimothée, fils de Conon.*)

CARION *à part.*

Puiſſe-t-elle tomber & t'écraſer !

CHREMYLE.

Enfin c'eſt vous qui faites tout, biens & maux.

PLUTUS.

Quoi, tout cela, & moi ſeul ?

CHREMYLE.

Oh beaucoup plus encore. On ſe laſſe de tout, & jamais de vous. On ſe laſſe d'amour, par exemple......

CARION *vivement.*

De pain.

CHREMYLE.

De Science......

CARION *vivement.*

De confitures.

CHREMYLE.

D'honneurs......

CARION *vivement.*

De gâteaux.

CHREMYLE.

De probité.

CARION *vivement.*

De figues.

CHREMYLE.

De belle gloire.

CARION *vivement.*

De potage.

CHREMYLE.

De commandement......

CARION *vivement.*

De lentilles.

CHREMYLE.

Mais on ne ſe laſſe jamais de Plutus, &c.

Ces traits ſatyriques & ces alternatives plaiſantes, ſont deux morceaux, qui ont tellement paru du bon Comique à Moliere, qu'il n'a pas manqué d'imiter l'un & l'autre dans pluſieurs endroits de ſes piéces, qu'on connoît aſſez, ſans qu'il ſoit beſoin de les citer.

Plutus, malgré les louanges qu'on lui donne, revient toujours à ſon point : c'eſt qu'il craint fort de n'avoir pas tout à fait ce pouvoir univerſel que l'on veut lui attribuer. On le traite de Dieu peureux. Il proteſte qu'il ne l'eſt point ; mais que des voleurs n'ayant pû le ſurprendre, ont traité ſa prévoyance de peur. On lui

promet de lui rendre la vue, & cela ſur un Oracle d'Apollon même. Sur quoi le Dieu des richeſſes donne en paſſant un coup de patte à Apollon. « Quoi donc » eſt-il auſſi de votre complot ? » Il en veut ſans doute aux richeſſes du temple de Delphes.

Enfin comme Plutus paroît ſe montrer moins difficile ſur la guériſon dont on le flatte, Chrémyle envoye promptement ſon valet chercher ceux qui, à cauſe de leur probité, n'ont pas de quoi manger, tous les payſans du voiſinage: & cependant il emmene Plutus dans ſa maiſon. Cela ne ſe fait point ſans qu'il échappe encore quelques traits allégoriques, tels que celui-ci. « J'ai peine, » dit Plutus, à entrer dans une maiſon » inconnue. Jamais il ne m'y arrive rien » de bon. Suis-je entré chez un avare ? » il m'enterre tout vif. Et quand un ami » lui demande un leger prêt, il jure hardiment qu'il ne m'a pas vu. Vais-je » chez un prodigue livré à la débauche » & au jeu ! il me met bien-tôt tout nud » à la porte. » Chrémyle en l'introduiſant chez ſa femme & ſon fils, lui dit encore un bon mot: « c'eſt qu'il les aime » uniquement après Plutus. »

En tout cet acte, il semble voir Sganarelle * à qui l'on veut persuader qu'il est un grand Médecin, & qui prend le parti de passer pour tel, puisqu'on le veut. Comme Sganarelle devint Médecin malgré lui, ainsi verra-t-on Plutus devenir, à son corps défendant, le Jupiter des Athéniens.

ACTE II.

Carion, suivi d'une troupe de paysans, qu'il a attirés par l'espoir d'une grande nouvelle, fait un assez long jeu de Théâtre pour la leur dire. Mais comme cette scène est toute paysanne & remplie de quolibets, quoique semée de traits mordans, elle ne sçauroit plaire aujourd'hui par l'un ni l'autre endroit, malgré tous les soins des Commentateurs, & de Madame Dacier, pour la rendre agréable. Ce que j'appelle quolibets, ce sont pourtant des allusions tirées d'Homere & des Tragédies, mais tournées en bouffonneries villageoises.

Les paysans arrivés, & la contestation finie entr'eux & le valet, Chrémyle sort de sa maison, & les prie de lui aider à

* Le Médecin malgré lui de MOLIERE.

bien garder Plutus qu'il a trouvé. Sur le champ on voit arriver Blepſidème, ami de Chrémyle, mais fort étonné d'apprendre par le bruit public que ſon ami eſt devenu riche. Tout le ſel de cette ſcène conſiſte dans l'incrédulité affectée de cet ami prétendu, qui ne peut s'imaginer que ſon compere ſoit devenu riche ſans avoir volé, & qui s'opiniâtre à lui perſuader d'avouer le vol, afin que lui-même en ait ſa part en gardant le ſecret. Il lui promet même de fermer la bouche des Juges, moyennant quelque ſomme. « Ecoutez, mon cher ami, je veux vous » tirer d'affaire à peu de frais : ne faites » point de bruit ; je mettrai un baillon » aux Orateurs ».

CHREMYLE.

Ma foi, compere, je croi que vous ſeriez homme à me demander * deux cens écus pour cinquante que vous auriez avancés.

Cette diſpute comique dure aſſez longtems. Plus Chrémyle ſe défend, plus Blepſidème s'obſtine à le croire coupable. L'un a beau s'impatienter, l'autre

---

* Douze mines pour trois, à cinquante liv. la mine, ſelon l'eſtimation qu'on a ſuivie juſqu'ici.

répond toujours à ſa penſée, réſolu de ne pas démordre & de ne rien écouter. C'eſt Madame Pernelle à l'égard d'Orgon dans le Tartuffe. Moliere connoiſſoit bien Ariſtophane, & peu de gens ſçavent les obligations qu'il lui a. Blepſidème inſtruit de l'affaire, malgré ſon entêtement, témoigne une grande envie de voir Plutus : mais Chrémyle alléguant qu'il faut auparavant trouver le ſecret de lui rendre la vue, l'autre le renvoye aux Médecins. » Aux Médecins, répond Chrémyle ? En eſt-il » dans une ville où ils ſont ſi mal payés » & ſi mépriſés ? » L'on ne peut pas dire aujourd'hui : *c'eſt tout comme ici*. Pour concluſion on opine à mener Plutus au Temple d'Eſculape le Dieu des Médecins.

La Pauvreté en perſonne ſurvient tout à coup fort couroucée contre les deux vieillards, pour les empêcher de pourſuivre leur deſſein. Il y a là un coup de langue contre quelque Poëte Tragique ; car un des acteurs la prend pour une Furie, & l'autre acteur objecte qu'elle n'a point de flambeau. Elle dit à ſon tour quelques bons mots aux deux vieillards. Comme ils ne reconnoiſſoient point la

Pauvreté, ils la prennent, l'un pour une harangere, l'autre pour une Cabaretiere, que le Poëte vouloit apparemment déſigner dans l'aſſemblée. Elle ſe déclare pour être la Pauvreté elle-même. Blepſidème veut fuir à ce ſeul nom ; ſon ami arrête & fondé ſur le ſecours de Plutus, il prétend chaſſer de toute la Gréce cette honteuſe Divinité. Celle-ci, ſuſpendant ſon courroux, conſent d'entrer en raiſonnement avec eux, & ſe fait fort de leur montrer qu'on ne ſçauroit procurer un plus grand malheur aux Grecs que de la bannir. Les payſans qui n'ont point quitté la ſcène, exhortent les deux Athletes à ſe bien défendre contre la Pauvreté.

Chrémyle dit le premier ſes raiſons, à ſçavoir, qu'il eſt juſte que les gens de bien ſoient heureux, & les ſcélérats miſérables : que par conſéquent il eſt néceſſaire de rendre la vue à Plutus ; qu'alors il comblera de biens les perſonnes vertueuſes ; & que par ce moyen il engagera tout le monde à devenir vertueux.

La Pauvreté répond & prouve en forme, que ſi cela arrive, ou ſi tout le monde eſt riche, il n'y aura plus ni maîtres ni valets, ni ſubordination ni arts ;

par conséquent que les richesses deviendront tout-à-fait inutiles. Elle conclut que l'indigence est la mere de tout bon gouvernement.

Chrémyle prend la chose au pire, & fait un tableau parlant d'une extrême misere, qui réduit des malheureux à manquer absolument de tout. Ainsi à son gré la Pauvreté ne prouve rien en prouvant trop.

Elle réplique sans prendre le change. Elle reproche aux Acteurs ou plutôt aux Athéniens de confondre la vertu & le vice, la gueuserie criminelle * & volontaire, avec une honnête médiocrité, Thrasybule avec Denys. Thrasybule étoit celui qui avoit chassé d'Athènes les 30 Tyrans, établis par les Lacédémoniens après la conquête de cette ville par Lysander. Denys, Tyran de Syracuse, est trop connu pour en parler.

Le Bourgeois riposte & se jette sur l'épargne qui ne produit que beaucoup de travail & peu de fruit, pas même souvent de quoi se faire enterrer. Mais la Pauvreté ne se rend pas à ce badinage. Elle se compare avec Plutus, & montre que les hommes n'ont de lui que des

* Jamais à craindre pour les gens de bien.

maladies héréditaires, au lieu qu'ils obtiennent d'elle la ſanté & la force qui les rend redoutables aux ennemis. Elle paſſe aux avantages plus réels. Plutus n'enfante que des vices, l'orgueil ſurtout & l'inſolence, tandis qu'elle met au jour les vertus, l'honnêteté & la modération. On drappe ici les Juges & les Orateurs en paſſant. « Tandis qu'ils ſont » pauvres, ils ſont équitables : devien- » nent-ils riches ? les voilà injuſtes. » Chrémyle convient de ce dernier point; mais toutes les belles raiſons de la Pauvreté ne le touchent nullement en ſa faveur. Elle a beau dire que les hommes ne la fuyent que parce qu'elle les rend meilleurs, comme les enfans fuyent leurs peres qui veulent les rendre ſages, le Bourgeois retombe ſur Jupiter; & il dit d'une maniere impie que ce Dieu garde Plutus pour lui, & donne la Pauvreté aux hommes. La vieille Déeſſe, qui ne s'attendoit point à cette objection, y répond d'une façon aſſez ſinguliere ; c'eſt que « ſi Jupiter étoit riche » il ne s'aviſeroit pas de ne donner qu'u- » ne ſimple couronne de laurier, au » lieu d'une couronne d'or, aux vain- » queurs des Jeux Olympiques. » L'on ne ſçait ſi elle juſtifie ou ſi elle raille

Jupiter, ſous prétexte de le juſtifier. Cette ſcène eſt même remplie d'un air ſi Goguenard, malgré la morale qui ſemble y regner qu'on n'en ſauroit juger autre choſe, ſinon que le Poëte a voulu ſe divertir de tout. Il traite du même air les feſtins que faiſoient les riches à Proſerpine chaque mois, & que les pauvres avoient grand ſoin d'enlever, en diſant que la Lune ou Hécate avoit tout mangé. La Pauvreté eſt donc congediée avec ſes raiſonnemens; & elle ne ſe venge qu'en déclarant aux Acteurs qu'ils la rappelleront un jour. Comme ils poſſedent Plutus, ils s'embarraſſent peu de ſes ménaces, & ne ſongent plus qu'à conduire ce Dieu aveugle au temple d'Eſculape, pour être guéri.

ACTE III.

Tout ce qui a précédé s'eſt paſſé ſans doute le ſoir & même aſſez tard: car il n'eſt pas croyable qu'Ariſtophane eût mis une nuit toute entiere & plus, entre deux actes. Il s'agiſſoit toutefois de mener Plutus dormir dans le temple du Dieu-Médecin, ſuivant l'uſage de ceux qui vouloient guérir par ſon opération. Mais comme il ſuffiſoit apparemment

d'y dormir quelques heures, l'on peut ſuppoſer que Plutus en aura employé peu, ſans qu'on ſoit obligé de croire avec Madame Dacier, que cette piéce d'Ariſtophane ait été jouée à deux repriſes.

Carion revient donc du temple dès le grand matin, & appercevant les Payſans qui ont attendu l'iſſue de l'opération d'Eſculape : « Bonne nouvelle, s'écrie-» t-il ; courage, gens de bien, qui avez » fait ſi mauvaiſe chere aux Fêtes mêmes » de Théſée, Vous allez tous être à vo-» tre aiſe. » Il y avoit des repas fondés pour les pauvres en l'honneur de Théſée ancien Roi d'Athènes, repas qui par avarice étoient dégénérés en fort peu de choſe.

Les payſans piqués de curioſité s'aſſemblent autour du valet, qui leur dit nettement que Plutus a recouvré l'uſage des yeux. Ceux-ci, pour remercier Eſculape, jettent des cris de joye, qui attirent la femme de Chrémyle (que Madame Dacier nomme Myrrhine, en donnant ainſi des noms à quelques autres perſonnages qui n'en ont point chez le Poëte.) La femme en queſtion, non moins curieuſe que les hommes, brûle de ſçavoir d'où viennent ces cris d'heu-

teux préſage. Son valet fait préciſément comme les valets de Térence & de Moliere, ou plutôt ceux-ci font comme celui-là. On a beau le preſſer avec impatience, il faut qu'il raconte la choſe tout au long avant que de venir au fait.

Ce récit, ſouvent interrompu par ſa maîtreſſe, eſt une ſcène fort maligne contre Eſculape, ou pour mieux dire, contre ſes Prêtres; & il devient comique tant par les interruptions de la villageoiſe, que par la malignité naïve du valet: Carion commence, comme l'on dit, *ab ovo*. On a d'abord baigné Plutus dans la mer. « Belle cérémonie, dit la femme, » de plonger un vieillard dans l'eau froi» de! le voilà fort chanceux! » raillerie contre les ablutions payennes. Carion continue: « Arrivés au temple, ils ont » mis ſur l'autel les offrandes accoutu» mées. Ils ont fait coucher Plutus dans » un lit, & ſe ſont couchés eux-mê» mes, comme ils ont pû. Y avoit-il » d'autres gens qui euſſent beſoin d'Eſ» culape, dit la femme? Sans doute, » répond-il. Hé, Néoclidès y étoit, ce » voleur ſi ſubtil, quoiqu'aveugle. » C'étoit un Juge ou un Orateur concuſſionnaire & incommodé des yeux. Il en a été déja parlé dans les Harangueuſes.

Carion le note parmi bien d'autres malades de même espéce. « Cependant, » dit-il, le Sacrificateur éteint les lu- » mieres, ordonne un sommeil reli- » gieux, ou du moins le silence, en cas » qu'on entende le sifflement du Dieu » Serpent. On dort, ou l'on en fait sem- » blant : mais Carion sentoit la marmite » d'une vieille, & alleché par l'odeur il » ne pouvoit fermer l'œil. Il met le nés » hors du lit, lorgne ce qui se passe, & » voit le Sacrificateur qui enlevoit sans » bruit toutes les offrandes bonnes à » manger, & qui les mettoit dans un sac. » Cet exemple le tente. Pour imiter la » dévotion du Sacrificateur, il se jette » sur le potage de la vieille. Quoi, mi- » sérable, (reprend sa maîtresse) tu n'as » pas appréhendé la présence du Dieu ! » Si fait bien (réplique-t-il) je crai- » gnois fort qu'il ne me prévint. La » vieille au bruit étend la main. Carion » feint d'être le Serpent sacré ; il siffle » mord en même tems. Elle retire la » main & se cache. Il profite du mo- » ment pour lapper une partie du brouet. » Il se repose ensuite. Le Dieu arrive » enfin. » Carion dit qu'à son approche il fit une poliçonnerie de valet, qui fit faire une grimace aux filles d'Esculape,

dont l'une se prit le nés & l'autre rougit, qu'à l'égard d'Esculape, de pareilles odeurs étant du ressort de son emploi de Médecin, il s'en étoit peu embarassé. L'on ne sçauroit trop s'étonner, qu'un Athénien osât si librement railler ce qui faisoit l'objet de la superstition publique. Il faut en revenir à ce que j'ai insinué au sujet d'un passage de Plutarque, dont je dirai encore quelque chose à la fin.

Carion, pour ne rien laisser perdre d'un récit qui ne vaut plus rien pour nous, décrit la cérémonie avec laquelle le Dieu visitoit gravement chaque malade; comment sur-tout il s'y étoit pris à l'égard du délateur Néoclidès *, comment il lui avoit appliqué sur les yeux ouverts un cataplasme d'ail, d'oignon, de benjoin, & de vinaigre, en lui disant malignement lorsqu'il vouloit s'enfuir: » Alte-là, tu m'as cent fois leuré par tes » sermens: je veux t'empêcher tout de » bon d'aller au Barreau: » Comment, enfin au moyen d'un voile sacré, d'un sifflement mystérieux, & de deux serpens †

* Voyez ce qu'on en a dit ci-dessus & dans les *Harangueuses*.

† L'on sçait que les serpens étoient particu-

qui se sont coulés sur les yeux de Plutus, ce Dieu a été guéri; de sorte que par un double bienfait d'Esculape, le Dieu des richesses est devenu clairvoyant, & Néoclidès aveugle. Carion déclare que le bruit de ce prodige a fait oublier tous les maux aux malades, qu'il a attiré une grande foule autour de Plutus, que ce Dieu revient triomphant chez Chrémyle, & que tout retentit d'acclamations. La femme du Bourgeois très-contente de cette heureuse avanture, va promptement préparer de quoi régaler le nouvel hôte.

Plutus arrive à l'instant. Il adore le Soleil qu'il revoit pour la premiere fois depuis tant d'années; il salue sa bonne

---

lierement consacrés au Dieu Esculape, & qu'Esculape, lui-même ne fut transporté d'Epidaure à Rome avec tant de solemnité, que sous la forme d'un serpent. Voyez la médaille d'Esculape Epidaurien ΑΣΚΛΗΠΙΟΣ ΕΠΙΔΑ, ci-dessus au Tom. V. Cette médaille a été publiée par M. Ezech. Spanheim. Ce qui a donné lieu aux anciens de diviniser Esculape, c'est sans doute la prévention en faveur de la médecine; car ils déïfioient tout ce qui avoit rapport à leurs besoins. A l'égard des serpens, ou ils marquoient la prudence qu'on suppose dans un Médecin, ou ils étoient le symbole des remedes, tirés quelquefois des serpens.

ville d'Athènes; il se repent des bévues que lui a fait commettre son aveuglement; & il promet d'être désormais tout aux gens de bien. Chrémyle de son côté, importuné par une foule d'amis que lui attire sa nouvelle fortune, les envoye *aux Corbeaux*, c'est-à-dire, *se faire pendre*. La femme sort de sa maison, une corbeille de fruits à la main, pour la répandre devant son nouvel hôte, suivant l'usage: mais Plutus remet cette cérémonie au moment qu'il sera rentré dans la maison: car il ne convient pas (ajoute-t-il) qu'un » Poëte » jette des fruits aux spectateurs, pour » les faire rire. »

LA FEMME *de Chrémyle.*

Vous avez raison. Ne voila-t-il pas déja Xénicus * qui venoit se jetter sur mes figues.

On a vû déja ce même trait contre les Poëtes Comiques. Tout, jusqu'à ces bagatelles, fait connoître le génie de l'ancien Théâtre, dont l'usage fréquent étoit d'interrompre la représentation, pour lancer quelque mot aux spectateurs. Plaute a suivi souvent cette an-

* Ξένικος, nom propre.

cienne coutume, & Moliere l'a fait dans un monologue de ſon Avare.

ACTE IV.

Carion reparoît, chaſſé par la fumée des victimes, pour exhaler ſa joye ſur la métamorphoſe ſubite d'une maiſon extrêmement pauvre, en une abondance qu'il exprime à ſa façon de valet. Les greniers regorgeans de bled, les tonneaux pleins de vin, les coffres remplis d'or, l'eau changée en huile, l'huile en parfums, les vaiſſeaux de terre en cuivre, l'étain en argent, ſont une partie des expreſſions de ſa joye.

Un homme de bien, avec ſon valet, ſe préſente à lui, pour lui demander l'entrée chez Chrémyle, afin de rendre grace à Plutus. « J'avois, dit-il, un bien » aſſez conſidérable de l'héritage de mes » peres. J'en fis part à mes amis mal- » heureux, perſuadé qu'on n'en pou- » voit faire un meilleur uſage. »

CARION.

Vous ne fûtes donc pas long-tems riche à ce compte.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon.

CARION.

Vous devintes malheureux à votre tour.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon. J'avois cru que ceux qui me devoient tout dans leurs beſoins, me ſoulageroient auſſi dans les miens en amis fidéles; mais tous m'ont tourné le dos, & ont fait ſemblant de ne pas me voir.

CARION.

Bon. Je gage de plus qu'ils ſe mocquoient de vous.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon *. Je m'étois épuiſé pour eux.

CARION.

Ils n'auront plus ſujet de rire.

L'HOMME DE BIEN.

C'eſt pour cela même que je viens remercier le Dieu qui eſt chez vous.

CARION.

Mais, dites-moi; je vous ſupplie, que faites-vous de ce manteau uſé que porte votre valet?

---

* Madame DACIER a manqué cette triple répétition du même mot Grec, qui eſt un agrément comique. ARISTOPHANE l'avoit affecté exprès.

L'HOMME DE BIEN.

Je viens le consacrer à Plutus.

CARION.

Il m'a bien l'air de celui que vous portiez quand vous fûtes initié aux grands mysteres, (*de Cerès dans Eleusine, bourg de l'Attique. On portoit ces habits d'initiation tant qu'ils pouvoient durer. C'est une raillerie de Carion.*)

L'HOMME DE BIEN.

Non; il n'y a que treize ans qu'il me fait frissonner de froid.

CARION.

Et ces souliers?

L'HOMME DE BIEN.

Ils m'ont servi autant d'hyvers.

CARION.

Vous les consacrez donc aussi?

L'HOMME DE BIEN.

Sans doute.

CARION.

Beau présent, ma foi, pour le Dieu des richesses?

Lorsqu'ils sont sur le point d'entrer chez Chrémyle, un homme survient qui les arrête en se lamentant. Ils l'écoutent: celui-ci se plaint de Plutus. Il est reconnu pour délateur avec son témoin qui l'accompagne. Le Comique de cette Scène

Scène, c'eſt qu'il veut relever ſon emploi comme celui d'un homme de bien fort utile à la République *. Car qui veilleroit à l'obſervation des loix ſans lui ? Il prétend que les richeſſes dont il voit combler ceux à qui il parle ſont ſes propres dépouilles. Les deux autres Acteurs inſultent à ſon impudence & à ſa miſere au point de le dépouiller : & Carion le revêt par ignominie des méchans lambeaux de l'homme juſte. Il lui ſuſpend au cou les vieilles pantoufles & le renvoye avec dériſion. Le délateur qui cherchoit querelle, pour pêcher en eau trouble, appelle ſon témoin. Mais on l'avoit effrayé, & il avoit pris la fuite. Ce ſpectacle étoit bon pour les Athéniens.

La Scène ſuivante amene une vieille qui ſe plaint de l'infidélité d'un jeune homme qu'elle aimoit, & qu'elle avoit enrichi. C'eſt à Chrémyle qui ſort, & aux Payſans qu'elle s'adreſſe. Car le valet a fait entrer l'homme juſte pour remercier ſon bienfacteur. Il n'eſt pas

* Elle avoit quantité de ces gens de bien qui vivoient à ſes gages, & aux dépens des particuliers qu'ils tâchoient de prendre en défaut à tort ou à droit. ARISTOPHANE les daube éternellement.

besoin de s'arrêter beaucoup sur cette Scène ni sur celle du jeune homme qui vient bientôt après insulter aux regrets de la vieille. On voit assez ce qu'Aristophane a dû tirer d'un pareil sujet. Il suffit de dire que dans tout cet Acte il fait venir par incident ces personnages de divers caracteres pour se plaindre de Plutus, ou pour lui rendre graces, ou pour lui demander sa protection. Ils entrent tous chez Chrémyle. C'est précisément le même tour comique qu'on a trouvé dans les *Oiseaux* au III. & IV. Acte, où l'on voit arriver quantité de caracteres originaux. On a dû remarquer des tours semblables en quelques autres Comédies du même Poëte. Ces Scènes ressemblent fort pour le tour & les caracteres aux Scènes Françoises de Gherardi. Même esprit, même feu, mêmes poliçonneries. La Scène de la vieille, & du jeune homme se trouve par morceaux dans le Théâtre Italien; mais en cela, & dans le reste il paroît que les Poëtes, tant l'ancien que les modernes, se sont plutôt rencontrés que donné le mot.

ACTE V.

Le cinquiéme Acte n'eſt pas beaucoup plus intéreſſant pour nous que le précédent. C'eſt en apparence une de ces impiétés du Théâtre ancien que nous expliquerons, & une ſatyre continuelle au ſujet de Jupiter & des Dieux. Mais au fonds la ſatyre retombe ſur l'avarice des Athéniens qui faiſoient de l'or leur divinité. Il faut en prendre l'eſprit plutôt que la lettre, & ſe figurer la ſituation des ſpectateurs, tous gens avares avec leurs idées ſur les Dieux d'Homere.

Mercure en valet de Théâtre vient frapper rudement à la porte de Chrémyle. Carion ouvre & gronde. Le Dieu s'excuſe ; & il prie qu'on amene le maître, la femme, le chien, les valets, & le cochon. Tel eſt leur rang : car il les met tous peſlemeſle ; tant l'affaire qu'il doit communiquer eſt importante. L'on peut s'imaginer Mercure & Soſie dans l'Amphitryon, avec cette différence que Mercure eſt le plus fort dans la piéce de Plaute & de Moliere, & qu'il eſt ici ſuppliant. Il fait pourtant d'abord le mauvais, & menace Carion de toute la colere de Jupiter & des Dieux, parce

que depuis la guérison de Plutus, ils ne reçoivent plus le moindre sacrifice, comme dans la Comédie des *Oiseaux*, Act. V. allégorie fine pour signifier qu'on oublie les Dieux dans la prospérité. Mais en continuant son rôle de valet Théâtral, Mercure est contraint de rabaisser le ton, & de descendre aux prieres pour lui-même, parce que la faim le presse. Il regrette tous les dons que lui faisoient les cabaretieres pour l'engager à favoriser leurs friponneries *. Il regrette surtout les gâteaux, les morceaux de victimes, les entrailles, & le vin qu'on lui présentoit dans certains jours marqués; regrets comiques, qui donnent beau jeu à l'impitoyable Carion, pour le rebuter aussi comiquement. » Quoi, dit Mercu- » re, vous abandonnez ainsi vos amis? »

CARION.

Non, si je puis vous aider en quelque chose....

MERCURE.

Il ne tient qu'à toi de me donner du pain & de la chair des victimes qu'on

* En qualité de *Dieu des voleurs*. C'est sur ces sortes d'abus des Dieux que raille ARISTOPHANE, & que les Athéniens entendoient raillerie. On le verra à la fin. Ainsi tout le sel satyrique regarde moins les Dieux que les spectateurs,

immole. (*Il fait le parasite pour drapper ceux d'Athènes.*)

CARION.

Cela est défendu.

MERCURE.

Défendu, misérable! Mais quand tu volois quelque plat à ton maître, je ne t'ai pas decelé.

CARION.

Oui, pour en avoir votre part. Il vous en revenoit un bon gâteau.

MERCURE.

D'accord. Mais tu le mangeois.

CARION.

Avois-je tort? Partagiez vous les coups avec moi quand j'étois pris?

MERCURE.

Çà oublie le passé, puisque tu as ton compte *. Mets-moi au nombre des Officiers du logis.

CARION.

Quoi, vous quitteriez les Dieux pour vivre avec nous?

---

* Grec, puisque tu as *Phylé*. C'est un proverbe né du traité qui fut fait après la défaite des trente tyrans par Thrasybule, lequel s'étoit emparé d'abord de Phylé Fort de l'Attique. Le traité portoit qu'on ne parleroit plus du passé depuis la prise de Phylé. XENOPH. l. 2. Hist. Grecq.

MERCURE.

Sans doute, car vous êtes cent fois plus heureux. *

CARION.

Mais ne craignez-vous point la tache de transfuge? **

MERCURE.

Tout climat est patrie, quand on s'y trouve bien. †

CARION.

J'y consens. Mais à quoi serez-vous bon?

MERCURE *par allusion à tous ses noms, & ici à son nom de portier.*

Faites-moi votre portier.

CARION.

Nous n'avons pas besoin d'homme à détours. ¶

MERCURE *par allusion à son nom de Marchand.*

Faites-moi votre Marchand de vin.

CARION.

Puisque nous avons de l'or, qu'avons-

---

* Allusion au proverbe, *plus heureux que les Dieux.*

** Comme Alcibiade & plusieurs autres Athéniens avant & après lui.

† Les bannissemens ou les fuites volontaires donnerent lieu à cette sentence.

¶ Jeu de mots sur Portier, & homme à détours.

nous affaire de cabaretier pour vendre notre vin ?

MERCURE *par allusion à un autre de ses noms, qui signifie Dieu des fourbes & des voleurs.*

N'avez-vous pas besoin d'un homme adroit, d'un *fac totum* ?

CARION.

Nous ne voulons que des gens de bien.

MERCURE *par allusion à son emploi de guide dans les carrefours.*

Ne vous faut-il pas du moins un guide ?

CARION.

Bon, un guide ! Belle nécessité depuis que Plutus voit clair ! *

---

* Les Lacédémoniens avoient toujours été les Chefs de la Gréce, & ils commandoient les armées dans les guerres communes aux Grecs. Athènes devenue puissante leur disputa cette prééminence par son crédit & ses richesses dans la guerre des Perses. Lacédémone reprit le dessus à la fin de la guerre du Péloponnèse ; mais Athènes se tira peu à peu d'esclavage par la guerre Corinthienne. L'allusion que fait ARISTOPHANE à cette prééminence de Lacédémone est très-fine. Monsieur PAULMIER est le premier, que je sçache, & peut-être le seul qui y ait fait attention. Cela signifie, nous n'avons plus besoin de dépendre d'aucun autre Etat Grec, depuis que nous sommes riches.

MERCURE *par allusion à un de ses noms qui marquoit son intendance sur la Musique, les spectacles, & les exercices du corps.*

Je ferai donc l'intendant des jeux. Il n'y a pas de réplique. Est-il rien en effet de plus convenable à Plutus que des spectacles, des jeux, & des fêtes galantes ? *

CARION.

Pour le coup il a raison. Il n'y a pas le mot à dire. Qu'on est heureux d'avoir plusieurs surnoms ! Il trouve par-là le secret de vivre. Je ne m'étonne plus que nos Juges tirent au sort à plusieurs Tribunaux pour ne pas manquer de causes. †

---

* Le texte parle des combats de musique ou de poësie, ou des jeux tels qu'on les pratiquoit chez les Grecs. Madame DACIER après CHARLES GIRARD a très-bien développé ces allusions qu'il avoit ébauchées.

† On tiroit les Juges au sort des lettres de l'alphabet, & ceux qu'ARISTOPHANE drappe tiroient à plusieurs Tribunaux pour attraper d'un côté ce qu'ils manquoient de l'autre, comme on fait aux lotteries. ARISTOPHANE se mocque encore de cette lotterie de Juges dans les *Harangueuses*. Voyez les deux notes de Madame DACIER sur PLUTUS édit. de Paris 1684. p. 105. & p. 163.

MERCURE.

Je n'ai donc qu'à entrer.

CARION.

A la bonne heure. Mais allez au puits laver les entrailles des victimes pour essayer un peu vos talens. (*C'est le comble du ridicule pour les gens à prétendus talens qui se jettent à la tête des riches.*)

La Scène suivante est à peu près faite sur le même modele. Si Mercure & les Dieux meurent de faim depuis la guérison de Plutus, on peut juger que le Sacrificateur de Jupiter n'est pas mieux dans ses affaires. Il vient lui-même se ranger sous les drapeaux de Plutus, & déclarer à Carion la triste extrémité où le réduit la cessation des sacrifices. Depuis que tout le monde est riche, personne n'offre de victimes à Jupiter, pas un Marchand au retour du négoce, pas un Plaideur à l'issue d'un procès gagné; & par conséquent plus de festins pour le Sacrificateur. Le Temple est désert, & même profané par l'insolence des passans. Le Prêtre déclare donc qu'il prend le parti de remercier Jupiter, & de passer au service de Plutus. Carion le console, en lui disant que Plutus est le vrai Jupiter *Libérateur*, & qu'en mettant l'un à la

place de l'autre, les choſes iront leur train à ſon égard. Il ajoute que le deſſein en eſt pris, qu'on va placer Plutus derriere le Temple de Minerve pour garder le Tréſor d'Athènes. C'eſt une alluſion dit Meurſius *, à la ſtatue de Plutus *Clair-voyant* qui étoit ſur la citadelle d'Athènes dans le Fort derriere le Temple de Minerve où l'on cachoit les tréſors publics.

Carion pour montrer qu'il dit vrai, donne au Sacrificateur un flambeau pour précéder Plutus qu'on va tranſporter au Temple. La vieille, dont on a parlé, ſort à la ſuite de Plutus (troiſiéme & derniere Scène fort courte.) Carion donne à cette femme ſon emploi dans la cérémonie de la dédicace, à ſçavoir de porter ſur ſa tête un vaſe rempli de légumes cuits, en l'honneur du nouveau Dieu, ſuivant l'uſage des dédicaces de ſtatues nouvelles. La vieille étoit extrêmement parée, mais dans un autre deſſein : ce que le valet tourne en ridicule par ce mot. » Elle eſt tout le con» traire des vaſes qu'on met ſur le feu. » Le blanc, ou l'écume, y eſt au-deſſus, » ici c'eſt au-deſſous. » Il en veut aux

* Meursii. Cécrop. c. 27.

cheveux blancs de cette ſemme qui porte un vaſe ſur ſa tête. *

Le Chœur n'ayant plus rien à faire, eſt d'avis de ſuivre la cérémonie en chantant; & c'eſt-là tout le cinquiéme Acte qui ne conſiſte qu'en ces trois courtes Scènes. On ſent aſſez qu'Ariſtophane, qui veut en cette piéce blâmer l'avarice des Athéniens dévoués à Plutus comme à leur unique divinité, ne paroît impie que pour mettre en plein jour leur propre impiété.

* C'eſt le ſens que donne PLUTARQUE à ce paſſage, & il y a de plus une équivoque ſur le mot Grec qui ſignifie écume & veille.



CONCLUSION GÉNÉRALE.

Recapitulation des quatre articles proposés dans le Discours

I. VOILA l'exposé fidéle des restes d'Aristophane. Je ne crains pas qu'on se plaigne que je les aye déguisés. J'ai rendu compte de tout, autant que la matiere & les bonnes mœurs ont pû s'accorder. Nulle plume, fut-elle payenne & cynique, n'oseroit produire au grand jour les horreurs que j'ai dérobées aux yeux des Lecteurs : & loin d'en regretter le moindre trait, de ce silence nécessaire, on conclura aisément quel étoit le libertinage d'esprit, & quelle la corruption du cœur qui regnoit parmi les Athéniens. Si l'on permet au bon goût de ne pas détruire entierement ce que le tems & la barbarie ont épargné, la Religion & la probité ne permettent pas d'en faire parade. Pour finir utilement reprenons en peu de mots les quatre articles qui ont dû principalement frapper dans les onze piéces d'Aristophane.

Premier Article. Le carac-

II. C'est d'abord le caractere de l'ancienne Comédie. Elle ne ressemble à

rien. Son génie eſt ſi bizarre qu'on a peine à le définir. Dans quel ordre comique la placer ? Je l'ignore. Elle en fait un à part. Si nous avions Phrynicus, Platon, Eupolis, Cratinus, Ameipſias, & tant de célébres concurrens d'Ariſtophane, dont l'on trouve à peine quelques lambeaux épars dans Plutarque, Athénée, & Suidas, nous pourrions les confronter avec notre Poëte, établir un caractere général, marquer des différences, & former une idée complette de leur Théâtre Comique. Mais à leur défaut nous ne pouvons nous fixer qu'à Ariſtophane, & il eſt vrai qu'il nous ſuffit en quelque maniere pour juger paſſablement de la Comédie ancienne. Car à l'en croire (& il doit en être cru) il étoit le plus hardi de tous ſes confreres les Poëtes qui couroient, ou avoient couru la même carriere. Cela étant, concluons que la Comédie d'alors conſiſtoit dans l'allégorie pour le détail ; allégorie ſouvent ingénieuſe, jamais fort réguliere, preſque toujours outrée : ſatyre ſanglante & cynique, mais variée, vive, & imprévue. Les traits portent coup ſans donner le loiſir de les prévoir. Ce ſont des fléches de feu ; & leurs figures bizarres ont la varieté, la

tere de la Comédie antique.

vivacité, & tout l'effet des éclairs. L'imitation enfin portée jusqu'à la ressemblance des personnes, & une parodie des mœurs & des manieres (si j'ose ainsi m'exprimer) jointe à la parodie des Poëtes rivaux en font les plus ordinaires agrémens.

Mais c'est trop retracer aux Lecteurs ce qu'ils auront mieux senti que moi. Loin de prévenir leurs réflexions, je ne fais qu'ébaucher des traits qu'ils acheveront eux-mêmes. Leurs réflexions s'étendront plus loin. Ils pénétreront jusques dans la vie commune & le domestique des Athéniens, dont cette espece de Comédie étoit l'image un peu exagérée. Ils rapprocheront tous les usages, toutes les manieres, tous les vices, en un mot tout l'esprit Athénien. De cet assemblage ils se formeront une idée ineffaçable d'un peuple qui rassembloit tant de parties contraires, & qui allioit d'une façon inexprimable la Noblesse à l'air Bourgeois, la sagesse à la folie, la fureur des choses nouvelles à l'attachement pour l'antiquité, la politesse monarchique à la férocité Républicaine, le goût à la rudesse, l'indépendance à l'esclavage, la fierté à la souplesse, l'austérité à la débauche, une

ſorte d'irréligion à la piété. C'eſt ainſi qu'en voyageant, une utile curioſité nous met au fait des Nations à force de réfléchir ſur ce qu'on voit, & de combiner ſes idées.

III. Le Gouvernement d'Athènes eſt la belle partie de la Comédie antique. Dans la plûpart des Etats le myſtere du Gouvernement eſt renfermé entre les murs du cabinet. Dans les Républiques mêmes il ne roule qu'entre cinq ou ſix têtes qui gouvernent ceux qui croyent gouverner. L'éloquence n'oſe y toucher, & beaucoup moins la Comédie. C'eſt un mets qui leur eſt interdit. Ciceron même étoit réſervé ſur ce point délicat de la République Romaine. L'éloquence Athénienne entre au contraire dans tout le ſecret; elle fouille dans les replis des cœurs pour l'en tirer & le dévoiler au peuple. Demoſthene & ſes contemporains parlent avec une liberté qui nous ſurprend, malgré l'idée que nous avons du gouvernement populaire. Mais quelle autre Comédie que celle d'alors oſa jamais s'arroger les mêmes droits que l'éloquence d'Etat? Ce n'eſt pas la Comédie Italienne du ſiécle paſſé. Quelque hardie qu'elle fut, ce n'eſt point par ſes hardieſſes qu'on peut la

Second Article. Le Gouvernement des Athéniens.

comparer avec l'ancienne. Elle avoit ses bornes ; & ses satyres sont générales, souvent même si outrées qu'on en passoit la malignité en faveur de l'excès des traits imprévus, du sel piquant, des malices fines sous des tours grotesques & dignes d'Arlequin. Voilà tous ses rapports avec Aristophane : encore y a-t-il bien des dégrés de notre siécle au sien, & de sa maniere à celle dont je parle. Mais pour la liberté politique de reprendre le gouvernement, il n'y a nul lieu de comparer siécle à siécle, & Comédie à Comédie. Aristophane est unique en son espéce, & par-là un auteur d'un prix inestimable. Un Etat puissant & le plus florissant de la Gréce est l'objet de ses railleries avouées par l'Etat même *. Quelle étrange contradiction ! Il est vrai que la politique avoit intérêt à le permettre, dût-elle en souffrir. C'étoit un frein à l'ambition & à la tyrannie des particuliers ; chose essentielle chez un peuple si chatouilleux sur la liberté. Cléon, Alcibiade, Lamachus, & tant d'autres Généraux d'armée ou Magistrats étoient retenus par

* Cet aveu est bien démontré, puisque les Juges prononçoient sur le mérite des piéces.

la crainte des lardons comiques d'un Poëte aussi téméraire que l'étoit Aristophane. Il pensa lui en couter cher. Il faisoit profession, dit-il lui-même, de rendre par-là un service considérable à l'Etat, jusqu'à se plaindre de n'en être pas récompensé, comme il croyoit le mériter. Mais sous ce prétexte, que n'a-t-il pas repris dans la République ? Guerre, politique, délibérations, finance, assemblées populaires, barreau privé, choix des Ministres, Aristocratie, Démocratie même, il n'a rien épargné.

Les *Acharniens*, la *Paix*, & les *Oiseaux* sont des monumens éternels de l'audace d'un Poëte, qui osoit reprocher à sa République son opiniâtreté à continuer une guerre ruineuse, à en entreprendre de nouvelles, à se nourrir de chiméres, & à se perdre soi-même; comme elle le fit, par un vain point d'honneur.

Quel opprobre pour le peuple Athénien que les *Chevaliers*, où il est représenté sous une allégorie de gaze, (tant elle est claire !) comme un vieillard imbécille & duppe d'un homme nouveau, tel que Cléon, & de ses associés qui ne valoient pas mieux que lui ?

Peut-on jetter un coup d'œil sur *Ly-*

ſiſtrate & les *Harangueuſes*, ſans être étonné de voir la politique Athénienne miſe au-deſſous de celle des femmes, que l'on n'affecte de rendre ridicules que pour faire ſiffler leurs maris qui tenoient le timon du gouvernement ?

Que dire des *Gueſpes*, & de la fureur du peuple pour la procédure & le barreau ? Que d'iniquités dévoilées !

Il eſt aiſé de conclure, que malgré les ſages loix de Solon, qu'on faiſoit profeſſion de ſuivre, le gouvernement tomboit en décadence. Car quoi qu'il ne faille pas prendre à la lettre les railleries d'Ariſtophane, on voit trop que le mal étoit bien grand, en dût-on retrancher la moitié, puiſqu'en effet Athènes en fut la victime, & eut peine à ſe relever de ſa chute quand elle eut été priſe par Lyſander. On ſent enfin, (même en réduiſant Ariſtophane à ſa juſte valeur, & en ne le regardant que comme un Comédien qui exagere tout) on ſent, dis-je, trop que le fond du gouvernement péchoit preſque en tous les articles eſſentiels ; que le peuple étoit leurré par des ambitieux ; que les délibérations & les décrets étoient ordinairement le fruit des cabales factieuſes ; que l'avarice & l'intérêt particulier

étoient l'ame de la politique aux dépens du bien public; que les finances étoient mal adminiſtrées, les alliés peu ménagés, les bons citoyens ſouvent ſacrifiés, & les mauvais mis en place; que l'acharnement aux procès emportoit toute l'attention au dedans; qu'au dehors on faiſoit la guerre avec plus de témérité & de bonheur que de ſageſſe & de précaution; que l'amour de la nouveauté & des modes, en fait d'adminiſtration publique, étoit la folie univerſelle; qu'enfin (comme le dit Mélanthius chez Plutarque *) la République d'Athènes ne ſe ſoutenoit que par la diſcorde éternelle entre ceux qui manioient les affaires; contrepoids unique qui faiſoit trouver le remede au mal, & dont le mobile étoit l'Eloquence ou la Comédie.

C'eſt en général ce qu'on peut inférer de la lecture d'Ariſtophane. La ſagacité des Lecteurs ira au-delà. Ils pourront comparer les diverſes formes de gouvernement que prenoit cette tumultueuſe République pour modifier ou augmenter la Démocratie; formes toutes fatales à l'Etat, parce qu'il n'y en avoit aucune

* Traité de la maniere de lire les Poëtes.

qui fût établie sur des fondemens durables, & qui n'eût en elle des principes de destruction. Hé, le moyen de se maintenir en altérant le sage équilibre qu'avoit mis Solon entre les Grands & le peuple, & en ouvrant la porte à l'ambition adroite de ceux qui avoient le talent ou la hardiesse de se mettre sur les rangs par le moyen du peuple même, qu'ils flattoient de leur protection pour l'accabler plus surement!

Troisiéme Article. Raillerie sur les Poëtes tragiques.

IV. Les plaisanteries sur les Poëtes les plus estimés sont encore une partie considérable d'Aristophane. Les traits qu'il décoche sur les trois Héros de la Tragédie, particulierement sur Euripide, pourroient peut-être faire penser qu'il estimoit peu ces grands hommes, & qu'apparemment les spectateurs qui applaudissoient, auroient pu entrer dans ses sentimens: conclusion peu juste. J'en ai apporté les raisons, & l'on auroit pu les appercevoir mieux que moi, quand je ne les aurois pas touchées. Mais pour ne laisser rien à désirer, & pour prévenir toute ombre de chicanne, croira-t-on, (oserai-je demander) croira-t-on dans la postérité que Racine en ait moins été un grand maître de la Scène Françoise pour avoir été parodié. La parodie

ne s'attache qu'aux meilleures choſes, & elle étoit beaucoup plus du goût des Grecs que du nôtre. Le Théâtre noble aujourd'hui l'abandonne aux Théâtres inférieurs. Mais dans Athènes le Théâtre comique en faiſoit ſon principal ornement par une raiſon qu'il eſt bon d'approfondir. La Comédie ancienne n'étoit pas, comme elle l'eſt de nos jours, une imitation fine. C'étoit l'art de contrefaire. Elle auroit cru manquer ſon but, ſi elle n'eût imité le port, la démarche, l'habit, le geſte, & le viſage de ceux qu'elle jouoit. Or la parodie eſt de ce genre d'imitation. Ce n'eſt qu'un paſſage du ſérieux au bouffon par un changement léger de mots, une inflexion de voix, & une contrefaçon imperceptible. C'eſt le maſque par rapport au viſage. Comme donc les Tragédies d'Eſchyle, de Sophocle, & d'Euripide avoient beaucoup de vogue, & qu'on les ſçavoit par cœur, les parodies qu'on en faiſoit devoient autant intéreſſer & plaire, que le feroient les grimaces d'un bon Comédien qui contreferoit finement une perſonne reſpectable. Telle eſt la malignité humaine. Elle aime à rire de ce qu'elle eſtime le plus. Elle ſe dédommage en quelque maniere du tribut in-

volontaire qu'elle paye au mérite. Les parodies de nos Poëtes chez Ariſtophane ſont donc beaucoup moins des ſatyres que des éloges. Elles laiſſent lieu du moins d'examiner ſi les critiques en elles-mêmes ſont juſtes ou non. Mais ce qui eſt plus important, c'eſt qu'elles ne marquent nullement qu'Ariſtophane & ſon ſiécle eſtimaſſent peu Euripide & ſes prédéceſſeurs. Les ſtatues élevées en leur honneur, le reſpect des Athéniens pour leurs écrits, ces écrits mêmes ſi chérement & ſi précieuſement conſervés, ſont des garants immortels & trop éloquens, pour m'arrêter à expliquer davantage une ſolution ſi plauſible d'une ſi frivole objection.

Quatriéme Article. Railleries fréquentes ſur les Dieux.

V. La difficulté qui fait le plus de peine, & qui véritablement n'a point eu encore, que je ſçache, de ſolution ſatisfaiſante; c'eſt la maniere cavaliere dont Ariſtophane traite les Dieux. Malgré la perſuaſion intime où je ſuis d'en avoir trouvé le dénouement, je ne voudrois pas répondre qu'il fît plus d'impreſſion que celui de M. Boivin. Il ſe contente de dire * » que tout étoit per» mis aux Poëtes comiques; que la li-

* Dialogue à la fin des *Oiſeaux*. Paris 1729.

» cence du Théâtre autorisoit tout, jus-
» qu'à l'athéïsme; que ce qui faisoit rire
» les Athéniens trouvoit toujours grace
» devant leurs yeux; qu'ils croyoient que
» Jupiter même rioit avec eux des bons
» mots du Poëte impie. » M. Collier Anglois dans sa Critique du Théâtre de sa nation * prétend prouver qu'Aristophane est un athée déclaré. J'avoue que je ne puis gouter les raisonnemens ni de l'un ni de l'autre, & que j'aime mieux hazarder un systême nouveau dont j'ai déja laissé échaper quelques traits dans le cours de cet ouvrage. A la vérité les Athéniens étoient grands rieurs de profession, toujours prêts à rire de tout. Mais comment peut-on penser qu'Aristophane publiât l'athéïsme impunément, si l'on ne croit en même tems que les spectateurs Athéniens, & les Juges commis par l'Etat pour juger du mérite des piéces étoient athées, comme le Poëte; & comment peut-on s'imaginer qu'ils le fussent, eux qui faisoient gloire d'être le plus religieux peuple de la Gréce, & qui étoient en effet le plus superstitieux? Comment eussent-ils été athées, eux qui condamnoient un Dia-

* Trad. du P. de COURBEVILLE. Paris 1715.

goras, un Socrate, un Alcibiade comme impies ? Cela ne peut s'accorder. De dire, (pour se tirer d'affaire comme le fait M. Boivin) qu'Alcibiade, Socrate, & Diagoras attaquoient sérieusement la religion, ce qu'on ne souffroit pas ; mais qu'Aristophane le faisoit en riant, ce qui étoit passé en coutume ; c'est se jouer de la difficulté, & non la résoudre. Quoique les Athéniens aimassent à rire, il est vraisemblable que, si Aristophane eût été athée, ils ne l'eussent ni plus ni moins épargné que Socrate ; d'autant plus que le Philosophe n'employoit pas moins l'aménité & la plaisanterie dans ses instructions, que le Poëte dans ses Comédies. Le sel de la raillerie, & le caractere railleur des Athéniens n'est donc pas une légitime raison pour sauver Aristophane, tandis que Socrate est condamné. Voici mon dénouement en deux mots.

Qu'on lise le Traité de Plutarque sur la maniere de lire les Poëtes, on l'y trouvera. Plutarque veut prouver qu'il ne faut pas interdire la lecture des Poëtes aux jeunes gens, mais précautionner leurs esprits contre ce qu'ils peuvent avoir de mauvais. Pour les prévenir, il établit ce principe, que la Poësie est mensongere

mensongere & fabuleuse. Il détaille fort au long les fables qu'Homere & les autres Poëtes ont inventées sur le compte des Dieux. Puis il conclut, * » Quand » donc il y a ès compositions Poëtiques » quelque chose étrange & fâcheuse » dite touchant les Dieux ou demi-» Dieux, ou touchant la vertu de quel-» que excellent personnage de grand » renom, celui qui reçoit cela comme » une vérité s'en va gâté & corrompu » en son opinion. Mais celui qui se sou-» vient toujours, & se ramene devant » les yeux les charmes & illusions dont » la Poësie se sert ordinairement à con-» trouver & inventer des fables, ... » celui-là ne souffrira jamais de mal, » ni ne recevra en son entendement » aucune mauvaise impression : ains se » reprendra soi-même quand il aura » peur de Neptune, craignant qu'il » n'ouvre & fende la terre jusqu'à dé-» couvrir les enfers, &c. » Quelques pages après il ajoute, » que la religion » est une chose difficile à comprendre, » & au-dessus de la portée des Poëtes ; » ce qu'il faut avoir, dit-il, devant

* PLUTARQ. Traité de la maniere de lire les Poëtes, trad. d'AMYOT.

» les yeux quand on lit leurs fables. »

Les Payens avoient donc leurs fables qu'ils diſtinguoient fort de leur religion. Hé qui ſe perſuadera qu'Ovide ait prétendu expoſer dans ſes métamorphoſes la Religion des Romains ? On paſſoit donc aux Poëtes leurs imaginations ſur les Dieux, comme des choſes qui n'intéreſſoient en rien le culte reçu. Sur ce principe, je l'ai dit, & je le répéte, il y avoit chez les Payens deux ſortes de religions, une religion poëtique, & une religion réelle; une religion de Théâtre, & une religion de pratique; une mythologie pour la Poëſie, & une Théologie pour l'uſage des fables en un mot, & un culte tout différent d'elles, quoique fondé ſur elles.

Diagoras, Socrate, Platon & les Philoſophes d'Athènes; Ciceron leur adorateur, & les autres prétendus ſages de Rome, font une claſſe à part. C'étoient-là les Athées par rapport aux Anciens: ainſi ce n'eſt pas de Platon ni de Ciceron qu'il faut tirer les idées qu'on cherche de la religion réelle des Payens diſtinguée de la fabuleuſe. Ces deux auteurs s'enveloppent, pour ne pas laiſſer voir leurs ſentimens. Ils n'oſoient attaquer ouvertement la religion réelle.

Ils ne s'en prenoient qu'à la fable : & comme celle-ci tenoit de près à celle-là, en attaquant la fable, ils détruisoient insensiblement la religion du pays.

De démêler ici en quoi les fables & le culte s'accordoient & se contredisoient, c'est ce que je ne prétends pas. Il n'est pas aisé * d'établir nettement quelle étoit l'idée commune des Athéniens sur la nature des Dieux qu'ils adoroient. Plutarque dit lui-même, » que » la chose étoit très-difficile pour les » sages. » Il me suffit que la Théologie payenne & la mythologie soient aussi différentes pour le fonds, que conformes pour les noms des Divinités ; & qu'un long usage ait abandonné la derniere au caprice de la poësie, sans croire intéresser en rien la premiere. Cela étant établi par l'autorité des Anciens mêmes, je n'ai plus de peine à voir Jupiter, Minerve, Neptune, Bacchus, &c. jouer la Comédie sur le Théâtre d'Aristophane, & ces mêmes Dieux recevoir l'encens dans les Temples d'Athènes. Voilà, je croi, ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur un article si obscur ; & je suis prêt de me rendre au systême de quicon-

* Voyez S. PAUL, au sujet de l'*Ignoto Deo.*

que trouvera mieux pour concilier les Athéniens avec eux-mêmes, les Athéniens riant des Dieux d'Ariſtophane, & les Athéniens condamnant Socrate pour avoir paru méconnoître les Dieux du pays.

Remarque de l'Editeur ſur l'idée du P. Brumoy.

Cette penſée du P. Brumoy a fourni la matiere de deux ſçavantes Diſſertations inſerées dans les Tomes 19e & 20e de la Bibliothéque Françoiſe.

Suivant l'Auteur de la premiere, (Tom. 19. p. 148.) la concluſion que tire le P. B. d'un paſſage de Plutarque, n'eſt nullement déciſive en faveur de ſon ſentiment; & en effet, il nous paroît auſſi-bien qu'à lui, que dans les Traditions fabuleuſes des Poëtes anciens, il faut ſoigneuſement diſtinguer le *fond* & la *forme*. Ce qu'on peut appeller *le fond*, c'étoit la connoiſſance des Divinités du pays, de leurs généalogies, de leurs fonctions, de leurs caracteres, de leurs attributs, du culte reſpectif qu'on leur rendoit en différens lieux, &c. Voilà, proprement, la Théologie Payenne, & ce n'eſt pas ce que

Plutarque réprouve dans les Poëtes, ni l'erreur contre laquelle il veut qu'on prémunisse les jeunes esprits.

Ce que j'appelle, au contraire, *la forme*, ce n'est rien autre chose que les fables même, & c'est-à-dire, ces narrations merveilleuses, ou plutôt monstrueuses, que les mêmes Poëtes faisoient au sujet de leurs Dieux, & dont ils amusoient les peuples crédules. C'est cela seul que condamne le Philosophe Grec, cela seul dont il dit que la connoissance doit être cachée aux enfans, de peur de leur gâter l'esprit & l'imagination. On s'efforce de prouver ensuite, que les fictions mythologiques étoient si intimement liées au culte des faux Dieux, que tout ce culte ne portoit que sur cette base, & qu'en effet les Poëtes anciens doivent être regardés comme les dépositaires *de l'ancienne foi & créance*, (c'est l'expression d'Amyot) comme les premiers Théologiens du Paganisme; d'où il infére que cette distinction du P. B. qui divise la Religion Payenne en Religion *réelle*, & Religion *fabuleuse*, est purement idéale & chimérique.

L'autre Dissertateur (T. 20. p. 58.) n'est pas de l'avis du premier, & censure tout à la fois & le P. Brumoy, &

les Remarques du Critique lui-même. Selon lui, le P. Brumoy s'eſt trompé en donnant pour *nouveau* un ſyſtême fort ancien. Le Critique à ſon tour n'a pas fait voir une plus grande connoiſſance de l'Antiquité, quand il a avancé qu'entre la Religion Poëtique & le culte civil des anciens Payens, il n'y avoit au fond nulle différence. Tout de ſuite, on produit l'autorité de S. Auguſtin, *de Civit. Dei l. 6. c.* 5; ce Docteur cite lui-même Varron le plus docte des Romains, & diſtingue avec lui trois choſes dans la Religion des Payens, ou ſi l'on veut, trois ſortes de Théologie. *Prima Theologia*, dit-il, *accommodata eſt ad Theatrum, ſecunda ad mundum, tertia ad urbem.* C'eſt-à-dire, qu'il y avoit une Religion fabuleuſe dont les Poëtes étoient comme en poſſeſſion: une Religion naturelle qu'on abandonnoit aux diſputes des Philoſophes: & une Religion civile qui étoit celle des Prêtres & de tout le peuple; elle comprenoit les ſacrifices, les rites, les cérémonies, tout ce qui s'appelle le culte extérieur, & quant à celle-ci, le Magiſtrat n'eût jamais ſouffert qu'on y donnât la moindre atteinte. Donc le ſyſtême du P. B. n'eſt pas à la vérité nouveau, mais il eſt vrai dans toutes ſes parties.

Après tout, comme l'origine du culte public & autorisé se rapportoit aux traditions fabuleuses de la Poësie, & que des trois Théologies Payennes mentionnées d'après Varron par S. Augustin, la premiere & la derniere avoient une liaison intime, Aristophane & les autres Comiques ne pouvoient gueres ébranler l'une par leurs railleries, sans porter coup à l'autre. Il doit paroître surprenant, au premier coup d'œil, de voir un même peuple rire de ses Dieux au Théâtre, & ensuite les adorer avec des respects si superstitieux; mais ceux qui s'en étonnent n'ont pas fait assez d'attention aux contradictions, aux inconséquences de l'esprit humain, surtout de l'esprit populaire, préoccupé d'une Religion également fausse & ridicule.

VI. Disons un mot des Mimes comme ayant quelque rapport à la Comédie. On appelloit *Mimes* chez les Grecs & les Romains, certaines œuvres de Théâtre, & les Acteurs qui les jouoient. Le terme montre assez que leur art étoit *imitation* & grimace. De ces ouvrages il ne reste rien ou peu de chose. Ainsi l'on n'en peut parler que sur quelques passages d'Auteurs qui ne

Les Mimes & Pantomimes.

nous apprennent rien de fort confidérable. J'en tirerai toutefois la fubftance & le fuc, comme je l'ai fait à l'égard du *Chœur*, fans m'amufer à définir tous les noms des efpeces différentes, ni à citer tous les paffages; chofe inutile, qui ennuyeroit le lecteur fans beaucoup l'inftruire. On peut lire, fi l'on veut, les fçavantes compilations des Voffius, des Valois, des Saumaifes, & des Gataker que j'aurois honte de compiler.

Les Mimes font nés de la Comédie, dont même ils faifoient partie au commencement; car les Acteurs Mimes ou baladins y jouoient leur rôle, & faifoient des danfes grotefques. La jaloufie les fépara des Acteurs Comiques; & ils firent bande à part: mais, pour réuffir plus furement, ils emprunterent de la Comédie ce qu'elle avoit de folâtre, de burlefque, de turlupin & de licentieux. Ils l'ajouterent à leurs danfes; & c'eft ce qui produifit ce que nous appellons aujourd'hui le tabarinage & les farces. Ces farces n'avoient ni la régularité ni la fineffe des Comédies. Ce n'étoit que des fcènes ébauchées propres à faire rire, fans expofition, fans intrigue, fans dénouement, fans liaifon. Leur but n'étoit que de divertir la populace. Ce n'eft

pas qu'il ne leur ſoit échapé de bonnes choſes, telles que ſont les ſentences qui nous reſtent de P. Syrus : mais le fonds étoit le bas comique. Le noble ne s'y inſinuoit que par hazard. Il falloit toutefois que cette eſpece ſinguliere de Theâtre ſe fût un peu ennoblie à la longue ; puiſque Platon le Philoſophe mettoit, à ce qu'on dit, ſous ſon chevet les Mimes d'un Sophron, & qu'on les trouva ſous ſa tête quand il fut mort. Mais en général il eſt vrai de dire qu'elle ſe reſſentit toujours de la baſſeſſe de ſon origine, ſemblable à une nobleſſe uſurpée, dont le faux perce toujours à travers un éclat emprunté.

Il y avoit deux ſortes de Mimes moins diſtingués par leur objet que par leur étendue ; les uns étant des ouvrages courts, & les autres plus longs & un peu moins bouffons. Ces deux genres ſe ſousdiviſoient en d'autres eſpeces qui tiroient leurs différences des habits & des perſonnages, par exemple de voleurs, d'yvrognes, de Médecins, & enfin d'hommes & de femmes.

Voilà pour les Grecs. Les Romains prirent auſſi d'eux cette rapſodie, après en avoir emprunté les deux nobles ſpectacles, le Tragique & le Comique. Ils

eurent leurs *planipedes* qui jouoient avec leur chauſſure plate, pour être plus agiles; & leurs *ſannions* avec leur tête raſe, pour ſe faire mieux ſouffletter. Il eſt inutile de nommer ici tous ceux qui excellerent en ce genre chez les Grecs & les Romains. Je croi en avoir dit aſſez & peut-être trop ſur cet avorton de la Comédie, qui s'attira le mépris des honnêtes gens, les réprimandes des Magiſtrats, & la juſte indignation des Peres de l'Egliſe. *

Les Pantomimes, autre eſpece de farceurs, avoient du moins cet avantage qu'ils n'offenſoient point les oreilles. Ils ne parloient qu'aux yeux; mais ils le faiſoient avec tant d'art, qu'ils repréſentoient (dit-on) une Tragédie ou une Comédie entiere, ſans dire un ſeul mot, comme *Arlequin muet* †. Du moins diſtingue-t-on trois tems; le premier en Grece, où les Pantomimes mêloient le chant à la danſe; le ſecond vers le tems de Livius Andronicus, où les baladins & les chanteurs étoient diſtingués; le

---

* C'eſt contre la licence des Mimes & des Pantomimes que les SS. Peres ſe ſont particulierement déchaînés, ſans compter que la Religion y étoit fort intereſſée.

† Piéce du nouveau Théâtre Italien.

troisiéme enfin, au siécle d'Auguste qui les appella à Rome, pour amuser le peuple qu'il avoit asservi. Alors le Pantomime jouoit la Comédie sans chant ni déclamation; mais par la force, la vivacité & l'activité du geste, *clausis faucibus, & loquente gestu*, comme dit Sidonius Apollinaris, il exprimoit en effet non-seulement les choses & les passions, mais encore les moindres finesses des passions & les plus petites circonstances des faits. Au reste il ne faut pas s'imaginer (du moins je n'en crois rien) que les Pantomimes représentassent à la lettre des Tragédies ou Comédies régulieres par les simples mouvemens du corps. On juge bien que malgré toute leur agilité la représentation ne pouvoit être que très-imparfaite. Il falloit toutefois qu'elle fût très-animée, & que l'art de l'imitation eût été porté fort loin, puisqu'il causoit de l'admiration aux gens sensés, & que le peuple en étoit fou. Cependant quand on lit qu'un certain Hylas, disciple d'un Pylade, partagea avec son maître les suffrages du peuple sous Auguste, en représentant *Oedipe*, ou quand Juvenal nous dit que Bathille jouoit *Leda*, & choses semblables, qui croira que ces efforts d'un seul homme

muet fussent des Tragédies ou Comédies articulées par bonds & par sauts ? Malgré l'obscurité de cette matiere, on voit à quoi s'en tenir, & jusqu'où à peu près peut s'élever l'imitation du geste, des grimaces, & de la danse. Parmi ces danses artificieuses, dont nous ne sçavons que les noms, il y en avoit d'extrêmement deshonnêtes, du tems même d'Aristophane qui les employoit. Elles se perpétuerent en Italie depuis Auguste, long-tems après les Empereurs. Ce fut une peste publique qui contribua en partie à la décadence & à la ruine de l'Empire Romain. Il n'est pas besoin de recourir aux Saints Peres pour les détester : les sages mêmes du Paganisme font assez voir ce qu'ils en pensoient. Je n'ai parlé d'elles & des Mimes que pour faire sentir l'abus qu'on fit du plus noble des spectacles, & pour conduire le lecteur jusqu'à la fin par toutes les routes, & tous les égaremens de l'esprit humain depuis Homere & Eschyle jusqu'à nos jours.

Démarches & égaremens de l'esprit humain dans la

VII. Car pour conclure cet ouvrage par l'application des principes posés dès le commencement, & répandus dans toute sa suite, je prie le lecteur de remonter au point de la carriere, d'où

j'ai fait partir l'esprit humain. Le hazard produit le Chœur ou l'hymne à Bacchus ; l'art la perfectionne ; le goût la tourne en divertissement public ; Thespis y ajoute un Acteur qui seul joue un petit poëme : voilà l'ébauche du spectacle. Eschyle vient, qui creusant l'idée de l'Iliade d'Homere, vivifie, pour ainsi parler, le Poëme Epique ; substitue le dialogue au simple récit ; anime toute une action, la met sous les yeux, comme si elle s'y passoit réellement ; y intéresse le Chœur * ; imagine les habits majestueux, & une scène décorée : en un mot, il crée la Tragédie, ou plutôt il la tire du sein de l'Epopée. Elle sort brillante de mille appas, avec une majesté qui lui gagne tous les cœurs au premier aspect. Sophocle la considére de plus près avec des yeux critiques : il y trouve un peu de rudesse & d'enflure ; il l'embellit de traits plus convenables ; il en

naissance, & le progrès des spectacles.

* Eschile, ce me semble, conserva le Chœur aussi-bien que ses rivaux, non pas précisément, parce qu'ils le trouverent à la mode ; mais parce qu'ils crurent, en approfondissant l'idée de la Tragédie, qu'il ne sçauroit tomber dans le bon sens, qu'une grande & illustre action, telle qu'une révolution d'Etat, se passe sans témoins. Voyez le second Discours, T. I.

retranche les faux ornemens ; il lui donne une démarche plus réguliere, & une noblesse mieux entendue. Euripide croit devoir l'humaniser & l'attendrir encore davantage. Il lui enseigne le nouvel art de plaire sans art, & le charme des airs négligés ; desorte qu'il fait douter à elle-même quelle parure lui sied le plus, ou celle de Sophocle qui brille de pierreries, ou celle d'Euripide qui est plus modeste & plus simple, l'une & l'autre élégante à la vérité ; mais dont l'élégance différente laisse l'esprit en suspens, & le prix indécis.

De-là nous perdons sa trace, & nous cessons de voir ses progrès chez les Grecs. Nous nous transportons au siécle d'Auguste : nous y trouvons Apollon & les Muses qui ont quitté l'ancienne Gréce pour fixer leur séjour en Italie : mais vainement interrogeons-nous Melpomene ; elle est muette pour nous, & elle ne nous laisse entendre que par des voix étrangeres, qu'elle a regné avec éclat chez les Romains. Sénéque veut la faire parler ; mais le vain éclat dont il l'accable, plutôt qu'il ne la pare, nous fait trop voir qu'il a pris le fantôme de Melpomene pour elle.

Par un autre vol aussi rapide que le

premier de Gréce à Rome, nous descendons de Rome en France; après avoir traversé les milliers d'années. Là nous voyons l'esprit humain au tems de Louis XIV. créer en quelque sorte l'art Tragique une seconde fois, comme si la Tragédie Grecque lui eût été presque entierement inconnue. Les Rotrous sont nos Eschyles, les Corneilles nos Sophocles, & les Racines nos Euripides. Voilà la Tragédie ressuscitée de ses cendres, portée à son comble de grandeur, & si éblouissante qu'elle se préfére elle-même à elle-même. Surprise de se voir née Françoise en aussi peu de tems, & presque de la même maniere qu'elle étoit née Grecque, elle est tentée de croire que son sort est de naître & d'arriver subitement à sa perfection, comme la Déesse issuë de la tête de Jupiter.

D'un autre côté, en reprenant nos vestiges, nous voyons la Comédie éclore du *Margites*, ou de l'Odyssée d'Homere, par imitation de la Tragédie sa sœur aînée : mais nous la voyons sous la conduite d'Aristophane devenir extrêmement libertine & pétulante, prendre des airs & un ton que les Magistrats sont obligés de réprimer. Elle devient plus

modérée : elle apprend de Ménandre à allier l'enjouement à la politeſſe, & à corriger le vice ſans choquer les vicieux. Plaute chez les Romains (car il faut retomber juſqu'à lui) fait une eſpece mixte de l'ancienne & de la nouvelle Comédie, & joint la bouffonnerie à la délicateſſe. Térence plus ſenſé reçoit la Comédie des mains de Ménandre, & ſurpaſſe ſon modéle à force de l'imiter. Enfin l'inimitable Moliere enfante une Comédie d'un autre goût, & qu'on doit mettre dans un ordre particulier par contraſte avec celle d'Ariſtophane, qui a le ſien à part.

Mais (ô foibleſſe de l'eſprit humain !) en parcourant une troiſiéme fois tous ces âges des ſpectacles, l'on voit que cet eſprit, las d'avoir porté ſon vol auſſi haut qu'il le pouvoit, tombe inſenſiblement, s'oublie ſoi-même, & s'égare en prenant pour guide l'amour de la nouveauté, & la paſſion de ſe frayer de nouvelles routes. Le Tragique dégénére en Gréce du tems d'Ariſtote, & à Rome après Auguſte. Dans Rome & Athènes le Comique produit les Mimes, les Pantomimes, le Tabarinage, la Charlatanerie, & les Farces, pour ſe diverſifier. Telle eſt la condition & la manie de

l'eſprit de l'homme. Content d'avoir fait de grandes conquêtes, il les abandonne pour en tenter d'autres qui, bien loin de répondre à ſes déſirs, ne ſervent qu'à lui faire connoître ſa folie, ſes égaremens & ſa foibleſſe. Mais pourquoi ſe laſſer de ſe maintenir au vrai point de la perfection & du bon goût, quand il eſt atteint? l'Eloquence s'en laſſe-t-elle ? Si elle s'oublie quelquefois, ne revient-elle pas bientôt à ſon point? Il en ſera ſans doute de même du Théâtre de nos jours, ſi les Muſes Françoiſes veulent bien ne pas perdre de vûe les modeles Grecs, & ne pas dédaigner un Théâtre qui a pour mere la nature, pour ame les paſſions, pour art la ſimplicité : Théâtre peut-être inférieur au nôtre (à dire vrai) en dignité & en nobleſſe; mais ſupérieur en ſimplicité & en bienſéance, égal même, pour ne rien dire de plus, en conduite & en maniment des paſſions dignes de toucher l'honnête homme & le Chrétien.

Pour moi, je me croirai trop dédommagé de mon travail, & j'aurai atteint le but qui en a été l'unique motif, ſi je réuſſis à faire un peu renaître dans les eſprits qui veulent courir la carriere de

la belle littérature, (je ne dis pas l'eſtime outrée & aveugle de tout ce que nous avons des Anciens) mais en général le bon goût de l'antiquité ; goût qui nourrit l'eſprit en le poliſſant ; qui le rend riche d'un fonds étranger, mais devenu propre ; qui ouvre ſa fécondité naturelle, & en tire des fruits exquis ; goût auquel les Racines, les Molieres, les Boileau, les la Fontaine, les Patru, les Péliſſons, & tant d'autres grands génies du ſiécle paſſé doivent tout ce qu'ils furent & ce qu'ils ſeront toujours ; goût qui met le ſceau de l'immortalité aux ouvrages où il ſe fait ſentir ; goût enfin ſans lequel on peut aſſurer que les plus rares talens demeurent toujours au-deſſous d'eux-mêmes : car il ne faut pas ſe flatter, ni ſe laiſſer ſéduire par l'exemple de quelques talens ſupérieurs qui ont plutôt paru dédaigner ce goût, qu'ils ne l'ont dédaigné en effet. Ce ſont d'excellens Originaux qui ont fait, ſans le vouloir & contre leur gré, de fort mauvais Copiſtes. Il ne faut être ſinge ni de l'antique ni du moderne : mais s'il étoit queſtion de donner dans un excès, tête baiſſée, (ce que ne fait jamais un eſprit droit & ſûr) encore vaudroit-il mieux pour un bel eſprit,

comme pour un Peintre, s'enrichir des dépouilles anciennes, que de s'appauvrir en tirant tout de ſon fonds, avec une affectation marquée à contrefaire ceux des modernes, dont le fond plus fertile a produit des beautés qui n'appartiennent qu'à eux, & qui ne ſiéent qu'à eux : beautés ſingulieres bien moins propres à être imitées par autrui, que dignes d'être véritablement eſtimées dans leurs premiers inventeurs & dans eux ſeuls.



DISCOURS
SUR
LE CYCLOPE
D'EURIPIDE,
ET SUR LE SPECTACLE SATYRIQUE.

Raiſons de faire connoître le *Cyclope* & de le mettre après les Comédies.

I. JE ne me ſuis raviſé de donner le *Cyclope* que vers la fin de l'impreſſion de cet Ouvrage. Heureuſement nulle place ne lui convenoit mieux que celle où on le met ici, (comme un hors d'œuvre) à la ſuite d'Ariſtophane, ou bien il n'en devoit point du tout avoir dans ce Livre. Après ce qu'on a lû à ſon ſujet dans quelques endroits des deux premiers Tomes, il ſeroit inutile de vouloir déguiſer au Lecteur les raiſons qui m'avoient porté à ne rien dire de cette Piéce. Quoique je n'aye pas eu deſſein de ſurprendre ceux qui ne la connoiſſent pas, j'avois appréhendé,

(je l'avoue) qu'un Poëme ſi extraordinaire pour nos idées n'effaçât d'un ſeul trait dans l'eſprit des perſonnes irréſolues ſur l'eſtime dûe à l'antiquité Théâtrale, l'impreſſion qu'auroit pû faire ſur elles le goût de la belle nature, ſi bien exprimé dans les Tragédies. Je craignois, pour le dire en un mot, qu'un Polypheme groſſier ne fît oublier une tendre Iphigénie, ou une Phedre paſſionnée: non que je cruſſe qu'une même plume n'ait pû produire deux genres de ſpectacles d'un caractere ſi différent, ſans ſe dégrader aux yeux du beau ſiécle d'Athènes. On a bien pardonné à Moliere même, ce que les honnêtes gens y trouvoient de trop approchant de la farce. Mais l'immenſe intervalle du ſiécle d'Euripide au nôtre, que j'avois pris tant de peine, (peut-être inutilement) à rapprocher par rapport au genre Tragique ſans altérer mes Auteurs, me paroiſſoit croître à l'infini, & devenir inſurmontable à l'égard du *Cyclope, & du Spectacle* qu'on appelle *Satyrique.* On a pu s'appercevoir, & je crois en avoir aſſez donné de preuves, que je n'ai pas prétendu que tout fût admirable dans Euripide & ſes contempo-

rains. S'il eût été queſtion de les ajuſter un peu à la Françoiſe aux dépens de la fidélité, j'aurois été beaucoup moins à l'étroit, & peut-être aurois-je plus réuſſi. Mais il falloit expoſer juſte, & non pas ſimplement imiter. Des Auteurs tels que Boileau & Racine qui parlent par eux-mêmes à leur ſiécle ſe contentent ſagement de prendre le goût de l'antiquité, & ils en changent les mœurs. C'eſt l'adreſſe néceſſaire de quiconque veut plaire à coup ſûr, & ce ſeroit celle d'Euripide s'il revivoit. Il ſeroit aujourd'hui un Racine, comme Racine eût été autrefois un Euripide. Mais quand on ſe donne pour ſimple Hiſtorien du Théâtre ancien, il n'eſt permis ni d'embellir, ni d'enlaidir ſes Poëtes. Il faut les rendre. Il eſt ſeulement permis de ne pas heurter de front nos manieres, & de bien prévenir les lecteurs ſur la difficulté de franchir, ſans étourdiſſement de tête, pluſieurs milliers d'années. Or on a beau convaincre les perſonnes ſenſées que cela doit être. Le ſaut eſt trop violent. On veut bien ſe ſuppoſer Athénien; on croit l'être; & dans un inſtant on oublie qu'on l'a voulu, & l'on ſe retrouve François avec tous les

préjugés du tems. La raiſon parle, le préjugé agit. L'une n'eſt que lumiere, l'autre eſt preſque paſſé en inſtinct; c'eſt la plainte ordinaire: on ne ſe met jamais bien dans la place des perſonnes que l'on blâme.

Si cette expérience eſt ſenſible dans la lecture des Tragédies anciennes, où l'on ſent d'ailleurs tant de beautés du goût de tous les âges, que ſera-ce ſi l'on voit une eſpéce preſque indéfiniſſable de Poëme qui n'a tout au plus que quelques beautés de mode, jointes à des bouffonneries faites pour la derniere claſſe d'une populace Républiquaine & libertine? Ce qu'on aura un véritable droit de blâmer dans ce Poëme ne fera-t-il point condamner par préjugé ce que l'on aura d'abord eſtimé par raiſon? Il ne faut qu'un travers pour ruiner la plus brillante réputation. L'on en a eu des exemples dans tous les ſiécles. Hé comment ſe ſoutiendroit Euripide en ce qu'il a de bon, contre ce qu'on trouvera ici de mauvais?

Voilà au vrai ce que je me diſois à moi-même, & ce qui m'avoit déterminé à ſupprimer le *Cyclope*. Je croyois être aſſez quitte envers la bonne foi

dûe au Public, en disant naïvement que cette piéce à mon sens ne méritoit pas de lui être exposée en François. Comme je n'épouse nullement les intérêts de l'antiquité au point d'adorer tous ses débris, ce qui seroit d'un faux goût, j'avois cru pouvoir trancher sur cet article, aussi hardiment que sur d'autres défauts, sans préjudice de l'estime que j'ai marqué ouvertement pour les vraies beautés. Cela m'avoit paru suffire pour montrer mon peu de partialité, & pour rendre justice à Euripide, sans le décréditer. L'exposition d'un Ouvrage que je croyois peu digne de son génie, m'avoit semblé trop chatouilleuse pour un siécle tel que le nôtre. Mon entreprise n'étoit déja que trop hardie à ses yeux. Mais, toutes réflexions faites, ou plutôt sans beaucoup de réflexion, la témérité qui m'a fait entreprendre le Théâtre des Grecs, m'a porté enfin à l'achever entierement, au hazard de manquer mon but.

La singularité d'une piéce qui nous reste seule dans un genre qu'on ne sçauroit bien connoître que par elle, mérite bien qu'on franchisse le pas, sans

ſans trop redouter les préjugés des ennemis de l'antiquité. Les juges équitables & déſintéreſſés ſçauront ſéparer le vrai d'avec le faux, le bon d'avec le mauvais, ſans conclure de celui-ci contre celui-là, & ſans proſcrire tout; effet trop ordinaire de la vivacité Françoiſe. Quelques Comédies foibles d'un Corneille lui ôteront-elles jamais le rang de ſupériorité qu'il mérite dans l'eſtime de la poſtérité judicieuſe?

Après tout, quand je dis que le *Cyclope* ne me paroît pas digne d'Euripide, il eſt bon d'expliquer ce terme, pour ne pas donner dans Charybde en tâchant d'éviter Scylla, & de peur d'encourir la diſgrace des admirateurs du Théâtre Athénien, en ménageant la délicateſſe de ſes adverſaires, & de ceux qu'ils ont rendus indifférens. Je m'expliquerai donc; & pour le faire avec plus de netteté & de préciſion, je commence par définir le genre du Poëme dont il s'agit, en développant ſon eſſence, ſa matiere, ſon origine, ſon but, ſes rapports avec les autres ſpectacles, ſes perſonnages, ſes Auteurs, & tout ce qui le concerne.

Idée du Spectacle Satyrique.

II. Ce ſpectacle s'appelle *Satyrique*, nom tiré des *Satyres*, Divinités

champêtres, qui en faiſoient toujours l'ame, & nullement de la *Satyre* ſorte de Poëſie médiſante qui ne reſſemble en rien à celle-ci, & qui lui eſt fort poſtérieure. Elle n'en eſt pas même iſſue, car elle eſt toute Romaine, dit Quintilien; & l'autre eſt une invention purement grecque, peu miſe en œuvre par les Romains. Le Poëme Satyrique n'eſt ni Tragédie, ni Comédie. Mais il tient le milieu entre l'une & l'autre. Il participe de la premiere par la conduite, le deſſein, la nobleſſe de quelques perſonnages, le ſérieux, le pathétique, & le tour de quelques Scènes. Il tient auſſi un peu de la ſeconde par la gayeté libre, & ſouvent très-poliçonne de quelques jeux de Théâtre, par la verſification ſautillante & vive, par l'iſſue toujours agréable & jamais tragique. Son but principal étoit de remettre les eſprits dans une ſituation plus douce, après les impreſſions cauſées par la Tragédie; & ſa matiere ordinaire étoit Bacchus, ſoit parce qu'on jouoit ces piéces dans la joie des Fêtes Bacchiques, ſoit pour ne paroître pas avoir entierement oublié ce Dieu, comme le fit la Tragédie en s'ennobliſſant; ce qui

faifoit dire : *Que fait ceci à Bacchus !*

Je ne remonterai point ici jufqu'aux fources ténébreufes de l'origine de ce fpectacle. Son nom feul fait affez connoître qu'il eft né du même germe que la Tragédie & la Comédie informes, dans la liberté des Fêtes célébrées par les Payfans. Horace le fait de peu poftérieur à l'une & à l'autre, quand il dit, que » celui qui * difputa le prix » du bouc dans le genre tragique, » s'avifa bientôt d'offrir aux fpecta- » teurs des Satyres nuds & groffiers ; » mais c'eft toujours même origine. Ainfi les Vendanges **, ou le Bouc immolé †, les quolibets de village ¶, & la licence payfane affez conforme à celle des Satyres §, furent les trois fources des trois fpectacles qui amuferent fi long-tems Athènes, à fçavoir le Tragique, le Comique, & le Satyrique, fans compter les *Mimes* qui font le quatriéme, & dont j'ai parlé.

---

* *Carmine qui Tragico vilem certavit ob hircum,*
Mox etiam agreftes fatyros nudavit.

** Τρυγῳδία. Chanfon de Vendange.

† Τραγῳδία. Chanfon du Bouc.

† Κωμῳδία. Chant de Village.

§ Σατυρικὰ δράματα. Spectacles fatyriques.

Le ſçavant Iſaac Caſaubon * va plus loin, & prétend trouver l'origine de tout cela dans la nature même. Il dit que comme elle eſt la mere de tous les Arts, elle l'eſt auſſi des Fêtes; que les Fêtes ont enfanté les danſes & les bons mots; que de la danſe eſt venue la muſique, & que les bons mots ont produit tous les ſpectacles dont nous parlons. On ne ſçauroit remonter plus haut. Mais de même que la Tragédie & la Comédie ne prirent leur forme qu'à peu près au tems & de la maniere que je l'ai expliqué †, de même auſſi le Poëme Satyrique n'a-t-il pris couleur que de cette maniere, & dans ce tems, c'eſt-à-dire au ſiécle d'Eſchyle, & par ſes ſoins. Des œuvres ſi ſemblables pour le plan doivent avoir eu le même pere; & du même principe l'on doit tirer les mêmes conſéquences. L'inventeur du Dialogue eſt ſans contredit l'inventeur de tous les ſpectacles de ſon ſiécle.

En effet, à en juger par le *Cyclope* (preuve parlante, plus précieuſe que toutes les conjectures du monde,

---

* *De Satiricâ Poëſi. l.* 1. *c.* 1.

† Tome I. Diſcours 2.

preuve unique, & qui l'étoit même du tems d'Eustathius le célébre Commentateur d'Homere, il y a environ cinq cens ans) à en juger, dis-je, par ce rare morceau, on doit reconnoître dans les spectacles satyriques, la marche de la Tragédie, & de la Comédie en regle. Même évolution de sujet, même tour d'intrigue, même façon de dénouement, nul épisode, nul incident qui retarde l'action. Au contraire, comme cette piéce n'a gueres plus de 700 vers, il paroît que les piéces du même genre étoient très-courtes; & si nous n'avions pas d'autres preuves, l'on seroit bien fondé sur cette brieveté seule, à comparer ces Poëmes aux petites piéces qu'on donne aujourd'hui en France à la suite des grands spectacles. L'on sçait d'ailleurs que chaque Poëte manquoit peu à joindre une pareille piéce aux Tragédies qu'il donnoit pour disputer le prix, & qu'on la représentoit après elles, pour tempérer l'émotion de tristesse qu'elles avoient dû causer. Pour achever la comparaison du genre Tragique avec le Satyrique, l'on verrà que celui-ci avoit une sorte de sérieux différent de la majesté qui regne dans

celui-là, des ſentences aſſez relevées, des diſcours étudiés, d'aſſez beaux traits de morale, mais rien d'extrêmement paſſionné.

Ce ſpectacle ſingulier (en mettant à part ſon plan) s'éloigne encore plus de la Comédie ancienne que de la Tragédie. Car on n'y verra ſur la Scène, ni le gouvernement, ni les particuliers de la République Athénienne, comme chez Ariſtophane. Le *Plaiſant* bon ou mauvais avoit ſes degrés bien marqués dans l'antiquité. Celui de la Comédie n'étoit pas celui des Mimes, & le *Plaiſant* des Mimes étoit beaucoup moins le *Plaiſant* des piéces ſatyriques. L'étude profonde du cœur humain, & de l'aliment qu'il lui falloit pour le réjouir, avoit ſousdiviſé cela d'une maniere étonnante. C'étoient autant de claſſes de divertiſſemens, dont aucune n'oſoit anticiper ſur les autres : bien éloignée en ceci de notre manie qui voudroit quelquefois réunir des choſes inalliables, la Tragédie, la Comédie, l'Opéra. C'eſt eſſayer de nouveaux aſſaiſonnemens pour réveiller un ſpectateur dédaigneux, & las des beautés naturelles. Les Poëtes y ſont bien embarraſ-

sés. Ils l'étoient déja du tems de Phédre dont j'ai rapporté la fable *, du tems de la Fontaine qui l'a si agréablement appliquée aux Censures qu'il avoit sous les yeux, du tems même d'Eschyle. Mais quelqu'asservis que soient les Poëtes de chaque siécle au goût, ou plutôt au caprice regnant, il ne tient qu'à eux de se tirer d'esclavage, & de revenir au vrai goût, qui, pour plaire efficacement veut qu'on ne confonde pas des œuvres différentes par leur nature, renferme les talens dans les limites de la sage vraisemblance, ne souffre pas qu'on donne un Roman pour une Tragédie, exige enfin qu'il en soit de même, il s'agit du Comique, & de même aussi de quelque genre que l'on tente pour toucher ou pour amuser des personnes que l'on suppose raisonnables. C'est ce qu'avoient compris les Anciens; & si nous les blâmons à juste titre d'avoir trop sousdivisé les espéces de spectacles, que le bon sens réduit à deux principales, du moins devons-nous leur sçavoir gré d'avoir conservé dans chaque ordre de divertissemens

* Tome IV.

le caractere particulier qui leur convenoit, à l'imitation de la nature, qui donne toujours à chaque être son espéce, ses propriétés, & sa perfection spécifique.

C'est ce que firent les Athéniens par rapport au spectacle dont je parle. Ils s'appliquerent à le cultiver presque avec autant de soin que le plus noble dont il n'étoit qu'un délassement. Il fit donc une classe particuliere. Mais étoit-il de nature à durer toujours? Etoit-ce un fonds solide qui méritât d'établir pour tous les siécles à venir un genre de spectacle à part? Le fait & l'usage contraire semblent d'abord décider que non. Car avant que de dire ce qu'il est devenu, & en quoi il s'est métamorphosé, je dois avouer que le bouffon y gâte le sérieux, & le délicat; qu'il y a du bas comique pour divertir les *acheteurs de noix*, comme s'exprime Horace; & qu'enfin à ne rien céler, ce fut le mauvais goût, l'inconstance, & le caprice des spectateurs qui lui donna lieu. On se lassa un peu du Tragique qui faisoit pleurer, & même du Comique qui faisoit rire. On voulut du merveilleux outré, du bizarre, & du nouveau,

comme on en veut quelquefois de nos jours. Mais les Poëtes en ſecondant cette manie ne firent pas tout-à-fait ce qu'on a tenté ſouvent en France. Loin de ſe perdre dans des idées nouvelles, ils ne firent que rajeunir les anciennes. Ils ſe reſſouvinrent des *Satyres* qui avoient amuſé le peuple dès le premier âge de la Tragédie informe. Ils les ajuſterent un peu à la mode, & ſur le goût de la Tragédie formée, qui les avoit exclus, dès qu'elle avoit ſongé à s'ennoblir. Elle ſouffrit que les Satyres devenus moins ruſtiques qu'autrefois priſſent un peu de ſon air pour divertir auſſi réguliérement qu'elle, & moins ſérieuſement. C'eſt ce que dit Horace : » Il falloit » rappeller le ſpectateur par une agréa- » ble nouveauté. » Les Romains même qui ſuppléerent au vrai ſpectacle ſatyrique des Grecs, par leurs piéces Atellanes, où il n'entroit point de Satyres, n'introduiſirent ces farces (dit un vieux Scholiaſte de Juvenal) que pour mitiger un peu le ſérieux-triſte du Tragique. D'où il eſt aiſé d'inférer, que la Poëſie en queſtion, conſidérée ſoit par ſon eſſence, ſoit par ſa deſtination, ne devoit pas for-

mer un ſpectacle immortel, comme le ſont la Tragédie & la Comédie. Il en eſt de ce genre bizarre comme des Mimes. C'étoient des avortons de ſpectacles. Ils devoient avoir le ſort du faux goût, qui eſt de paſſer pour renaître, mais non pas de durer & de plaire toujours.

Toutefois l'œuvre ſatyrique, toute mépriſable qu'elle paroît au premier coup d'œil, mérite une attention particuliere en ce qu'elle a produit, par un changement imperceptible & fin, une ſorte de ſpectacle qui a ſon mérite ſans contredit. C'eſt la *Paſtorale*. On ſubſtitua, quoique tard, des Bergers gracieux à d'infames Satyres. On mit l'Idylle en action, & l'on prit un milieu entre le Tragique & le Comique, qui fit un ſpectacle imité de l'un & de l'autre, ſans preſqu'être aucun des deux; quoiqu'on le range avec raiſon dans l'ordre des Comédies. C'eſt à l'Italie moderne (ſi je ne me trompe) que l'on doit cette ingénieuſe invention; & je ne doute nullement que le Spectacle Satyrique n'en ait autant été le modele que l'Eglogue. Des Satyres aux Bergers, le paſſage eſt très-naturel.

Les Satyres & les Silénes, personnages différens ou par leur âge, où par quelque autre bizarrerie poëtique, composoient le Chœur des piéces satyriques. Ils lui donnerent leur nom, & en caractériserent l'essence. C'étoient des Divinités fabuleuses nées du pinceau des Peintres, & de l'imagination des Poëtes. J'ai peine à me persuader que les Anciens les ayent jamais bien sérieusement regardés autrement que comme des Divinités de la fable, eux qui les produisoient sur la Scène pour s'en moquer. La peinture qu'ils en faisoient est toute allégorique par rapport à Bacchus, dont ces demi-Dieux étoient les suivans. Or sur le pied d'allégorie, l'antiquité réalisoit tout, pour frapper davantage les esprits, non pour leur persuader que tout cela fût réel & divin. Il est visible par la piéce du *Cyclope* que les Satyres & les Silénes étoient les bouffons de la populace. Leur caractere cynique, mordant, pétulant & lâche, montre assez qu'on ne les mettoit sur la Scène que pour y servir de jouet. Folie antique des Poëtes, inventée & soutenue pour éterniser celle des spectateurs. Ces

mêmes perſonnages ne laiſſoient pas de paſſer pour profonds dans les connoiſſances abſtruſes. Nous voyons que l'yvrogne Siléne dit des choſes fort relevées dans Virgile *. Ciceron † met des Oracles dans la bouche du Siléne pris par Midas. Platon ¶ lui-même compare Socrate à ces figures de Silénes que faiſoient les Sculpteurs ou les Peintres, & qui en s'ouvrant ou ſe ſéparant laiſſoient voir en-dedans ou derriere elles, des repréſentations d'amours & de graces, comme pour ſignifier qu'il ne falloit jamais s'arrêter à l'écorce, mais qu'on devoit creuſer plus avant; que ſous un maſque difforme l'on trouvoit ſouvent une ſageſſe exquiſe; & qu'un ſens profond pouvoit être voilé par des bouffonneries.

Sur ces faits, & quantité d'autres que je ſupprime, on pourroit juger que les piéces ſatyriques étoient des allégories qui recéloient un ſens plus fin, que celui qui ſe préſentoit d'abord. Et véritablement cette idée n'eſt

* Eclog. 6.
† Tuſcul. 1.
¶ Dans ſon banquet.

pas ſans fondement. Car Donat * dit » que la Poëſie ſatyrique à la vérité » ne nommoit perſonne, mais qu'elle » reprenoit les vices des citoyens d'une » maniere dure & forte. » Il en prit mal au Poëte Philoxene †, d'avoir déſigné dans un Poëme ſatyrique le Tyran par le Cyclope, la favorite du Roi par Galatée, & lui-même par Ulyſſe. Les Satyres étoient en effet mordans, & les Romains ſe ſervoient

---

* *Prolegom.* TERENT.

† Ce Philoxene étoit de Cythere, Poëte Dithyrambique & Paraſite de profeſſion, il avoit été eſclave. Denys le Tyran l'envoya aux carrieres ſur des ſoupçons qu'il eut du commerce de ce Poëte, avec une joueuſe de flûte entretenue par le Roi. Philoxene y fit ſon *Cyclope.* C'étoit un débauché & un buveur achevé. C'eſt de lui qu'Athénée raconte tout ceci, & quantité d'hiſtoriettes & de bons mots, dont pluſieurs ont été mis en vers ou en contes dans les *Ana*; entr'autres ce mot qu'il dit étant prêt de mourir pour avoir trop mangé.

M'y voilà tout réſolu
Et puis qu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon
Qu'on m'apporte tout-à l'heure
Le reſte de mon poiſſon.

LA FONT. *après le vieux Comique Machon.*

Et cette autre plaiſanterie. Philoxene étant à la

de ces perſonnages dans leurs triomphes pour lancer ſur les triomphateurs des traits cauſtiques, dont il ne leur fût pas permis de ſe fâcher dans la chaleur d'une fête publique.

S'il eſt difficile (malgré ces autorités & ces exemples) de montrer que l'allégorie ait toujours été l'ame du Poëme ſatyrique, au moins prouve-t-on paſſablement qu'elle en a fait quelquefois l'agrément & le ſel, auſſi-bien que la parodie. L'on ſçait du moins * que Cratinus fit une parodie de l'Odyſſée d'Homere. La queſtion ſeroit de ſçavoir, ſi c'eſt un ſpectacle ſatyrique à la lettre, ou ſi ce n'étoit pas plutôt une Comédie dans les formes, comme celle des *Grenouilles* d'Ariſtophane. Certes, ſi l'on montroit bien que la parodie ou allégorie euſ-

---

table de Denys, & voyant qu'on avoit ſervi un très petit poiſſon pour lui, & un monſtre pour le Roi, s'aviſa d'approcher de ſon oreille le poiſſon-fretin. Interrogé pourquoi cette momerie, » c'eſt, dit il, que je voulois ſçavoir certaines nouvelles du tems de Nérée; mais ce » jeune hôte de la mer n'a pu me répondre. Le » vôtre eſt plus vieux, il ſçaura ſans doute ce » que je demande. »

* Par PLATONIUS.

ſent été la baſe de la Poëſie ſatyrique, il y auroit de l'injuſtice à la regarder comme abſolument mauvaiſe dans ſa ſubſtance, quoique bouffonne. Mais, à dire le vrai, nous n'avons preſque rien qui nous porte à le penſer ainſi, particulierement du *Cyclope*, non qu'il n'y ait des alluſions aſſez délicates. Mais ce n'eſt pas de quelques traits qu'il s'agit, il eſt queſtion du fonds. Or j'avoue franchement que je n'y vois rien de pareil aux Comédies d'Ariſtophane. Car celles-ci ſont véritablement allégoriques; & voilà ce qui en fait le prix, malgré les groſſieretés qu'on y déteſte avec tant de raiſon. Perſonne même que je ſçache, ni des Anciens, ni des Modernes que j'ai conſultés, ne s'eſt aviſé de vouloir chercher dans la Poëſie ſatyrique en général, ou du moins le *Cyclope* en particulier, cette allégorie ou parodie que je ſouhaitois ſi fort d'y trouver.

Or ſi ce ſel n'y eſt pas, il faut convenir de bonne foi que cette extrême différence entre la Comédie ancienne & cet autre genre de ſpectacle, rend ce dernier fort inférieur à la premiere. Car ſi je ne trouve pas un beau ſens caché ſous une enveloppe vile en ap-

parence, cette enveloppe ſera vile, en effet, puiſqu'elle ceſſera d'être enveloppe, pour devenir le fonds & la réalité même du ſpectacle. Bien plus, ſi les bouffonneries, quelque ſens fin qu'elles couvrent, ne peuvent jamais être après tout que des bouffonneries, que ſera-ce ſi elles ne voilent rien de fin, & qu'elles ne diſent effectivement que ce qu'elles veulent dire? Je crains fort que ce n'ait été là tout l'art de la Poëſie ſatyrique, & que les Poëtes n'y ayent entendu d'autre fineſſe, que celle de divertir le menu peuple par des nouveautés giganteſques, & par des plaiſanteries libertines. En ce cas-là l'on ne ſçauroit ſe tromper en prononçant que le *Cyclope* eſt peu digne d'une plume * qui a produit tant de

---

Note de l'Editeur.

* Nous convenons que le genre eſt mauvais, que ces Cyclopes & ces Satyres ſentent aſſez les Ogres & les Fées, qu'il s'y trouve des bouffonneries & quelquefois des obſcénités qui choquent également & la pudeur & le bon goût, qu'il y a même du plat & du bas qui n'eſt que pour la populace. Mais il faut dire auſſi à la décharge d'EURIPIDE: 1°. que ces Cyclopes Antropophages n'étoient pas de l'invention du Poëte, mais une tradition reçue, & comme un point d'hiſtoire dans l'Antiquité fabuleuſe. 2°. Que l'expreſſion reléve bien des

belles choſes, & qu'à en juger par cette piéce les autres de même genre étoient également indignes de leurs Auteurs.

---

choſes; dans VIRGILE par exemple, le récit fait par Achéménides des repas monſtrueux de ce même Polypheme, eſt de l'aveu de tout le monde un très-beau morceau. 3°. Que les caracteres des principaux interlocuteurs Polypheme, Ulyſſe, & Siléne y ſont parfaitement bien ſoutenus. 4°. Que s'il y a dans cette piéce des groſſieretés, il s'y trouve auſſi quantité de naïvetés, & de plaiſanteries vraiment comiques. 5°. Que cette farce, ſi l'on veut l'appeller ainſi, ne laiſſe pas d'être intéreſſante & même attachante, par le péril d'un Héros tel qu'Ulyſſe, l'adreſſe avec laquelle il s'en tire, & la juſte punition d'un monſtre auſſi haïſſable que Polypheme. 6°. Que le Chœur & ſurtout Ulyſſe y diſent quelquefois les plus belles choſes du monde.

Nous applaudirons donc au P. Brumoy, (dont le Diſcours ſur cette matiere nous paroît d'ailleurs un chef-d'œuvre,) nous approuverons ſincérement la préférence qu'il donne au genre noble, aux images gracieuſes; mais nous ajouterons que le Cyclope d'EURIPIDE, à quelques endroits près, ne nous a pas paru tout-à-fait ſi mépriſable. Il nous avoit réjouis & amuſés à la premiere lecture: la ſeconde & la troiſiéme ont produit le même effet: nous en avons conclu que les Athéniens nourris de leurs fables, étoient encore plus à portée de s'y divertir.

Thespis contemporain de Solon vers la 60 Olympiade fut, selon les apparences, le premier de ces Auteurs qui fit paroître des Satyres dans son chariot. Horace semble le désigner sans toutefois le nommer. Suidas veut que ce soit ce Pratinas, qui disputoit le prix avec Eschyle & Chærille. Certes s'il s'agit d'un spectacle dialogué, l'on ne sçauroit en attribuer l'invention qu'à Eschyle *, comme j'ai tâché de le faire voir. L'on cite cinq piéces satyriques de ce pere des spectacles, (entr'autres le *Protée*) sept ou huit de Sophocle, quatre d'un certain Achæus qui ne laissoit pas d'avoir quelque célébrité, cinq d'Euripide, quelques-unes de Xénoclès, de Philoclès, de Morsimus, Poëtes dont parle Aristophane; quelques-unes encore d'Astydamas le fils, de Iophon, & même du Philosophe Platon, qui les brûla aussi-bien que ses Tragédies sans les représenter. Voilà à peu près tous les Auteurs du beau siécle cités: mais tous leurs Poëtes satyriques ne le sont pas, & il est hors de doute qu'ils en

* Tom. I. Discours sur l'origine de la Tragédie.

ont fait un plus grand nombre que ceux dont on a conſervé les noms: en général il eſt vrai de dire que tout Poëte Tragique étoit en même-tems Poëte ſatyrique, puiſque la petite piéce accompagnoit preſque toujours les *Trilogies* tragiques, pour en faire des *Tetralogies* complettes. De tous ces Poëmes nous n'avons d'entier que le *Cyclope*, qui eſt conſtamment d'Euripide. Ses fréquentes ſentences, je ne ſçai quel air de Philoſophe répandu dans quelques endroits, ſon tour d'expreſſion ſemblable à celui qui regne dans ſes autres piéces, ne laiſſeroient pas lieu d'en douter, quand on n'auroit pas le concert unanime des manuſcrits, & le témoignage d'Athénée.

La Scène eſt conforme à celle des Spectacles de cette nature. Un rocher, un antre, des pâturages, des troupeaux. Les Satyres ſe couvrent de peaux de chevres. L'action elle-même eſt moitié ſérieuſe, moitié burleſque. L'iſſue en eſt heureuſe pour Ulyſſe. Le ſujet en eſt hiſtorique, comme ceux des Tragédies. En un mot tout annonce ici un ſpectacle ſatyrique, tel que je l'ai peint. Car, pour dire quelque choſe de la Scène, dont je n'ai encore

rien dit, » il y en avoit de trois sor-
» tes, (dit Vitruve *) la Scène Tra-
» gique étoit décorée de colonnes, de
» frontons élevés, de statues, & de
» tout ce qui orne les Palais des Rois.
» La Comique faisoit voir des mai-
» sons particulieres avec leurs balcons
» & leurs croisées en perspective,
» comme les rues ordinaires. La saty-
» rique enfin étoit parée de bocages,
» de grottes, de montagnes, & d'or-
» nemens champêtres qu'on voit dans
» les paysages. » Les Satyres vieux &
jeunes, les Silénes plus ou moins âgés
étoient distingués par des masques gro-
tesques, vrayes têtes postiches ayant
l'air de celles des chévres. Ces espéces
de casque les distinguoient par la coef-
fure à long poils. Une peau de bête
couvroit négligemment les Satyres.
Les Silénes étoient ornés de fleurs ar-
tistement tissues. Les uns & les autres
étoient quelquefois représentés par des
Pantomimes grimpés sur des échasses
afin de mieux imiter leurs jambes
gresles comme celles des boucs. Le
fonds du spectacle consistoit, (ainsi
que les autres) dans les vers, le chant,

* VITRUVE, *l.* 5. *c.* 28.

& la danſe. Mais tout cela étoit plus gai dans le ſatyrique, ſurtout la danſe, qui avoit été de tout tems affectée aux ſatyres. Leur danſe particuliere ſe nommoit *Sicinnis* à cauſe ou d'un Sicinnus ſon inventeur, ou d'un mot * qui ſignifie *mouvement*. Auſſi étoit-elle très-vive (ſans doute comme la Muſique) un peu payſanne, & nullement affectueuſe, comme l'étoit celle des Tragédies. Voilà en peu de mots ce qu'on peut dire du Spectacle ſatyrique.

Pour orner la piéce qu'on va voir, on a cru pouvoir emprunter de Caſaubon une gravure antique qu'il a publiée le premier. On lui a ſeulement donné une grandeur quadruple de ſa véritable grandeur. C'eſt une véritable pierre gravée & fort ancienne qui repréſente une Bacchanale. La pierre eſt un jaſpe de couleur verte tirant ſur le noir avec des taches rouges. Il y a huit perſonnages. Bacchus eſt le principal. Il eſt ſoutenu en l'air, par un Siléne d'un côté, & par un Satyre de l'autre. Un enfant qui a le pied ſur un maſque ancien, lui ſoutient une jambe. Un autre marche devant avec

* κίνησις.

une corne d'abondance, & paroît tirer un bouc. Un arbre ſert de dais à Bacchus. Il eſt couronné de Pampre ; & il tient d'une main des fleurs liées en forme de couronne ſuivant l'uſage des buveurs de l'antiquité. Sa coupe eſt renverſée aux pieds du Satyre. Trois Bacchantes l'environnent ; l'une avec le petit tambour qu'elle frappe, une autre jouant de la double flûte. La troiſiéme ſuit : de la main gauche elle ſemble cueillir un fruit de l'arbre, ou agiter quelque inſtrument pour divertir Bacchus. Sa main droite eſt occupée à tenir une baguette ornée de lierre & de pampre, mais un peu différente du Thyrſe, qui étoit plus long ; & armé par une extrémité, en forme de pique, ou même par les deux bouts. Quoique ce ſujet ne ſoit pas celui du *Cyclope*, il y a aſſez de rapport pour le placer ici, puiſque c'eſt une Bacchanale, & une Bacchanale de Théâtre ; ce que montre aſſez le maſque renverſé.





LE CYCLOPE D'EURIPIDE.

PERSONNAGES.

POLYPHEME Cyclope.
SILENE.
CHŒUR des Satyres.
ULYSSE.

La Scène est près d'une Caverne du Mont Ætna.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILENE *seul.*

HELAS, Bacchus, que je souffre, & que j'ai souffert pour toi dès ma tendre jeunesse! Rappellerai-je d'abord le tems où agité par les Furies que t'envoya la jalouse * Junon, tu quittas les Nymphes des montagnes qui t'avoient

* A cause de Sémelé amante de Jupiter & mere de Bacchus.

élevé ? Rappellerai-je nos dangers dans la guerre des Géans ? Glorieux souvenir ! Siléne étoit à tes côtés. Tu le sçais : Je signalai ma valeur, & sans vanité je perçai de ma lance Encelade, malgré son énorme bouclier .... (*Aux spectateurs.*) D'où vient cette surprise ? Seroit-ce un songe ? * Non certes ; & je montrai moi-même les dépouilles à Bacchus. Mais oublions les maux passés. Que sont-ils en comparaison des infortunes présentes ? Ta derniere avanture m'a perdu. Junon, pour t'écarter loin d'elle, s'avise de te faire enlever par des Pirates ** Tyrrhéniens. Je vogue sur tes vestiges avec les Satyres mes fils. Assis au gouvernail, je les encourage. La mer blanchit sous leurs rames. Nous cherchions Bacchus perdu pour nous. Vain projet ! Peu loin de Malée † un vent contraire nous jette sur ce rocher d'Ætna, triste asyle des hideux enfans de Neptune, de ces monstres avides ¶ du sang

* Siléne fait ici le fanfaron pour faire rire. Car rien de plus lâche que les Silénes & les Satyres.

** Voyez cette fable dans les Métamorphoses d'Ovide l. 3. vers la fin.

† Promontoire de Laconie.

¶ Monstres qui n'ont qu'un œil au milieu du front.

humain,

humain, de ces habitans ténébreux des antres obſcurs, en un mot des cruels Cyclopes. L'un d'eux nous ſurprend, & nous fait ſes eſclaves. C'eſt le barbare Polypheme. Quel changement de fortune! Nous paiſſons ſes troupeaux après avoir ſervi l'aimable Bacchus. Mes fils encore jeunes ont ſoin des jeunes agneaux. Mon emploi conforme à mon âge eſt de remplir de lait les vaiſſeaux, de tenir la grotte nette, & de ſervir d'horribles feſtins à mon abominable maître. Il eſt tems de ſonger à ce qui m'eſt preſcrit & de nettoyer l'antre avec ce rateau de fer, pour recevoir bientôt le Cyclope & ſes brebis. Mais j'apperçois mes fils qui reviennent en danſant avec les troupeaux... Hola pourquoi ces danſes légeres? Croyez-vous donc aller au ſon des inſtrumens, comme autrefois, accompagner Bacchus aux feſtins d'Althée? *

L'on voit par le tour de ce Prologue, moitié ſérieux, moitié comique, quel étoit le goût des Prologues, ou des expoſitions de pareils ſpectacles; & que

* Bacchus avoit aimé Althée fille de Theſtius & femme d'Œnéus. L'on dit qu'il eut d'elle Déjanire. APOLLODORE, *Bibliothec. l. 1. c. 8.*

ſouvent ce pouvoient être de vrayes parodies du ſtyle tragique, & de l'air dont marche la Tragédie en débutant.

SCENE II.

SILENE, le Chœur de Satyres.

Le Chœur entre tumultuairement ſur le Théâtre & en danſant, comme on le voit. Cette troupe d'hommes *chevrepieds* (pour uſer du terme favori de Ronſard) devoit faire un ſpectacle très-propre à remplir ſa deſtination, je veux dire à exciter les huées du peuple qui vouloit des ſpectacles monſtrueux, & tirés de ſes fabuleuſes idées. Mais le moyen de traduire ce morceau de Chœur ? Ce ſont des Bergers qui apoſtrophent leurs troupeaux en fort beaux vers, & dans le goût de Théocrite, puiſque ce Poëte en a imité quelque choſe dans une Idylle. Mais tout conſidéré ce ne ſont que des cris de paſteurs qui s'adreſſent à des animaux : non qu'il n'y ait en ceci une ſorte de naïveté, telle que l'a exprimée Euripide dans la Tragédie même * d'Ion, où ce jeune Prince menace les oiſeaux de

* Voyez cette piéce dans le Vol. V.

les percer à coups de fléches. Mais ce goût antique est si fort anti-François (si j'ose ainsi parler) que j'encourrois également le blâme des amateurs & des ennemis de l'antiquité, en tâchant inutilement de le faire passer dans une traduction que je donnerois pour bonne. En voici une telle quelle, sans altération considérable, & que je ne hazarde qu'en faisant remarquer qu'il y a en ce morceau, malgré l'élégance attachée aux vers, une rudesse qui n'est plus de saison.

LE CHŒUR.

Chef imprudent d'un troupeau choisi, où t'égares-tu * parmi ces rochers ? Là nul souffle de zéphire, point d'herbe tendre, point d'eau claire pour étancher ta soif; tu n'y entendras point les agneaux bêlans. C'est ici.... Descends, viens.... Si tu ne quittes cette hauteur, je te.... Rentre promptement dans l'antre du Cyclope. *Strophe.*

Approchez, ô Brebis. Vos Agneaux vous rappellent; les laisserez-vous lan- *Antistr.*

---

* Virgile a imité cela, dans l'Eglogue 7. v. 7.

Vir gregis ipse caper deerraverat.

» Le Bélier du troupeau s'étoit égaré.

guir ? Ne quittez-vous point ces pâturages pour revenir dans les antres d'Ætna ?... Je ſens mon malheur, comme elles. Hélas Bacchus ne s'y trouve pas. Là ni danſes, ni Bacchanales, ni Bacchantes. Là l'on n'entend point le doux ſon des tambours bacchiques, ni les glousglous du jus de la treille. Il n'eſt plus pour nous de Nymphes ni de Nyſſa. *

Epode. Vainement je chante ces airs pour notre Dieu favori. Vainement je ſoupire après nos fêtes paſſées, & nos plaiſirs évanouis. Où es-tu chere Divinité ? Je me figure envain tes blonds cheveux épars & flottans au gré des vents. Ton fidéle Miniſtre eſt devenu l'eſclave d'un Cyclope. Quel eſclavage ! Cette peau de chévre dont je me vois revêtu, me fait envain ſoupirer après la liberté & ta compagnie, que j'ai perdu pour toujours.

Cela prépare le dénouement : & cet art des Anciens, juſques dans leurs moindres piéces, mérite d'être obſervé.

---

* Partie du Mont Parnaſſe où ſe célébroient les Orgies.

SCENE III.

Les mêmes, SILENE.

SILENE *interrompant les Satyres.*

Paix, taiſez-vous, mes fils. Ordonnez qu'on renferme vos troupeaux. (*Les Satyres les avoient raſſemblés.*)

LE CHŒUR *aux valets.*

Obéiſſez, vous autres.... Mais, mon pere, d'où vient cet empreſſement ?

SILENE.

Paix, dis-je. J'apperçois ſur le rivage un vaiſſeau. Je vois des rameurs & leur chef qui s'avancent vers la grotte. Ils portent des vaſes & des urnes vuides. Le beſoin les a contraint ſans doute de s'écarter vers ces triſtes bords. Malheureux étrangers, que je les plains ! Hélas ils connoiſſent peu les Souverains de ces climats, puiſqu'ils viennent ſi imprudemment ſe jetter dans les bras d'un hôte qui dévore les humains. Mais taiſez-vous, & laiſſons-les approcher, pour ſçavoir d'eux le ſujet de leur arrivée en ces lieux.

SCENE IV.

Les mêmes, Ulysse & ſes Compagnons.

ULYSSE.

Ulyſſe en arrivant s'adreſſe aux Satyres. » Me diriez-vous, dit-il, d'où nous » pourrions puiſer de l'eau pour étan- » cher notre brûlante ſoif, & s'il eſt ici » des habitans qui veuillent trafiquer des » rafraîchiſſemens pour des voyageurs » fatigués ? »

Ulyſſe en diſant ces mots n'avoit pas encore apperçu la figure de ceux à qui il s'adreſſoit, mais voyant leurs pieds & leurs vêtemens, » Que vois-je, dit- » il, nous ſommes dans une ville con- » ſacrée à Bacchus. Je crois voir des » Satyres.... O Vieillard, recevez le » premier les honneurs que je dois à » votre âge, & à votre qualité. » (*Il ſalue Siléne.*)

Siléne lui rend politeſſe pour politeſſe, puis il lui demande ſon nom & ſa patrie. Cet entretien eſt de vers à vers. Ulyſſe dit ſon nom & celui de ſes Etats. » J'entends, reprend Siléne : Je connois » ce Grec éloquent, ce ruſé deſcendant

» de Sisyphe ? .... » Ulysse qui se voit reconnu, & qui craint qu'on ne lui fasse tout son caractere, interrompt le Vieillard. » Arrêtez, dit-il, c'est moi-» même, n'en dites pas davantage.... » Siléne continue de l'interroger à la Grecque; » d'où il vient ? du siége de Troye. » Ignoroit-il le chemin de sa patrie ? » Non, la tempête l'a écarté. Hélas, » dit le Vieillard, nous éprouvons vous » & moi la même destinée. »

Cela donne lieu à Ulysse de questionner à son tour Siléne, qui avoue que son mauvais destin l'a conduit au Mont Ætna, tandis qu'il cherchoit vainement Bacchus, enlevé par des Pirates; que cette région de la Sicile ne connoît ni villes, ni habitans humains, que les Cyclopes en sont les maîtres; que ces monstres ignorent les douceurs de la vie civile & de la societé; qu'ils menent une vie errante sans reconnoître ni Souverains, ni Loix : (*Voilà les sauvages d'aujourd'hui.*) Qu'ils sont tous Bergers de profession; que sans user des dons de Cérès ils vivent de lait, de fromage, & de la chair de leurs troupeaux; qu'ils ignorent sur tout la douce liqueur de Bacchus, que leur sol ingrat est incapable de leur donner.

ULYSSE.

Connoiſſent-ils du moins l'hoſpitalité ſacrée ?

SILENE.

Certes, ils diſent que les étrangers leur apportent des mets délicieux.

ULYSSE.

Que voulez-vous dire ? Quoi, ils ſe nourriroient de ſang humain ?

SILENE.

Nul n'aborde ici qui ne ſoit incontinent dévoré.

ULYSSE.

Où eſt le Cyclope ? Ne ſeroit-il point dans ſon antre ?

SILENE.

Non ; il ſuit les bêtes à la piſte ſur le penchant du mont.

ULYSSE.

Que pourriez-vous faire pour nous tirer au plutôt de cette terre maudite ?

SILENE.

Je n'en ſçais en vérité rien. Mais je ferois tout pour vous.

Ulyſſe le ſaiſit par ſa parole, & le prie de lui vendre des vivres. L'autre s'excuſe ſur ce qu'il n'a que des chairs d'animaux, des fromages, & du lait. Mais Ulyſſe s'en contente, & preſſe la

conclusion du marché. Siléne demande de l'or. Mais Ulysse offre du vin, plus précieux pour le Satyre que l'or. Ce vin même est du plus exquis. Il vient de Maron fils d'Evanthée, petit-fils de Bacchus, & éleve de Siléne, qui le fait remarquer en pleurant de joye. Il s'agit d'un vin d'un terroir estimé dans la Thrace. Siléne qui a perdu depuis longtems le goût de cette liqueur chérie, presse comiquement Ulysse de lui en faire voir. Celui-ci en montre aussi-tôt une Outre, & commence par faire boire le Vieillard qui fait son vrai personnage d'yvrogne à gages, avec toutes les grimaces qu'on peut imaginer. Car cela dominoit dans les piéces satyriques. Il savoure l'odeur, qu'il trouve *belle:* ce qui fait dire à Ulysse, » vous l'avez » donc *vue?* » Pure parodie de quelque Poëte. Siléne boit & fait des sauts de joie. » Car le vin, dit-il, s'est glissé » dans ses veines jusqu'à l'extrémité des » ongles. »

Ulysse, sans compter le vin, lui promet de l'argent. » Serviteur à l'argent, » dit Siléne, donnez seulement le vin. » Soit (reprend le Roi d'Ithaque) livrez » les fromages & les agneaux. »

SILENE *à part, en s'écartant un peu.*

Oui certes, je les livrerai. Que m'importe l'intérêt de mes maîtres * ? Je donnerois tous les troupeaux des Cyclopes, *& eux-mêmes*, pour une ſeule coupe de ce jus divin. Oui, je mettrois mon bonheur dans une heureuſe yvreſſe à les précipiter tous, *& moi-même après eux*, de la cime de ce rocher dans la mer. Inſenſé quiconque ne met pas ſa joye dans Bacchus..... lui ſeul fait oublier les maux. Buvons donc; careſſons cet Outre, & laiſſons pleurer le Cyclope. (*A Ulyſſe.*) Ecoutez, Ulyſſe, je veux un moment d'entretien avec vous.

ULYSSE.

Volontiers. Comptez ſur un entretien d'ami avec ami.

SILENE *rêvant un peu.*

Vous avez donc pris Troye & Hélene ?

ULYSSE.

Et nous avons renverſé de fonds en comble la maiſon de Priam, &c.

Il eſt viſible que c'eſt là un entretien digne d'un yvrogne, & d'un farceur mis ſur la Scéne pour faire rire le peuple.

---

* Je crois que c'eſt là le ſens fin, quoique j'aye ajouté deux mots au texte.

Car Siléne pouſſe ſa pointe d'une maniere indécente, & apparemment en bégayant & en chancelant à la maniere des éleves de Bacchus. Après ſept ou huit vers, il dit en voyant les valets qu'il avoit envoyé chercher des vivres : » Prenez, Ulyſſe, voilà ce que vous » demandez, lait, fromage & agneaux. » Allez, fuyez promptement : mais » donnez en échange du vin. »

ULYSSE *appercevant de loin le Cyclope.*

Ah Dieux ! Nous ſommes perdus. Voici Polyphème. Que ferons-nous ? où fuir ?

SILENE.

Retirez-vous dans cette caverne. Vous y ſerez bien cachés.

ULYSSE.

Oui, belle reſſource que celle de ſe jetter dans les filets ?

SILENE.

Bon, il y a quantité de ſubterfuges.

ULYSSE *à part.*

Il n'en ſera pas ainſi. Troye auroit trop à nous reprocher, ſi nous fuyions devant un homme ſeul. Avec ce bouclier j'ai ſoutenu des milliers de Phrygiens, & je fuirois ! S'il faut mourir, mourons en Héros, ou plutôt

vivons pour juſtifier notre renommée.

SILENE *yvre.*

Allons, prenez & donnez. Quoi! qu'avez-vous, d'où vient cet embarras?

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Les mêmes, LE CYCLOPE.

Comme ces ſortes de piéces toutes deſtinées au bas peuple conſiſtoient plus en jeux de Théâtre bouffons, qu'en paroles, l'on va voir que l'yvreſſe de Siléne & des Satyres, qui avoient auſſi bû, ſelon les apparences, a dû occuper longtems les yeux, & donner lieu aux huées publiques. Car le Cyclope en entrant eſt étonné d'entendre un bruit de Bacchanale, & de trouver le Vieillard yvre dans le devoir, en ſe montrant avec ſa taille giganteſque, & ſon œil monſtrueux.

» D'où vient, (dit-il * d'une voix » terrible) d'où vient, je vous prie,

* Ventre de Bouc, qu'ai-je entendu là-bas? M. ROUSSEAU.

» cette Bacchanale ? Vous n'avez pourtant en ces lieux ni Bacchus, ni ses crin-crins *, ni ses tambours. Répondez : Comment vont les petits renfermés dans mon antre ? Leurs meres les allaitent-elles, ou les voit-on bondir à l'entour ? Où sont les vases de jonc ? Y a-t-il quantité de fromages ? Hem : que dites-vous ? Hola, veut-on répondre ? Cette massue fera pleurer quelqu'un de vous. (*Il les menace le bâton haut, jeu de Théâtre.*) Cà, ça, levez les yeux, qu'on m'écoute. (*Il prend par le menton Siléne qui baisse la tête en valet de Comédie.*)

SILENE *d'un air comiquement niais.*

Voyez plutôt. J'ai les yeux levés jusqu'à Jupiter. Je vois les étoiles.

LE CYCLOPE.

Le dîné est-il prêt ?

SILENE.

Oui, préparez votre apetit.

LE CYCLOPE.

Les vases sont-ils pleins de lait ?

---

* κρόταλα χαλκοῦ. Monsieur ce sont des masques qui portent des *crin-crins*, & des tambours de basques. MOLIERE *dans le Fâcheux, Scene derniere.*

SILENE.

Si pleins que vous pouvez le boire à ſeaux.

LE CYCLOPE.

Eſt-ce lait de brebis, ou de vache, ou lait mêlangé ?

SILENE.

Tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne m'avaliez pas * d'un trait.

J'ai peine à préſenter à des François le bas comique de cette Scène. C'étoit l'écume de l'eſprit tragique qui ſe délaſſoit à faire rire la populace. Puiſqu'on ſouffre Villon, & nos vieilles Comédies, l'on peut bien faire grace à Euripide. Sur ce principe ſi légitime, je pourſuis ſans crainte.

Le Cyclope répond à la plaiſanterie qu'on vient de lire, (ſi c'en eſt une) par une autre de même eſpéce. » Il craindroit d'avoir la colique, ou de s'empoiſonner, s'il avaloit des Satyres qui » ne ſont que ſauter. »

En ſe retournant ſur le Théâtre où il marche à grands pas en vrai Géant, il

* Il faut prendre ce dialogue pour ce qu'il vaut. C'eſt-à-dire pour peu de choſe eu égard aux honnêtes gens.

apperçoit Ulysse & ses compagnons. » Oh, oh, dit-il, qu'est-ce que ceci? » Quelle troupe vois-je près de ma ca- » verne. Ils m'ont tout l'air d'être de » vrais brigands, ou des voleurs sub- » tils qui ne viennent pas pour rien » dans cette terre. Justement, voilà des » agneaux liés avec l'osier, des vases » remplis de lait coagulé, & Siléne » lui-même avec playes & bosses. » Siléne, comme l'on va voir, ne laisse pas tomber ce mot par terre. Il en profite pour se tirer d'intrigue.

SILENE.

Ouf, j'ai la fiévre à force d'avoir été battu.

LE CYCLOPE.

Pour qui? quelle main vous a si mal ajusté.

SILENE.

Ce sont ces coquins de ravisseurs, parce que je m'opposois à leur vol.

LE CYCLOPE.

Ouais. Ils ignorent donc que je suis Dieu & de race divine. (*Allusion aux Gentils-hommes Athéniens batteurs de paysans.*)

SILENE.

C'est ce que je leur disois. Mais ils n'en ont tenu compte. Ils ont gobé mal-

gré moi maint fromage, & ils se mettoient en devoir d'enlever ces agneaux. Pour vous, ils se promettoient de vous lier à une poutre, de faire sortir vos entrailles par votre petit œil, de vous régaler de force coups d'étrivieres, de vous transporter pieds & poings liés sur leur vaisseau, & de vous vendre au premier venu pour servir à transporter des pierres, ou à garder la porte. Voilà comme raisonnent les galans.

LE CYCLOPE.

Fort bien. Çà, cours vîte aiguiser mes glaives, & allumer un bucher, que je les immole promptement, & que je les fasse rôtir & bouillir pour appaiser ma faim, aussi-bien suis-je las des mets ordinaires que fournit la chasse. J'ai assez dévoré de lions & des cerfs. Il y avoit long-tems que je n'avois gouté de chair humaine.

Cela ressemble fort aux contes d'Ogres & des Fées, contes faits pour amuser les enfans, ou plutôt pour leur gâter l'esprit, en leur inspirant des craintes ridicules, & un goût faux. Cette Scène auroit dû reconcilier M. Perrault avec Euripide. Elle pouvoit figurer avec *la femme au nés de boudin.*

SILENE.

Seigneur Cyclope, vous dites bien. La diverſité réveille l'appetit. Il y avoit en effet long-tems qu'il n'étoit arrivé d'étrangers en ces lieux.

ULYSSE *à Polyphème.*

Ecoutez-nous à notre tour. En ſortant de notre vaiſſeau, nous ſommes monté à votre antre à deſſein d'acheter des vivres. Siléne que voici nous a vendu ces agneaux pour une coupe de vin. Il a bu, & nous a donné, le tout au gré des deux parties. Nulle violence de part ni d'autre. Voilà le fait. Mais ce Vieillard ſe voyant pris a tiſſu cette fable pour ſe tirer d'un mauvais pas.

SILENE.

Moi! Puiſſiez-vous....

ULYSSE.

Oui, ſi je ne dis la vérité.

SILENE.

Il n'en eſt rien, Seigneur Polyphème. J'en jure par Neptune votre pere, par le plus grand des Tritons, par Nérée, par Calypſo, par les ſacrés flots, par tous les..... & par tous les poiſſons de la mer *. O le plus beau des Dieux, aima-

* Cette tirade de ſermens ridicules par les Dieux, & qui ſe termine aux poiſſons, montre

ble Cyclope, mon cher petit maître; non, (je vous le proteste) je n'ai point vendu votre bien. Puissent périr misérablement mes coquins de fils que voilà, & que j'aime de tout mon ame, si je ne vous dis vrai!

Il me paroît évident que cela est inventé pour parodier Homere. Du reste le Chœur, même en cette bouffonnerie, fait à peu près son office d'honnête homme que lui attribue Horace. Le beau c'est que ce Chœur dépose contre son pere. Car voici comment les Satyres parlent à Siléne.

LE CHŒUR.

Hola, Siléne, taisez-vous. Je suis témoin oculaire, & je vous ai vu vendre tout cela. Si mes paroles ne sont vrayes, périsse mon pere que voilà! Ne calomniez pas des étrangers.

LE CYCLOPE *aux Satyres, & à Ulysse.*

Vous vous accordez tous à me tromper. J'en crois plus Siléne que Rhadamanthe, & que vous. Il est plus juste que ce Juge des Enfers.

---

ce que pensoit EURIPIDE des Dieux de la Fable, & justifie de plus en plus les reproches que lui faisoit ARISTOPHANE.

Euripide veut ici, ſans doute, peindre ces maîtres aveugles, qui après avoir donné leur confiance à des miſérables, en ſont les dupes éternelles, juſqu'à ne plus rien voir que par leurs yeux, quand même on leur feroit toucher au doigt la vérité & leur dupperie. Il y a beaucoup d'allégories & d'alluſions à tout ceci. Mais je ne prétends pas m'en ſervir pour juſtifier le bas comique. Polyphème continue en cette maniere ſans interruption.

LE CYCLOPE.

Interrogeons nous-mêmes ces étrangers. D'où venez-vous, s'il vous plaît? D'où êtes-vous? Quelle ville vous a donné la naiſſance?

ULYSSE.

Nous ſommes d'Ithaque. Nous venons de renverſer Troye. Les vents nous ont pouſſés ſur vos côtes.

LE CYCLOPE.

Etes-vous de ceux qui ont pourſuivi juſques ſur les rives du Scamandre cette furie d'Hélene?

ULYSSE.

Oui, Seigneur: & il nous en a coûté bien des travaux.

LE CYCLOPE.

Vous pouviez vous les épargner, & demeurer chez vous. Belle entreprise, que d'aller chez les Phrygiens pour une femme enlevée!

Euripide a toujours parlé le même langage au sujet d'Hélene, soit dans *Iphigénie en Aulide*, Tom. II. p. 344. soit dans *Oreste* Tom. IV. p. 147. soit en divers autres endroits. Il est en cela d'accord avec Hérodote (au commencement de *Clio.*) Car ce pere de l'Histoire ne fait pas difficulté de blâmer les Grecs, & de laisser entendre du moins qu'on avoit raison de les haïr dans l'Asie pour y avoir porté le fer & le feu en faveur d'une femme perdue d'honneur.

ULYSSE.

Les Dieux l'ont ainsi voulu. Ne l'imputez pas aux mortels. Quant à nous, ô illustre fils du Dieu de la mer, daignez nous regarder comme des supplians. Nous osons vous le dire avec la liberté que donnent l'innocence & la vertu, ne souillez pas la vôtre par un festin impie, & ne trahissez pas des Grecs amis qui ont eu la confiance de venir vers vous, & qui ont bâti des Temples en

l'honneur du Dieu votre pere. Toute la Gréce en eſt remplie. Le port de Tænare *, (aſyle qu'on ne viole point) lui eſt particulierement conſacré. Les hauteurs de Malé, le riche rocher de Sunium, les retraites de Gæreſte ſont à Neptune. Si nous avons porté la guerre aux Phrygiens, c'eſt que nous avons cru devoir laver dans leur ſang le ſanglant affront qu'ils avoient fait à la Gréce. Prenez part vous-même à notre gloire. Hélas, vous êtes Grec, puiſque vous habitez ce mont † enflammé qui nous

* *Tænare* Cap du Péloponnèſe qui ſépare le Golfe de Meſſine d'avec celui de Laconie. Il eſt éloigné de *Malée* autre Promontoire du Péloponnèſe de 84 milie pas. Il y avoit à Tænare des antres horribles où l'on feint qu Hercule avoit tué le Chien Cerbere. A l'égard de *Sunium*, voici ce qu'en dit PAUSANIAS tout au commencement des *Attiques*. » Dans la partie » du continent de la Gréce qui regarde les Cy» clades & la mer Ægée, s'avance Sunium, » Cap de l'Attique Au bas il y a un port & ſur » la hauteur un Temple de Minerve. De la il » y a fort peu par mer à Laurion, d'où les Athé» niens tiroient des métaux d'argent. » THUCYDIDE & PLUTARQUE diſent la même choſe de ces Mines, & EURIPIDE eſt d'accord avec eux. Gæreſte eſt un Promontoire de l'Eubée.

† Le mont Ætna vomiſſoit donc des flammes du tems d'EURIPIDE. A l'égard du Cyclope,

appartient. Souffrez qu'on traite avec vous d'homme à homme. Recevez des Supplians fatigués d'avoir erré ſur tant de mers, donnez-leur les préſens dûs à l'hoſpitalité ſainte, des vivres & des vêtemens. Gardez-vous du moins de la réception barbare, & des feſtins horribles dont vous nous menacez. Aſſez & trop, la terre de Priam a dévoré d'habitans de la Gréce. Aſſez le fer Phrygien a fait pleurer aux veuves leurs maris, leurs fils aux meres, & aux peres vieillis leur plus cher eſpoir. Quel aſyle trouver déſormais, ſi vous conſumez par le feu & dans un feſtin abominable, les triſtes reſtes que Mars a épargnés. Suivez de plus doux conſeils, Seigneur. Réprimez cette avidité indigne de vous, préférez l'humanité à la barbarie, & ſongez qu'une illicite cupidité perd ſouvent ceux qui s'y abandonnent. (*Préparation fine pour le dénouement.*)

Voilà, comme on le ſent, du pathétique & du grand, mêlé au bouffon &

---

il n'étoit pas certainement Grec. La Gréce ne s'aviſa d'envoyer des Colonies en Sicile que long-tems après la guerre de Troye. C'eſt une anticipation qui n'eſt pas rare chez les Poëtes Grecs.

au trivial. C'eſt ce mêlange inconcevable qui fait le caractere équivoque du ſpectacle ſatyrique.

SILENE *à Polyphème.*

Croyez-moi à mon tour, Seigneur. Engloutiſſez-moi cet Orateur diſert; n'en laiſſez rien perdre. Mangez ſur-tout ſa langue, & ſur ma parole, vous deviendrez le Cyclope le plus éloquent & le plus beau diſeur qui fut jamais.

LE CYCLOPE *à Ulyſſe.*

Chetif mortel apprend que Plutus eſt le Dieu des Sages. Le reſte n'eſt que chimere & que vanité pure. Que m'importent à moi les Promontoires dédiés à mon pere? Que m'en revient-il? Prétendois-tu me fléchir par cette fadeur? Je ne crains pas même la foudre de Jupiter, & je ne crois pas après tout que ce Dieu ſoit plus puiſſant que moi. Je le mépriſerai déſormais.....

Il porte l'impiété du Polythéiſme au comble. Car pour rendre raiſon de ſes mépris, il dit que ſon antre le met à couvert des orages qu'excite Jupiter; qu'à l'abri de la pluye, dont il ſe rit, il ſe livre à la bonne chere; que les peaux de ſes chévres, & ſon foyer, le garantiſſent de la neige & des inſultes de Borée,

que la terre fournit des pâturages à ses troupeaux, qu'elle le veuille ou non; qu'il ne fait de sacrifices qu'à son ventre, la plus grande des Divinités; que le Jupiter des Sages est de boire, de manger, & de vivre sans souci; qu'il se moque des Législateurs & des Loix. Il poliçonne même grossierement, comme les valets d'Aristophane, au sujet du tonnerre. Enfin il met le comble à ses rodomontades impies, qu'on n'auroit pas souffertes au Théâtre d'Athènes (même dans la bouche d'un Cyclope qui doit en être bientôt puni,) si l'usage, comme je l'ai dit, n'avoit abandonné aux Poëtes la Religion fabuleuse, fort différente de la réelle.

Le Cyclope conclut son discours en offrant à ses hôtes, avec dérision, pour gages d'hospitalité, le bassin *hérité de ses peres* *, où il doit mettre les Grecs par morceaux, & le feu qui doit cuire leurs chairs.

LE CYCLOPE.

Entrez, entrez, chetifs humains, venez à ma table & servez-moi un festin digne d'un Dieu tel que Polyphème.

---

* Marmite où il les fera bouillir.

ULYSSE.

Hélas, c'eſt bien en vain que j'ai évité les dangers d'Ilion, & ceux de la mer. Je trouve pour dernier écueil un cœur. impie, & plus dur qu'un rocher. Divine Pallas, c'eſt à préſent que j'ai beſoin de ton ſecours. Voici le moment d'un péril plus affreux que tous ceux que nous avons eſſuyés à Troye. Et vous qui habitez le céleſte lambris, puiſſant Jupiter, jettez un regard ſur les gages d'hoſpitalité que l'on nous offre. Si vous ne voyez pas cette exécrable impiété, vainement vous honorons-nous comme un Dieu. (*Tous entrent dans la Caverne.*)

SCENE II.

Deux demi-Chœurs de Satyres.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Allez, vorace & avide Monſtre. Allez raſſaſier votre cruelle faim. Voici des mets dignes de vous. Coupez, déchirez, mettez en piéces ces malheureuſes victimes, jettez dans le vaſe * de

* Le Grec dit » *dans la peau velue*, c'eſt-à-» dire, dans un vaſe de peau. C'étoit l'uſage des

vos ſacrifices, puis ſur les charbons enflammés, leurs membres tremblans, & encore pleins de ſang & de vie.

Pour vous, chers amis, (*à l'autre demi-Chœur*) ne me trahiſſez pas. Emmenez la barque, & ſauvons-nous ſeuls. Quittons cet antre fatal.

II. DEMI-CHŒUR.

Quittons ce Maître inhumain qui ſe nourrit de la chair de ſes hôtes. Renonçons à ſes abominables ſacrifices. Regardons comme exécrable quiconque maſſacre des hôtes ſuppliants que le hazard amene ſous ſon toît. Combien plus l'eſt celui qui les déchire impitoyablement, comme des victimes; qui les

» Barbares, (dit BARNES) de ſe ſervir de baſſins de peaux étendues ſur le feu pour faire » bouillir les chairs. » Cela n'eſt pas aiſé à comprendre. Mais BARNES prétend en avoir allégué un exemple mémorable dans ſon Hiſtoire Angloiſe d'Edouard III. au liv. 1. c. 1. § 7. p. 16. Quoiqu'il en diſe; Polyphème avoit des marmites d'airain, comme il paroît par le vers 591. ainſi il faut dire (ſans écouter BARNES) que les baſſins de peaux ſervoient ſimplement à mettre les morceaux des victimes égorgées, & c'eſt uniquement ce que ſignifient les vers 358. & 359. dont il s'agit ici. VIRGILE ſemble avoir imité ce Chœur en divers endroits de l'Eneïde; ainſi qu'il a fait de toute l'avanture du Cyclope.

roule ſur un brazier ardent, & qui ronge à belles dents leurs brûlans cadavres !

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE.

Ciel, que dire, & par où commencer ! L'exécrable ſpectacle que je viens de voir ? Eſt-ce le forfait d'un homme ? N'eſt-ce point plutôt un de ces prodiges fabuleux qu'on ne croit point, & qui font frémir ?

LE CHŒUR.

Qu'avez-vous, Ulyſſe ? L'affamé Cyclope fait-il un feſtin des corps de vos chers compagnons ?

ULYSSE.

Je l'ai vû * en choiſir deux de nous,

* VIRGILE, Æneid. l. 3. v. 623.
Vidi egomet duo de numero eum corpora noſtro
Prenſa manu magnâ, medio reſupinus in antro
Frangeret ad ſaxum, ſanieque adſperſa natarem
Limina.

les examiner d'un regard curieux, les peſer dans ſes monſtrueuſes mains, & les trouvant à ſon goût..... Ciel !

LE CHŒUR.

Ah malheureux étrangers ! Hé comment a-t-il fait ces horreurs ?

Ulyſſe raconte » que lui & ſes com» pagnons étant entrés dans la caverne, » Polyphème a commencé par animer » le feu, & par conſtruire un vaſte bu» cher de troncs d'arbres entiers, (far» deau que trois chariots auroient eu » peine à tranſporter ;) que le Monſtre » s'eſt étendu proche du foyer ſur la » terre jonchée de feuilles ; qu'il remplit » auſſi-tôt un vaſe * immenſe du lait » qu'il venoit de tirer de ſon troupeau ; » qu'il prend ſa coupe de lierre d'une » grandeur † démeſurée ; qu'il met au » foyer ſon énorme baſſin *d'airain* ; qu'il » prépare ſur la flamme ſes broches po» lies, non avec le fer, mais par le moyen

* C'étoit ſa bouteille. EURIPIDE dit qu'elle tenoit dix *Amphores*. L'*Amphore* contenoit 48 *ſextiers*, c'eſt-à-dire 8 *Conges*. Le *Conge* dix livres d'eau.

† Le Poëte rend le verre conforme à la bouteille. Car, ſelon lui, la coupe étoit large de trois braſſes, & profonde de quatre.

» du *Paliure* * ; qu'il apprête en un mot » tous ſes inſtrumens de cuiſine ; qu'en- » fin ce cuiſinier infernal vient aux com- » pagnons d'Ulyſſe ; qu'il en emporte » deux, & les tue, avec meſure & ré- » flexion, comme un Tyran ; car il en » égorge un dans le fonds du baſſin écu- » mant ; & ſaiſiſſant l'autre par un pied, » il lui briſe le crâne ſur une pointe » de rocher, fait ruiſſeler le ſang mêlé » avec le cerveau répandu, puis déchi- » quetant les chairs par le tranchant d'un » effroyable coûteau, il les fait griller » tranquillement au feu, & jette le reſte » dans le vaſe d'airain. »

Je rougis d'expoſer ces hideuſes peintures, qui à force d'être giganteſques, dégénérent en contes de *peau d'âne*. Mais m'étant déterminé contre mon goût à donner le *Cyclope*, je n'ai voulu rien diſſimuler, ni rien perdre, afin de faire connoître à fonds l'eſpéce originale de ces ſortes de ſpectacles, dont les traits étoient ſans doute toujours outrés, comme ici, pour frapper plus vivement, (j'ai preſque dit plus rudement) les reſſorts des cœurs du menu peuple, plus

* *Paliurus.* Παλος, arbuſte épineux ? Matiere à diſcuſſions recherchées.

difficiles à émouvoir, ou par les railleries fines, ou par le jeu délicat des passions.

Ulysse dit qu'à cette vûe il versoit des torrens de larmes, & ne laissoit pas de servir le Cyclope pour le gagner, tandis que ses compagnons effrayés fuyoient çà & là dans les détours de la Grotte comme de timides oiseaux. Il ajoute, que voyant Polyphème rempli de chair humaine, & couché par terre, il lui est venu dans l'esprit un expédient qu'il appelle divin, à sçavoir de présenter au monstre du vin exquis. » Fils de Neptune, a-t-il dit, éprouvez ce fruit de » la Gréce, précieux don de Bacchus. » Le Monstre boit d'un seul trait. Il » admire cette liqueur, éleve les mains » au Ciel, & me remercie (non sans » une amere dérision) d'un présent si » rare, & si digne de l'excellent repas » qu'il a fait. » Ulysse le voyant en belle humeur lui sert une autre coupe, à dessein de se servir de Bacchus pour hâter sa vengeance. Polyphème se met à chanter. Ulysse verse & redouble toujours. » Hélas, s'écrie-t-il, le Cyclope fait » retentir son antre de je ne sçai, quels » airs barbares, tandis que mes tristes » compagnons pleurent amérement. Je

» saisis le moment heureux, & je sors » à petit bruit : c'est pour vous proposer » votre salut & le mien. Il est entre vos » mains. Le voulez-vous, ou non, par» lez. Il s'agit de fuir une bête féroce, » un ennemi de l'humanité, & de re» voir Bacchus avec ses Nymphes. Votre » pere qui est avec Polyphème approuve » mon dessein ; mais il est foible & » irrésolu. Semblable à un oiseau dont » les aîles sont engluées, il est retenu par » l'odeur du vin. Pour vous que la jeu» nesse rend plus hardis, sauvez-vous, » sauvez-moi, revenez à votre ami Bac» chus, si différent du cruel maître que » vous servez. »

LE CHŒUR.

O cher Ulysse, que ne voyons-nous luire l'heureux jour où nous puissions abandonner ce Tyran ! Hélas, qu'il y a long-tems que nous sommes privés de nos anciennes Fêtes ! Mais le moyen de sortir de ces lieux ?

Ulysse ayant ainsi animé les Satyres par le désir de Bacchus, & par la haine du Cyclope, pique leur curiosité, vient au fait, & déclare le projet de son stratagême. C'est un artifice digne d'Ulysse, remarque-t-on. Polyphème égayé par

le vin veut aller rendre viſite aux Cyclopes ſes freres, & leur en faire part dans un feſtin. Ulyſſe entreprend de le détourner de ce voyage, & de lui faire entendre qu'il doit ſe réſerver à lui ſeul la connoiſſance & l'uſage de la liqueur Bacchique. Quand il ſera endormi dans l'yvreſſe, le Prince Grec prendra un tronc d'olivier qu'il a remarqué dans la caverne : il le rendra pointu par le moyen de ſon glaive, il durcira la pointe au feu; & lorſqu'il la verra toute brûlante, il l'enfoncera avec effort dans l'œil du Cyclope, en la tournant avec rapidité. Voilà ce qui s'appelle prévenir le dénouement, ce que fait ſouvent Euripide.

Cette imagination paroît ſi merveilleuſe au Chœur qu'il en ſaute d'allégreſſe. Il dit du moins qu'il en eſt fou. Ulyſſe de ſon côté promet aux Satyres qu'après le ſuccès de l'entrepriſe, il les conduira eux & Siléne dans ſon vaiſſeau, & les écartera de ce rivage maudit, à force de rames. Les Satyres en reconnoiſſance s'offrent à ſervir Ulyſſe dans ſon projet. C'eſt le point où il vouloit les amener. Il retourne donc à l'antre après s'être aſſuré d'eux, pour retrouver ſes chers compagnons, ſans leſquels il ne peut

consentir à se sauver. Il aime mieux courir tous les risques d'une mort cruelle, que de profiter de son évasion, & de fuir sans eux.

SCENE II.

LE CHŒUR partagé en deux bandes.

Les Satyres se disputent la gloire d'aveugler le Cyclope. Un d'eux entend du bruit dans l'antre. Il impose silence pour écouter. C'est Polyphème qui chante d'impertinens airs, sans prévoir le malheur qui le menace. Un Satyre est d'avis que pour le flater l'on applaudisse à ses chants, en lui donnant l'exemple. En effet un demi-Chœur chante une petite chanson à la maniere d'Anacréon, & dont le sens est, qu'heureux est celui qui jouit des divertissemens de Bacchus.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CYCLOPE, SILENE, ULYSSE, LE CHŒUR.

Le Cyclope paroît en faiſant, apparemment, des ſoubreſauts & jettant des cris d'yvrogne. Vraie Scène de farce. Je ne laiſſerai pas d'en tirer exactement ce qui s'en peut tirer, ſauf la décence des bonnes mœurs, ſans rien perdre que ce qui mérite d'être perdu, ne fût-ce que par la groſſiereté. Euripide & ſes pareils n'avoient en ceci pour objet que de divertir la populace, même payſanne,) car les Spectacles étoient la manie univerſelle) & il falloit donner dans le bas. Mais l'on ſent qu'Euripide y donne preſque malgré lui, & moins tête baiſſée que le Cynique Ariſtophane. J'en excepte un morceau infâme. » Où ſuis-» je? où vais-je? (dit d'abord Poly-» phème en bégayant; ») Puis ayant reconnu ſa cour de Satyres; il ſe glorifie de ſa gloutonnerie en frappant ſur ſon

eſtomach, qu'il compare à un vaiſſeau richement chargé. Il déclare enfin le deſſein qu'il a d'aller au régal *Printannier* * de ſes freres les Cyclopes; & il ordonne à Ulyſſe d'apporter l'Outre de vin qui eſt dans l'antre. Ulyſſe obéit, & ſe retire.

SCENE II.

Les mêmes, *hors Ulyſſe.*

Les Satyres, ſuivant le projet pris entr'eux à la fin de l'Acte précédent, ſe mettent à louer à perte de vûe le hideux Polyphème, ſur ſa beauté, ſur ſon grand air, ſur l'éclat qui brille dans toute ſa perſonne. On le compare comiquement à une de ces charmantes Nymphes qui réſident dans les grottes. Le tout eſt auſſi briévement dit que je l'exprime.

---

* Ce mot de *Printems* ſemble marquer que cette piéce fut jouée aux Dionyſiales célébrées vers le Printems, & dans la Ville même.

SCENE III.

Les mêmes, ULYSSE *revenu.*

ULYSSE *au Cyclope.*

Seigneur, daignez m'écouter. Car je connois mieux que perſonne, ce Dieu Bacchus, dont je vous ai fait connoître la liqueur.

LE CYCLOPE *éclatant de rire.*

Bacchus un Dieu ! & quelle eſpéce de Dieu, s'il vous plaît?

ULYSSE.

Ne vous en mocquez pas. C'eſt le plus conſidérable Dieu qu'il y ait au monde pour l'agrément de la vie.

Polyphème ne répond à cela que par une poliçonnerie, qui marque moins l'impiété à l'égard du Polythéyſme, que le mépris conſtant qu'on avoit alors des Fables Poëtiques, ainſi que j'ai cru le prouver.

ULYSSE.

Pourquoi rejetter ce Dieu ? Il ne fait point de mal aux mortels.

LE CYCLOPE.

Mais, dites-moi, quel goût bizarre

pour un Dieu de ſe loger dans un Outre ?

ULYSSE.

C'eſt bien le plus docile, & le plus benin petit Dieu qui ſe puiſſe voir. Mettez-le où vous voudrez. Il s'y tient doux & coy.

LE CYCLOPE.

Mais ſied-il à des Divinités d'habiter dans des peaux ?

ULYSSE.

Beau ſujet de s'en offenſer ! Si l'hôte vous plaît, que vous importe ſon domicile ?

LE CYCLOPE.

Il a parbleu raiſon. Cette peau me choque à la vérité. Mais j'aime la liqueur qu'elle recele.

ULYSSE.

Croyez-moi donc enfin. Demeurez-ici ; buvez d'autant, & tenez-vous l'eſprit libre.

LE CYCLOPE.

Mais pourquoi ne pas faire part de mon bonheur à mes freres ?

ULYSSE.

Pourquoi ! ne le voyez-vous pas ? Tant que vous ſerez ſeul heureux, vous en ſerez plus honoré. Rien n'eſt tel que le privilege excluſif.

LE CYCLOPE.

Mais ſi je partage ma félicité, j'en ſerai plus utile.

ULYSSE.

Ce n'eſt plus l'uſage. Un bien partagé eſt ſujet à diſpute. Ignorez-vous que Comus * aime la diſcorde & les querelles ?

LE CYCLOPE.

Que m'importe ? duſſai-je m'enyvrer, que m'arriveroit-il ? Eſt-il un mortel aſſez hardi pour m'attaquer ?

ULYSSE.

Le proverbe le dit ; on doit ſe tenir chez ſoi quand on a bu.

LE CYCLOPE.

Autre proverbe plus ſenſé. Fou eſt le buveur qui n'aime pas Comus & les convives.

ULYSSE.

† Fou ! paſſe pour le vôtre ; mais le mien eſt ſage.

LE CYCLOPE.

Ça, tenons conſeil. Qu'en penſes-tu, Siléne ? Faut-il demeurer ou non ?

C'eſt toujours Siléne que conſulte

---

* Dieu des Feſtins.

† Je n'ai pu rendre autrement l'équivoque gracieuſe du texte.

Polyphème, vrai modéle d'un maître esclave d'un domestique, qui a pris la supériorité à force de se rendre nécessaire.

SILENE.

Demeurez. C'est mon avis. Quel besoin avez-vous de parasites?

LE CYCLOPE.

Le gazon fleuri où sont les Cyclopes m'invite, je l'avoue, à quitter ce rocher.

SILENE.

Hé, n'est-il pas doux de boire au milieu des ardeurs du Soleil? Croyez-moi, couchez-vous par terre, & buvez.

LE CYCLOPE *à Siléne.*

M'y voici. Pourquoi, s'il vous plaît, placer la coupe derriere moi?

SILENE.

De peur qu'on ne l'enleve à votre barbe.

LE CYCLOPE.

Je comprens. Tu veux boire en cachette. Mets-la sous mes yeux. (*A Ulysse.*) Ça vous, ô étranger, dites-moi votre nom.

ULYSSE.

Je m'appelle *Personne* *. Mais quel

* Matiere à une équivoque Homérique, qu'on verra dans la suite.

retour puis-je eſpérer de vous en faveur du vin ?

LE CYCLOPE.

Va, je te croquerai le dernier.

ULYSSE.

Conſolante faveur pour un hôte !

LE CYCLOPE *à Siléne.*

Hola ho, Siléne, que fais-tu là ? Tu bois, je penſe, coquin, &c.

Jeu de Théâtre qui ſent la farce, mais qui n'eſt pas mépriſable en ce genre. Il s'agit en général d'une petite Scène (telle à peu près que celle de Scaramouche *, qui eſcamotte le vin de Pierrot.) Silène, comme échanſon de Polyphème trouve le ſecret de boire cinq ou ſix razades, tantôt en cachette, ainſi qu'on vient de le voir, tantôt ſous prétexte de faire l'eſſai du vin, tantôt pour attendre que ſon maître ait pris une couronne de roſes, ſuivant l'uſage des buveurs, tantôt pour l'inſtruire à boire avec grace, & en buveur de bel air. Le Cyclope las de ces petits tours de paſſe-paſſe, veut qu'à la place du Vieillard, Ulyſſe lui ſerve à boire.

LE CYCLOPE.

Etranger, prens l'Outre, & ſois mon échanſon.

---

* Dans l'ancien Théâtre Italien.

ULYSSE.

Vous faites bien. La vigne eſt accoutumée à ma main.

LE CYCLOPE.

Verſes.

ULYSSE.

Prenez, taiſez-vous ſeulement.

LE CYCLOPE.

Choſe difficile pour un buveur!

ULYSSE *verſant encore.*

Allons; il n'en faut rien laiſſer. Un brave buveur doit boire juſqu'à perte d'haleine & de vin.

LE CYCLOPE.

Dieux! la ſageſſe voltige ſur ce jus.

A peine Polyphème a-t-il encore redoublé, qu'il ſe trouble. Il s'imagine nager ſur les flots de la met; il voit le ciel confondu avec la terre; il voit Jupiter ſur ſon Trône entouré de la Cour des Dieux. Enfin le Monſtre ſuccombant à l'yvreſſe, (comme dans le *Lutrin* *, la molleſſe à la fatigue d'avoir parlé.)

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

* Chant II.

SCENE IV.

ULYSSE, LE CHŒUR.

Ulysse profite du sommeil de Polyphème & de Silène, pour exhorter les Satyres à le seconder courageusement dans son entreprise. Le Chœur promet tout. » Cessez d'être inquiet, dit-il, nous » aurons des cœurs de rocher & de dia- » mant. Mais allez voir si le tison est pré- » paré, avant que mon pere se réveille.

ULYSSE *en partant.*

Vulcain, grand Dieu d'Ætna, aidez-moi à brûler l'œil de ce perfide monstre, & délivrez-nous d'un si pressant danger. Et toi, Sommeil, fils de la Nuit, répands tous tes pavots sur ce féroce Géant. Dieux ne souffrez pas que pour prix de tant d'exploits, Ulysse & ses compagnons deviennent la proye d'un barbare qui ne respecte ni les hommes, ni vous; ou vous laisserez penser que la Fortune est une vraye Déesse dont le pouvoir est supérieur au vôtre.

SCENE V.

LE CHŒUR *seul.*

En attendant Ulysse, les Satyres finis-

ſent l'Acte par un chant aſſez court de joye & de triomphe anticipé, dans l'eſpoir de voir bientôt le Cyclope aveuglé, de fuir à la ſuite du Roi d'Ithaque, & de retrouver Bacchus avec ſes couronnes de lierre.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, LES SATYRES.

ULYSSE.

Taiſez-vous, par les Dieux, amis Satyres. Gardez-vous de touſſer, de reſpirer même. Pas le moindre geſte. Craignons que ſon réveil ne prévienne notre projet.

LE CHŒUR.

Paix, retenons notre haleine. Hé bien ?

ULYSSE.

Tout eſt prêt. Le tiſon eſt ardent. Venez le tranſporter avec moi.

Les Satyres s'entre-regardent les uns les autres, & ſe prient mutuellement

de mettre la main à l'œuvre. Ils dévoilent bien leur caractere & leur lâcheté. Prêts d'abord à tout entreprendre, ils manquent de cœur quand il s'agit d'exécuter. Les uns s'excuſent ſur leur foibleſſe, les autres ſur une crampe qui leur prend tout à coup, quelques-uns ſur un mal d'yeux ſubit; & tous ſe tirent d'intrigue.

ULYSSE.

Ah lâches....

LE CHŒUR.

Il faut l'avouer, j'ai pitié de mes épaules, & la prudence l'emporte. Voulez-vous qu'on s'expoſe à être roué de coups, ou à ſe voir briſer les dents? Mais ne vous embarraſſez pas. Je ſçai un des chants merveilleux d'Orphée, un chant capable de charmer le tiſon au point qu'il ira de lui-même percer le crâne du Cyclope, & lui brûler la cervelle.

ULYSSE.

Votre lâcheté me ſurprend peu. Je vous connoiſſois, & je vous connois mieux encore. Allons, ſervons-nous nous-mêmes. Pour vous, employez au moins la langue au défaut du bras. Animez mes compagnons du geſte & de la voix. (*Il ſe retire.*)

A cet égard le Chœur promet de faire merveille, puiſqu'il n'eſt queſtion que de parler. L'on voit auſſi-tot Ulyſſe & ſes compagnons qui apportent avec effort la poutre embrazée par l'extrémité.

SCENE II.

ULYSSE, ſes Compagnons, LE CHŒUR, &c.

LE CHŒUR.

Allons, ferme, courage, hâtez-vous, bon. Pouſſez, enfoncez, brûlez, tournez, preſſez. A merveille. Prenez garde à vous.

SCENE III.

Les mêmes, hors ULYSSE & ſes Compagnons qui échappent après le coup.

LE CYCLOPE *aveuglé & réveillé.*

Ah miſérable; on m'a brûlé l'œil.

LE CHŒUR *à part.*

La charmante Muſique! Chantes à préſent, Monſtre.

LE CYCLOPE.

Ah quelle douleur Quel outrage! (*A Ulyſſe & ſes Compagnons.*) Mais vous

n'échapperez pas de mon antre, troupe vile & méprisable. Plaçons-nous à l'entrée de la caverne. Vous passerez tous sous cette main. (*Il marche en tatonnant.*)

LE CHŒUR *au Cyclope avec affectation.*

Hélas, qu'avez-vous, pourquoi ces cris ?

LE CYCLOPE.

Je suis perdu.

LE CHŒUR.

Ah que vous êtes défiguré !

LE CYCLOPE.

Et que je suis malheureux !

LE CHŒUR.

L'yvresse vous a-t-elle fait tomber dans le brazier ? Qui vous a donc si cruellement traité ?

LE CYCLOPE.

Personne.

LE CHŒUR.

Quoi, personne ! Hé, de qui donc vous plaignez-vous ?

LE CYCLOPE.

De *Personne.*

LE CHŒUR.

Vous avez donc tort de vous plaindre, & vous n'êtes pas aveuglé.

LE CYCLOPE.

Le puiſſiez-vous être de même, ſcélérats !

LE CHŒUR.

Je ne comprens rien à cette énigme. Comment ce qui n'exiſte pas a-t-il pu vous nuire ?

LE CYCLOPE.

Vous m'inſultez, miſérables. Répondez : Où eſt-il ?

LE CHŒUR.

Qui ?

LE CYCLOPE.

Perſonne.

LE CHŒUR.

Nulle part.

LE CYCLOPE.

C'eſt cet étranger.... là.... (m'entendez-vous à préſent ?) Où eſt ce maudit étranger qui m'a perdu. Don fatal ! Il m'offre du vin & me trahit ? Ah perfide Bacchus..... Mais parlez, vous autres ; ſont-ils échappés ? Sont-ils dans l'antre.

LE CHŒUR.

Ils ſont raſſemblés en un peloton dans le creux de cette pierre. Ils n'oſent ſouffler.

LE CYCLOPE.

De quel côté ſont-ils ?

LE CHŒUR.

A droite.

LE CYCLOPE.

Où?

LE CHŒUR.

Prés de cette pointe. Vous y voici.

LE CYCLOPE *après s'être rudement heurté.*

Ah, malheur ſur malheur! Je me ſuis briſé la tête contre le rocher.

LE CHŒUR.

Les voilà qui fuyent.

LE CYCLOPE.

Ils n'étoient donc pas *ici*, comme vous le diſiez.

LE CHŒUR.

Je ne diſois pas *ici.*

LE CYCLOPE.

Où ſont-ils donc?

LE CHŒUR.

Ils tournent autour de vous à gauche.

LE CYCLOPE.

Ah, malheureux! Je ſuis joué. Perfides, vous m'outragez dans le malheur.

LE CHŒUR.

Non, je parle ſérieuſement: voici l'étranger ici devant vous.

LE CYCLOPE.

Traître étranger, où es-tu?

SCENE

SCENE IV.

Les mêmes, ULYSSE.

ULYSSE.

Me voici : mais bien loin de toi. Reconnois Ulyſſe.

LE CYCLOPE.

Ulyſſe ! D'où vient ce changement de nom.

ULYSSE.

Sors d'erreur. Je ſuis le véritable Ulyſſe. Tu devois être puni de ta barbarie par mes mains. Vainement me ſerois-je glorifié d'avoir réduit Troye en cendres, ſi je n'euſſe vengé mes compagnons ſi inhumainement immolés.

LE CYCLOPE *étonné.*

Hélas l'Oracle * eſt accompli. Je me le rappelle avec horreur. Il m'avoit trop véritablement prédit que ſon retour de

---

* *Telemus Eurymedes, quem nulla fefellerat ales,*
Terribilem Polyphemon adit, lumenque quod unum
Fronte geris mediâ, rapiet tibi (dixit) Ulyſſes.

» Téléme fils d'Eurymus, augure que nul » oiſeau n'avoit trompé, va trouver l'effrayant » Polyphème. Ulyſſe, lui dit-il, vous arrachera » l'œil unique que vous avez au milieu du front. OVID. *Metam. l.* 13.

Troye me seroit funeste, & que je serois-je aveuglé par ton cruel stratagême. Mais trembles à ton tour. Le même Oracle me venge. Il t'annonce de longues erreurs sur les flots.

ULYSSE.

Je me ris de tes prédictions; tu es aveugle & je vois. Adieu, je vole au rivage. Je me jette dans mon vaisseau. Je vogue sur la mer de Sicile, & je rentre dans ma patrie.

LE CYCLOPE.

Il n'en ira pas ainsi. Vois ce rocher que j'arrache; je vais t'écraser avec tes compagnons. Je sçaurai me traîner sur la hauteur, tout aveugle que je suis.

LE CHŒUR.

Allons nous autres, suivons Ulysse, & servons désormais Bacchus.

FIN.



TABLE GENERALE DES MATIERES.

¶ *Les chiffres Romains marquent le volume ; les chiffres Arabes désignent les pages, & la lettre,* n, *renvoie aux Notes.*

A.

B.

C.

G.

I.

L.

N.

Q.

R.

F I N.

